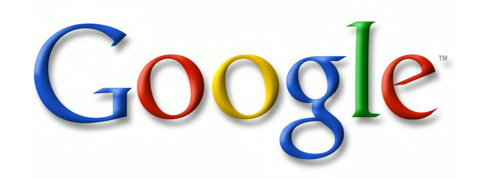
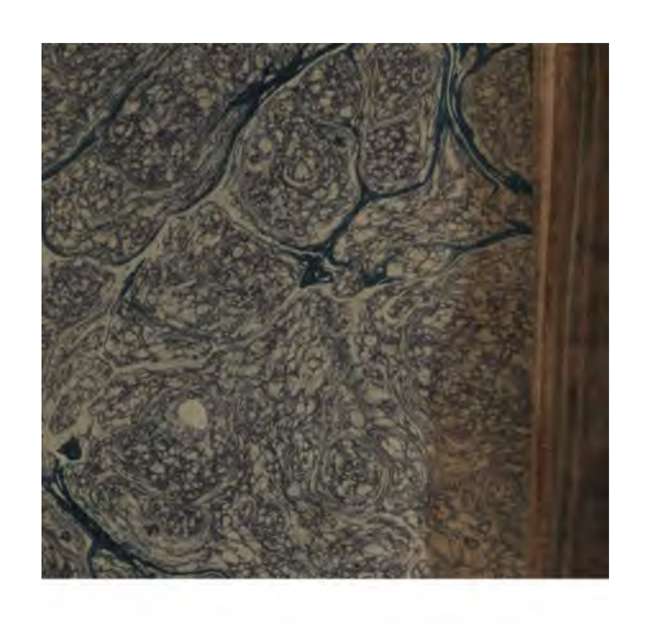



ity Libraries
228 838







Lintilhac




Lintilhac



SENLIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMB

# VOYAGE
# DU JEUNE ANACHARSIS
# EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE AVANT L'ÈRE VULGAIRE;

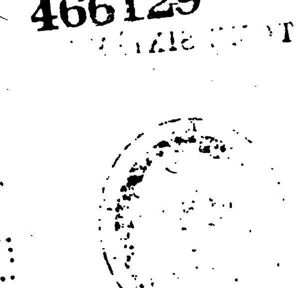
PAR J. J. BARTHÉLEMY.

---

TOME SIXIÈME.




PARIS,
DABO ET TREMBLAY, LIBRAIRES,
*rue de Vaugirard*, n°. 46.
*1819.*





# TABLE

DES

## CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

# VOYAGE
# DU JEUNE ANACHARSIS
# EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

## CHAPITRE LXIX.

### Histoire du Théâtre des Grecs.

VERS ce temps-là je terminai mes recherches sur l'art dramatique. Son origine et ses progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce. [1] En compilant, autant qu'il m'est possible, l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens, et je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans l'égarement de l'ivresse, que

[1] Buleng. de theatr. *lib. 1, cap.* 2. Aristot. de poet. *l. 2, cap. 3, p. 654.*

se forma le plus régulier et le plus sublime des arts.[1] Transportons-nous à trois siècles environ au-delà de celui où nous sommes.

Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le sont aujourd'hui,[2] on chantait des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique : je parle de ces dithyrambes d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissaient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchants et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portait en triomphe,[3] faisaient entendre des chansons lascives, et quelquefois immolaient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnait dans le culte que les habitants de la campagne rendaient à la même divinité; elle y régnait surtout, lorsqu'ils recueillaient les fruits de

[1] Athen. lib. 2, cap. 3, p. 40.
[2] *Plut. de cupid.* divit. t. 2, p. 527.
[3] *Id. ibid.*

ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançaient sur leurs chariots, s'attaquaient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeaient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices. [1]

Parmi les poëtes qui florissaient alors, les uns chantaient les actions et les aventures des dieux et des héros; [2] les autres attaquaient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenaient Homère pour modèle, les seconds s'autorisaient et abusaient de son exemple. Homère, le plus tragique des poëtes, [3] le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avait, dans l'Iliade et l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque; et dans le Margitès il avait employé la plaisanterie : [4] mais comme le charme de ses ouvrages dépend en grande partie des passions et du mouvement dont il a su les

[1] Schol. Aristoph. in nub. v. 295. Schol. in prolegom. Aristoph. p. xij. Donat. fragm. de comœd. et tragœd. Buleng. de theatr. lib. 1, cap. 6.

[2] Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 654.

[3] Plat. de rep. lib. 10, p. 598 et 607; id. in Theæt. t. 1, p. 152.

[4] *Aristot. ibid.*

animer, les poëtes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'égayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissaient à la fois les caractères de ces deux drames. [1] Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte; ils forment seulement, dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauraient s'y soutenir. [2]

On connaissait déja le besoin et le pouvoir de l'intérêt théâtral : les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenaient imitatifs; [3] et dans les combats des jeux pythiques, on venait, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte qui entraient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avaient pré-

[1] Schol. Aristoph. in proleg. p. xij. Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 15, p. 260. Prid. in marm. Oxon. p. 420.
[2] *Suid. in* Θέσπ.
[3] *Aristot.* probl. cap. 19, probl. 15, t. 2, p. 764.

cédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.[1]

Quelques années après ce règlement,[2] Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie,[3] parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot. (*a*) Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étaient dans le goût de ces farces indécentes et satiriques qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce;[4] elles firent long-temps les délices des habitants de la campagne.[5] Athènes

[1] Strab. lib. 9, p. 421. Pausan. lib. 10, c. 7, p. 813. Poll. lib. 4, cap. 10, §. 84. Prid. in marm. Oxon. p. 419.

[2] Marm. Oxon. epoch. 40 et 44.

[3] Suid. in Θέσπ. Horat. de art. poet. v. 275. Athen. lib. 2, cap. 3, p. 40.

(*a*) Susarion présenta ses premières pièces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie : en 536 il fit représenter son Alceste.

[4] Aristot. *de poet.* cap. 4, t. 2, p. 655.

[5] *Id. ibid. cap. 3, p. 654.*

n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile. [1]

Thespis avait vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantait encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur. [2] Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies un acteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasserait le chœur, partagerait l'action, et la rendrait plus intéressante. [3] Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'était données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étaient altérées par des fictions. « Si « nous honorons le mensonge dans nos « spectacles, dit-il à Thespis, nous le re- « trouverons bientôt dans les engagements « les plus sacrés. [4] »

Le goût excessif qu'on prit tout à coup, à la ville et à la campagne, pour les pièces

[1] Aristot. de poet. cap. 5, p. 656.
[2] Poll. lib. 4, cap. 19, §. 123.
[3] *Diog. Laert.* lib. 3, §. 56.
[4] *Plut. in Sol.* t. 1, p. 95. Diog. Laert. lib. 1, §. 59.

de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poëtes, qui jusqu'alors s'étaient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençaient à se revêtir, consacrèrent leurs talents à la tragédie et à la comédie.[1] Bientôt on varia les sujets du premier de ces poëmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaisirs que d'après l'habitude, s'écriaient que ces sujets étaient étrangers au culte de Bacchus;[2] les autres accoururent avec plus d'empressement aux nouvelles pièces.

Phrynichus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux drames, fit quelques autres changements,[3] et laissa la tragédie dans l'enfance.

Eschyle la reçut de ses mains, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs ou d'un masque sans caractère,[4] n'ayant ni grâces ni dignité dans ses mouvements, inspirant le désir de

[1] Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.
[2] Plut. sympos. lib. 1, t. 2, p. 615.
[3] Suid. in Φρύν.
[4] Id. in Θέσπ.

l'intérêt qu'elle remuait à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avaient amusé ses premières années, [1] s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style faible, rampant, et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, [2] avait reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçaient l'austérité de son caractère. [3] Dans les batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. [4] Il s'était nourri, dès sa plus tendre jeunesse, de ces poëtes qui, voisins des temps héroïques, concevaient d'aussi grandes idées qu'on faisait alors de grandes choses. [5] L'histoire des siècles reculés offrait à son imagination vive, des succès et des revers éclatants, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus su-

[1] Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.
[2] Philostr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, p. 245.
[3] Schol. Aristoph. in ran. v. 857.
[4] Vit. Æschyl.
[5] *Aristoph. ibid. v. 1062.*

blimes, des crimes et des vengeances atroces, partout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il fallait les détacher de l'ensemble où les anciens poëtes les avaient enfermés ; et c'est ce qu'avaient déja fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies : mais ils avaient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit,[1] Eschyle employa toutes les ressources de la représentation théâtrale pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies ;[2] et dans la suite, à l'exemple de Sophocle qui venait d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième,[3] et quelquefois même un quatrième.[4] Par cette multiplicité de personna-

[1] Aristot. de rhet. lib. 2. cap. 8, t. 2, p. 559.

[2] Id. de poet. c. 4, t. 2, p. 655. Diog. Laert. l. 3, §. 56.

[3] Æschyl. in Choeph. v. 665, etc. v. 900, etc. ; id. in Eumenid. *Dacier, rem.* sur la poét. d'Aristote, p. 50.

[4] *Poll. lib.* 4, *cap.* 15, §. 110.

ges, un des acteurs devenait le héros de la pièce; il attirait à lui le principal intérêt; et comme le chœur ne remplissait plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin. [1]

On lui reproche d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, et Niobé après celle de ses enfants, se traînent sur le théâtre, et pendant plusieurs scènes y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole; [2] mais, s'il avait mis des larmes dans leurs yeux et des plaintes dans leur bouche, aurait-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue, [3] dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté : [4] quoiqu'il pèche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle ce qu'il dit lui-

[1] Aristoph. in ran. v. 945. Aristot. de poet. cap. 4.

[2] Aristoph. ibid. v. 942. Schol. ibid. Spanh. ibid. pag. 311.

[3] Æschyl in Agam.

[4] *Aristoph. ibid.* v. 1163.

même du héros Hippomédon : « L'épouvante « marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux « cieux. [1] » Il inspire partout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre âme par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savait mettre des bornes aux émotions qu'il était si jaloux d'exciter : il évita toujours d'ensanglanter la scène, [2] parce que ses tableaux devaient être effrayants, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes [3] et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phèdres et des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; [4] il ne

[1] Sept. contr. Theb. v. 506.
[2] Aristoph. in ran. v. 1064. Philostr. vit. Apoll. l. 6, cap. 11, p. 244.
[3] *Vit. Æschyl.*
[4] *Aristoph. ibid.* v. 1075.

voyait dans les différents accès de cette passion, que des faiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il voulait qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie; c'est-à-dire, la fable, les mœurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant. [1]

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeait ou ne connaissait pas assez l'art de sauver les invraisemblances, [2] de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnaissances et par d'autres accidents imprévus : [3] il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits et par la vivacité du dialogue; [4] d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle. [5] Il paraît qu'il regardait l'unité

[1] Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 656.
[2] Dion. Chrysost. orat. 52, p. 549. Æschyl. in Agam.
[3] Vit. Æschyl.
[4] Æschyl. in sept. contr. Theb.
[5] Id. in suppl. et Eumen.

d'action et de temps comme essentielle; celle de lieu comme moins nécessaire.[1]

Le chœur, chez lui, ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous: quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure.[2] C'est ce que les successeurs d'Eschyle auraient dû pratiquer plus souvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avait placé les siens.[3] Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce;[4] car il écrivait dans le temps de la guerre des Perses.

[1] Æschyl. in Eumen.

[2] Id. in sup. et Eumen. Trad. de M. de Pompignan, p. 431.

[3] Dion. Chrysost. *orat.* 52, *p.* 549.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces, sans nuire néanmoins à l'intérêt théâtral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrépidité d'un scélérat. Ce forfait serait horrible, s'il n'était pas juste à ses yeux, s'il n'était pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devait pas être lavé par le sang. [1] Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Égisthe; [2] mais de si faibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature et les dieux [3] l'ont forcée à se venger. « J'an« nonce avec courage ce que j'ai fait sans ef« froi, dit-elle au peuple; [4] il m'est égal que « vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. « Voilà mon époux sans vie; c'est moi qui « l'ai tué : son sang a rejailli sur moi; je l'ai « reçu avec la même avidité qu'une terre

[1] Æschyl. in Agam. v. 1571.
[2] Id. ibid. v. 1445.
[3] Id. ibid. v. 1494.
[4] *Id. ibid.* v. 1411.

« brûlée par le soleil reçoit la rosée du ciel.[1]
« Il avait immolé ma fille, et je l'ai poignardé ;
« ou plutôt ce n'est pas Clytemnestre, [2] c'est
« le démon d'Atrée, le démon ordonnateur
« du sanglant festin de ce roi, c'est lui, dis-
« je, qui a pris mes traits, pour venger avec
« plus d'éclat les enfants de Thyeste. »

Cette idée deviendra plus sensible par la réflexion suivante. Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappait plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime ; au dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité, [3] dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avait puisée dans le commerce des sages, [4] qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui, tenant nos âmes dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des dieux, de se soumettre aux

[1] Æschyl. in Agam. v. 1398.
[2] Id. ibid. v. 1506. Trad. de M. de Pompignan.
[3] Æschyl. in Prom. v. 105 et 513.
[4] Eurip. in Alc. v. 962.

coups du destin.[1] De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. « O grandeurs humaines, s'écrie Cassandre « avec indignation, brillantes et vaines ima- « ges qu'une ombre peut obscurcir, une « goutte d'eau effacer! la prospérité de « l'homme me fait plus de pitié que ses mal- « heurs.[2] »

De son temps on ne connaissait, pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissaient à la hauteur de ses idées et de ses sentiments, Eschyle les transporta, sans les affaiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvements de l'âme; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage;[3] tout ce qui peut l'animer et le passionner.

[1] Æschyl. in Pers. v. 293.
[2] Id. in Agam. v. 1335.
[3] Vit. Æschyl. Dionys. Halic. de prisc. script. cap. 2, t. 5, p. 423. Phrynic. ap. Phot. p. 327. Horat. de art. *poet.* v. 280.

Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans cette tragédie,[1] qu'on pourrait appeler à juste titre, l'enfantement de Mars :[2] « Roi des Thébains, dit un courrier « qu'Étéocle avait envoyé au devant de l'ar« mée des Argiens, l'ennemi approche, je « l'ai vu, croyez-en mon récit. »

« Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
« Épouvantent les dieux de serments effroyables :
« Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
« Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
« Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.[3] »

Il dit d'un homme dont la prudence était consommée :[4] « Il moissonne ces sages et gé« néreuses résolutions qui germent dans les « profonds sillons de son âme. (a) » Et ailleurs : « L'intelligence qui m'anime est des« cendue du ciel sur la terre, et me crie sans

[1] Sept. contr. Theb.
[2] Aristoph. in ran. v. 1053. Plut. sympos. l. 7. c. 10, t. 2, p. 715.
[3] Æschyl. sept. contr. Theb. v. 39. Long. de subl. cap. 15. Traduct. de Boileau, ibid.
[4] Æschyl. ibid. v. 599.
(a) *Le Scoliaste observe* que Platon emploie la même *expression dans un endroit de* sa République.

« cesse : N'accorde qu'une faible estime à ce « qui est mortel.[1] » Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure sur les démarches d'un citoyen dangereux par ses talents et ses richesses : « Gardez-vous, leur « dit-il, d'élever un jeune lion, de le ménager quand il craint encore, de lui résister « quand il ne craint plus rien.[2] »

A travers ces brillantes étincelles, il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux[3] dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne voulait pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes ; leur élocution devait être au dessus du langage vulgaire;[4] elle est souvent au dessus du langage connu. Pour fortifier sa diction, des mots volumineux et durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes

[1] Æschyl. in Niob. ap. Æschyl. fragm. p. 641.
[2] Aristoph. in ran. v. 1478.
[3] Dionys. Halic. de prisc. script. cap. 2, t. 5, p. 423.
[4] Aristoph. in ran. v. 1092.

qui dominent sur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaison d'Aristophane. [1]

L'éloquence d'Eschyle était trop forte pour l'assujétir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction; [2] son essor, trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime; en certains endroits, grand avec excès et pompeux jusqu'à l'enflure; [3] quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, [4] des jeux de mots puérils, [5] et d'autres vices qui sont communs à cet auteur avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

Ce n'était pas assez que le ton imposant de ses tragédies laissât dans les âmes une forte impression de grandeur; il fallait, pour entraîner la multitude, que toutes les par-

[1] Aristoph. in ran. v. 1036.

[2] Vit. Æschyl. Dionys. Halic. de compos. verb. cap. 22, t. 5, p. 150. Long. de subl. cap. 15. Schol. Aristoph. in ran. v. 1295.

[3] Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632.

[4] Æschyl. in Agam. v. 330 et 875.

[5] Id. ibid. v. 698.

ties du spectacle concourussent à produire le même effet. On était alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, [1] avait gravé sur leur front une majesté qui attirait autant le respect des peuples que l'appareil dont ils étaient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très haute; [2] il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachait l'irrégularité; [3] et les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme était si décente que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. [4] Les personnages subalternes eurent des masques et des vêtements assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressait autrefois à la hâte, il obtint un théâtre [5] pourvu de machines, et embelli de décora-

[1] Philostr. vit. Apoll. lib. 2, cap. 21, p. 73; lib. 4, cap. 16, p. 152. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

[2] Philostr. ibid. lib. 6, cap. 11, p. 245; id. vit. soph. lib. 1, p. 492. Lucian. de salt. §. 27, t. 2, p. 284. Vit. Æschyl. ap. Robort. p. 11.

[3] Horat. de art. poet. v. 278.

[4] Athen. lib. 1, cap. 18, p. 21.

[5] Horat. ibid. v. 323.

tions.[1] Il y fit retentir le son de la trompette; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tombeau, et les Furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des masques où la pâleur était empreinte, des torches à la main et des serpents entrelacés dans les cheveux,[2] suivies d'un nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissements, l'effroi s'empara de toute l'assemblée; que des femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme; que des enfants moururent;[3] et que les magistrats, pour prévenir de pareils accidents, ordonnèrent que le chœur ne serait plus composé que de quinze acteurs au lieu de cinquante.[4]

Les spectateurs, étonnés de l'illusion que tant d'objets nouveaux faisaient sur leur

[1] Vitruv. in præf. lib. 7, p. 124. Vit. Æschyl. ap. Robort. p. 11; vit. Æschyl. ap. Stanl. p. 702.

[2] Aristoph. in Plut. v. 423. Schol. ibid. Pausan. l. 1, cap. 28, p. 68.

[3] Vit. Æschyl.

[4] Poll. *lib. 4, cap. 15, §. 110.*

esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brillait dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçait presque toujours lui-même, il réglait leurs pas, et leur apprenait à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux et expressifs. Son exemple les instruisait encore mieux; il jouait avec eux dans ses pièces.[1] Quelquefois il s'associait, pour les dresser, un habile maître de chœur, nommé Télestès. Celui-ci avait perfectionné l'art du geste. Dans la représentation des Sept Chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans son jeu, que l'action aurait pu tenir lieu des paroles.[2]

Nous avons dit qu'Eschyle avait transporté dans la tragédie le style de l'épopée et du dithyrambe; il y fit passer aussi les modulations élevées et le rhythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, destinés à exciter le courage;[3] mais il n'adopta point les innovations qui commençaient à défigurer l'ancienne musique. Son chant est plein de

[1] Athen. lib. 1, cap. 18, p. 21.

[2] Aristocl. ap. Athen. lib. 1, cap. 18, p. 22.

[3] Timarch. ap. scol. Aristoph. in ran. v. 1315. Æschyl. *in Agam.* v. 1162. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 10, *pag.* 285.

noblesse et de décence, toujours dans genre diatonique,[1] le plus simple et le pl naturel de tous.

Faussement accusé d'avoir révélé, dan une de ses pièces, les mystères d'Éleusis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique.[2] Cependant il pardonna cette injustice aux Athéniens, parce qu'il n'avait couru risque que de la vie; mais quand il le vit couronner les pièces de ses rivaux, préférablement aux siennes: C'est au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place;[3] et, ayant abandonné sa patrie, il se rendit en Sicile,[4] où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ soixante-dix ans. (*a*) On grava sur son tombeau cette épitaphe, qu'il avait composée -même:[5] « Ci-gît Eschyle, fils d'Eupho-

Plut. de mus. t. 2, p. 1137.
Aristot. de mor. lib. 3, cap. 2, t. 2, p. 29. Ælian. hist. l. 5, c. 19. Clem. Alex. strom. l. 2, c. 14, p. 461.
Athen. lib. 8, cap. 8, p. 347.
Plut. in Cim. t. 1, p. 483.
L'an 456 avant J. C. (Marm. Oxon. epoch. 60. fast. attic. t. 3, *p.* 119.)
*hol. vit. Æschyl. Plut.* de exil. t. 2, p. 604. Paus. *p. 14, p. 35.* Athen. lib. 14, p. 627.

« rion : né dans l'Attique, il mourut dans la « fertile contrée de Géla : les Perses et le « bois de Marathon attesteront à jamais sa « valeur. » Sans doute que dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernèrent des honneurs à sa mémoire; et l'on a vu plus d'une fois les auteurs qui se destinent au théâtre aller faire des libations sur son tombeau, et déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre. [1]

Je me suis étendu sur le mérite de ce poëte, parce que ses innovations ont presque toutes été des découvertes, et qu'il était plus difficile, avec les modèles qu'il avait sous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laissée, que de la conduire après lui à la perfection. [2]

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eschyle était né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste; (a)

[1] Vit. Æschyl. ap. Stanl.

[2] Schol. vit. Æschyl. ap. Robort. p. 11.

(a) Thespis donna son Alceste l'an 536 avant J. C. Eschyle naquit l'an 525 avant la même ère; Sophocle, vers l'an 497.

il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus, Pratinas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle, qui balança la sienne.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la quatrième année de la soixante-dixième olympiade,[1] vingt-sept ans environ après la naissance d'Eschyle, environ quatorze ans avant celle d'Euripide.[2]

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens qui faisaient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre;[3] qu'en différentes occasions on lui confia des emplois importants,[4] soit civils, soit militaires; (*a*) qu'à l'âge de quatre-vingts ans,[5]

[1] Marm. Oxon. epoch. 57. Corsin. fast. att. t. 2, p. 49.

[2] Vit. Sophocl. Schol. Aristoph. in ran. v. 75. Marm. Oxon. ibid.

[3] Schol. vit. Soph. Athen. lib. 1, cap. 17, p. 20.

[4] Strab. lib. 14, p. 638. Plut. in Pericl. t. 1, p. 156. Cicer. de offic. lib. 1, cap. 40, t. 3, p. 220.

(*a*) Il commanda l'armée avec Périclès. Cela ne prouve point qu'il eut des talents militaires, mais seulement qu'il fut un *des dix généraux* qu'on tirait tous les ans au sort.

[5] *Aristot. rhet. lib. 3, cap.* 15, t. 2, p. 601.

accusé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience l'Œdipe à Colonne, qu'il venait de terminer; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistants le conduisirent en triomphe chez lui; [1] qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, [2] après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour : ces détails honorables ne l'honoreraient pas assez. Mais je dirai que la douceur de son caractère et les grâces de son esprit lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie; [3] qu'il résista sans faste et sans regret à l'empressement des rois qui cherchaient à l'attirer auprès d'eux; [4] que si, dans l'âge des plaisirs, l'amour l'égara quelquefois, [5] loin de calomnier la vieillesse, il se félicita de ses pertes, comme un esclave qui n'a plus à supporter

[1] Cicer. de sen. c. 7, t. 3, p. 301. Plut. an seni, etc. t. 2, p. 785. Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n° 12.
[2] Diod. lib. 13, p. 22. Marm. Oxon. epoch. 65.
[3] Schol. vit. Sophocl.
[4] Id. ibid.
[5] *Athen.* lib. 13, p. 592 et 603.

les caprices d'un tyran féroce;[1] qu'à la mort d'Euripide son émule, arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habit de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que, dans une pièce qu'il donnait, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête.[2]

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique;[3] mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il était âgé de vingt-huit ans; il concourait avec Eschyle, qui était en possession du théâtre.[4] Après la représentation des pièces, le premier des archontes, qui présidait aux jeux, ne put tirer au sort les juges qui devaient décerner la couronne : les spectateurs divisés faisaient retentir le théâtre de leurs clameurs; et, comme elles redoublaient à chaque instant, les dix généraux de la république, ayant à

[1] Plat. de rep. l. 1, t. 2, p. 329. Plut. non posse, etc. t. 2, p. 1094. Cicer. de senect. cap. 14, t. 3, p. 309. Athen. lib. 12, cap. 1, p. 510. Stob. serm. 6, p. 78.

[2] Thom. Mag. in vit. Euripid.

[3] Suid. in Σοφοκλ.

[4] Marm. Oxon. epoch. 57. Corsin. fast. attic. t. 2, p. 48; t. 3, p. 189.

leur tête Cimon, parvenu, par ses victoires et ses libéralités, au comble de la gloire et du crédit, montèrent sur le théâtre, et s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence et la cérémonie dont ils venaient s'acquitter, suspendirent le tumulte; et l'archonte, les ayant choisis pour nommer le vainqueur, les fit asseoir après avoir exigé leur serment. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle;[1] et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque temps après en Sicile.

Un si beau triomphe devait assurer pour jamais à Sophocle l'empire de la scène; mais le jeune Euripide en avait été le témoin, et ce souvenir le tourmentait, lors même qu'il prenait des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à l'âge de dix-huit ans,[2] entrer dans la carrière, et, pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

[1] *Plut.* in Cim. t. 1, p. 483.
[2] *Aul. Gell.* noct. att. lib. 15, cap. 20.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agréments dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartait de son maintien les grâces du sourire et les couleurs brillantes de la joie. [1] Il avait, ainsi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. [2] Les facéties l'indignaient. « Je hais, dit-il « dans une de ses pièces, ces hommes inu- « tiles, qui n'ont d'autre mérite que de « s'égayer aux dépens des sages qui les mé- « prisent. [3] » Il faisait surtout allusion à la licence des auteurs de comédie, qui, de leur côté, cherchaient à décrier ses mœurs, comme ils décriaient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide était l'ami de Socrate, qui n'assistait guère aux spectacles que lorsqu'on donnait les pièces de ce poëte. [4]

Il avait exposé sur la scène des princesses souillées de crime, et, à cette occasion, il s'était déchaîné plus d'une fois contre le[s] femmes en général. [5] On cherchait à les s[…]

[1] Alex. Ætol. ap. Aul. Gell. noct. att. lib. 15, cap. [...]

[2] Plut. in Pericl. t. 1, p. 154. Ælian. var. hist. [...] cap. 13.

[3] Euripid. in Melan. ap. Athen. lib. 14, p. [...]

[4] Ælian. *ibid. lib. 2, cap. 13.*

[5] *Euripid. in Melan. ap. Barn.* t. 2, p. 480.

lever contre lui :[1] les uns soutenaient qu'il les haïssait ;[2] d'autres, plus éclairés, qu'il les aimait avec passion.[3] « Il les déteste, disait « un jour quelqu'un. — Oui, répondit « Sophocle, mais c'est dans ses tragé- « dies.[4] »

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince rassemblait à sa cour tous ceux qui se distinguaient dans les lettres et dans les arts. Euripide y trouva Zeuxis et Timothée,[5] dont le premier avait fait une révolution dans la peinture, et l'autre dans la musique ; il y trouva le poëte Agathon son ami,[6] l'un des plus honnêtes hommes et des plus aimables de son temps.[7] C'est lui qui disait à Archélaüs : « Un roi doit se « souvenir de trois choses ; qu'il gouverne

[1] Aristoph. in Thesmoph. Barn. in vit. Euripid. n° 19.
[2] Schol. argum. in Thesmoph. p. 472.
[3] Athen. lib. 13, cap. 8, p. 603.
[4] ...eron. ap. Athen. lib. 13, p. 557. Stob. serm. 6, pag. ...
[5] ... var. hist. lib. 14, cap. 17. Plut. in apophth. t. 2, p. ...
[6] Æl... ibid. lib. 2, cap. 21.
[7] Aristoph. in ran. v. 84.

« des hommes, qu'il doit les gouverner sui-
« vant les lois, qu'il ne les gouvernera pas
« toujours. [1] » Euripide ne s'expliquait pas avec moins de liberté : il en avait le droit, puisqu'il ne sollicitait aucune grâce. Un jour même que l'usage permettait d'offrir au souverain quelques faibles présents, comme un hommage d'attachement et de respect, il ne parut pas avec les courtisans et les flatteurs empressés à s'acquitter de ce devoir; Archélaüs lui en ayant fait quelques légers reproches : « Quand le pauvre donne, répondit
« Euripide, il demande. [2] »

Il mourut quelques années après, âgé d'environ soixante-seize ans. [3] Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes; mais Archélaüs, qui avait déja donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leur prières, et regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme : il lui fit élever un tombeau magnifique près de la capitale, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si pure,

[1] Stob. serm. 44, p. 308.
[2] *Euripid. in Archel. ap. Barn.* t. 2, p. 456, v. 11.
[3] *Marm. Oxon. epoch.* 64.

qu'elle invite le voyageur à s'arrêter,[1] et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée;[2] ils prononcent son nom avec respect, quelquefois avec transport. A Salamine, lieu de sa naissance, on s'empressa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avait composé la plupart de ses pièces:[3] c'est ainsi qu'au bourg de Colone les habitants m'ont montré plus d'une fois la maison où Sophocle avait passé une partie de sa vie.[4]

Athènes perdit presque en même temps ces deux célèbres poëtes. A peine avaient-ils les yeux fermés, qu'Aristophane, dans une pièce jouée avec succès,[5] supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentait dans ses fêtes, était descendu aux enfers pour en ramener Euripide, et qu'en arrivant il avait trouvé la cour de Plu-

[1] Plin. lib. 31, cap. 2, t. 2, p. 550. Vitruv. lib. 8, cap. 3, p. 163. Plut. in Lyc. t. 1, p. 59. Antholog. græc. p. 273. Suid. in Εὐριπίδ.

[2] Pausan. lib. 1, c. 2, p. 6. Thom. Mag. vit. Euripid.

[3] Philoch. ap. Aul. Gell. lib. 15, cap. 20.

[4] *Cicer. de fin.* lib. 5, cap. 1, t. 2, p. 197.

[5] *Argum.* Aristoph. in ran. p. 115 et 116.

ton remplie de dissensions. La cause en était honorable à la poésie. Auprès du trône de ce dieu, s'en élèvent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poëtes dans les genres nobles et relevés, [1] mais qu'ils sont obligés de céder quand il paraît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupait celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer ; on va discuter leurs titres : le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût, qu'ont séduits les faux ornements de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle ; prêt à le reconnaître pour son maître, s'il est vainqueur, et, s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrents en viennent aux mains. L'un et l'autre, armé des *traits* de la satire, relève le mérite de ses pièces, et déprime celles de son rival. Bacchus doit prononcer : il est long-temps irrésolu ; mais enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place. [2]

Malgré les préventions et la haine d'Aris-

[1] Aristoph. in *ran. v.* 773.
[2] *Id. ibid.* v. 1563.

tophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changements que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai dit plus haut, que Sophocle avait introduit un troisième acteur dans ses premières pièces; et je ne dois pas insister sur les nouvelles décorations dont il enrichit la scène, non plus que sur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques-uns de ses personnages.[1] Il reprochait trois défauts à Eschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.[2]

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir; ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle

[1] Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655. Suid. in Σοφοκλ. *Schol. in vit.* Sophocl.

[2] *Plut. de* profect. virt. t. 2, p. 79.

sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au dessus de nous sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, [1] il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : [2] on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles : il lui fallait des âmes fortes, sensibles, et par là même intéressantes; des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination fou-

[1] *Dionys. Halic. de vet.* script. cens. c. 2, t. 5, p. 423.
[2] *Longin. de subl.* cap. 33.

gueuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur; [1] jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages. [2].

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle, comme ils devraient être; Euripide tels qu'ils sont. [3] Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour et ne respirant que l'adultère et les forfaits; [4] tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons et de tendre la main, à l'exemple des mendiants. [5] Ces tableaux, où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits :

[1] Dion. Chrysost. orat. 52, p. 552. Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Schol. vit. Sophocl.

[2] Dionys. Halic. de vet. script. cens. c. 2, t. 5, p. 423.

[3] Aristot. de poet. cap. 25, t. 2, p. 673.

[4] Aristoph. in ran. v. 874 et 1075.

[5] *Id.* in nub. v. 919. Schol. ibid.; id. in ran. v. 866 et 1095. Schol. ibid.; id. in Acharn. v. 411. Schol. ibid.

on disait qu'on ne devait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène; qu'il était honteux de tracer avec art des images indécentes, et dangereux de prêter aux vices l'autorité des grands exemples. [1]

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leurs sujets avec une certaine décence. [2] Les âmes s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de jour en jour : la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avait su les animer; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; [3] c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. [4] Les

[1] Aristoph. in ran. v. 1082.
[2] Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 4.
[3] Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Diog. Laert. lib. 4, §. 26.
[4] *Longin. de subl.* cap. 15 et 39.

Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe; et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusait d'amollir la tragédie, il se proposait d'en faire une école de sagesse : on trouve dans ses écrits le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres,[1] et les préceptes de cette morale dont Socrate, son ami, discutait alors les principes. Mais, comme les Athéniens avaient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avait donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles : ainsi les dogmes de la philosophie et les ornements de la rhétorique furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avaient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche; le second surtout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentiments secrets de ceux qu'il met sur la

[1] Walck. diatr. in Euripid. cap. 4 et 5.

scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot, échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon.[1]

Euripide multiplia les sentences et les réflexions;[2] il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires :[3] de là les divers jugements qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe il eut un grand nombre de partisans; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme,[4] ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions

[1] Soph. in Antig. v. 578.

[2] Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Dion. Chrysost. orat. 52, p. 553.

[3] Dionys. Halic. *de vet. script. cens.* t. 5, p. 423.

[4] *Plat. de rep. lib.* 8, t. 2, p. 568.

honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent;[1] et comme il insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des sages,[2] et sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.[3]

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles,[4] ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier : il opère la persuasion par la chaleur de ses sentiments, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.[5]

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs : ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de di-

[1] Euripid. in Ion. v. 442; in Hercul. fur. v. 1341.

[2] Æschin. in Tim. p. 283. Oracul. Delph. ap. Schol. Aristoph. in nub. v. 144.

[3] Vitruv. in præf. lib. 8. Athen. lib. 4, c. 15, p. 158; lib. 13, cap. 1, p. 561. Sext. Empir. adv. gramm. lib. 1, cap. 3, p. 279.

[4] Aristoph. in ran. v. 1101. Plut. de audit. t. 2, p. 45.

[5] Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Dion. Chrys. orat. 52, p. 551.

gressions savantes et de disputes oiseuses [1] refroidissent l'intérêt; et ils mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile. [2]

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe; et Sophocle, la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie : il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; [3] mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir. [4] Telle est la magie de ce style enchanteur qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible qu'il paraît se prêter sans efforts à tous les besoins de l'âme. [5]

[1] Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Aristoph. in ran. v. 787, 973, 1101.

[2] Dionys. Halic. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

[3] Walck. diatrib. in Euripid. cap. 9, p. 96.

[4] Aristot. rhet. lib. 3, cap. 2, t. 2, p. 585. Longin. de subl. cap. 39, p. 217.

[5] Dionys. Halic. de comp. verb. cap. 23, t. 5, p. 17[illegible] *id. de vet. script. cens.* t. 5, p. 423.

4.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis, et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendresse d'un père. [1] Il disait une fois, « que trois de ses vers lui avaient coûté « trois jours de travail. J'en aurais fait cent « à votre place, lui dit un poëte médiocre. « Je le crois, répondit Euripide, mais ils « n'auraient subsisté que trois jours. [2] »

Sophocle admit dans ses chœurs l'harmonie phrygienne, [3] dont l'objet est d'inspirer la modération, et qui convient au culte des dieux. [4] Euripide, complice des innovations que Timothée faisait à l'ancienne musique, [5] adopta presque tous les modes, et surtout ceux dont la douceur et la mollesse s'accordaient avec le caractère de sa poésie. On fut étonné d'entendre sur le théâtre des sons efféminés, et quelquefois

[1] Longin. de subl. cap. 15, p. 108. Dion. Chrysost. orat. 52, p. 551.

[2] Val. Max. lib. 3, cap. 7, extern. n° 1.

[3] Aristox. ap. Schol. in vit. Soph.

[4] Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 399.

[5] *Plut. an seni*, etc. t. 2, p. 795.

multipliés sur une seule syllabe :[1] l'auteur y fut bientôt représenté comme un artiste sans vigueur, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, la faisait descendre jusqu'à lui; qui ôtait en conséquence à toutes les parties dont elle est composée le poids et la gravité qui leur conviennent;[2] et qui, joignant de petits airs à de petites paroles, cherchait à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. « Faisons « chanter Euripide, disait Aristophane; « qu'il prenne une lyre, ou plutôt une paire « de coquilles :[3] c'est le seul accompagne- « ment que ses vers puissent soutenir. »

On n'oserait pas risquer aujourd'hui une pareille critique; mais du temps d'Aristophane, beaucoup de gens, accoutumés dès leur enfance au ton imposant et majestueux de l'ancienne tragédie, craignaient de se livrer à l'impression des nouveaux sons qui frappaient leurs oreilles. Les grâces ont enfin adouci la sévérité des règles, et il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

[1] Aristoph. in ran. v. 1336, 1349 et 1390.

[2] Id. ibid. v. 971.

[3] Id. ibid. v. 1340. Didym. ap. Athen. lib. 14, *cap. 4, p. 636.*

Quant à la conduite des pièces, la supé-riorité de Sophocle est généralement recon-nue : on pourrait même démontrer que c'es d'après lui que les lois de la tragédie on presque toutes été rédigées : mais comme, en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrag est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général, que cet auteur s'est ga-ranti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la dispo-sition de ses sujets;[1] tantôt il y blesse la vraisemblance, tantôt les incidents y sont amenés par force; d'autres fois son action cesse de faire un même tout; presque tou-jours les nœuds et les dénoûments laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'ac-tion.[2]

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue, ou long avant-propos, presque

[1] Aristot. de poet. cap. 13, t. 2, p. 662. Remarq. de Dacier. p. 197.

[2] Aristot. ibid. cap. 18, t. 2, p. 666. Remarq. de Dacier, p. 315.

entièrement détaché de la pièce : c'est là que, pour l'ordinaire, un des acteurs [1] vient froidement rappeler tous les évènements antérieurs et relatifs à l'action; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages; [2] qu'il nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu; qui l'a fait sortir du tombeau, si c'est un mortel : c'est là que, pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus.* [3] *Je suis Mercure, fils de Maïa.* [4] *Je suis Polydore, fils d'Hécube.* [5] *Je suis Jocaste.* [6] *Je suis Andromaque.* [7] Voici comment s'exprime Iphigénie, en paraissant toute seule sur le théâtre : [8] « Pélops, fils de Tantale, « étant venu à Pise, épousa la fille d'OEno« maüs, de laquelle naquit Atrée; d'Atrée « naquirent Ménélas et Agamemnon; ce

[1] Aristoph. in ran. v. 977. Corneille, premier discours sur le poëme dramat. p. 25.

[2] Eurip. in Hercul. fur.; in Phoenis.; in Electr., etc.

[3] Id. in Hippol.

[4] Id. in Ion.

[5] Id. in Hecub.

[6] Id. in Phoenis.

[7] Id. in Androm.

[8] *Id. in Iphig.* in Taur.

« dernier épousa la fille de Tyndare; et moi
« Iphigénie, c'est de cet hymen que j'ai reçu
« le jour. (a) » Après cette généalogie, si
heureusement parodiée dans une comédie
d'Aristophane,[1] la princesse se dit à elle-même que son père la fit venir en Aulide,
sous prétexte de lui donner Achille pour
époux, mais en effet pour la sacrifier à
Diane; et que cette déesse, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avait enlevée
tout à coup et transportée en Tauride, où
règne Thoas, ainsi nommé à cause de son
agilité, comparable à celle des oiseaux. (b)
Enfin, après quelques autres détails, elle
finit par raconter un songe dont elle est effrayée, et qui lui présage la mort d'Oreste,
son frère.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle,
un heureux artifice éclaircit le sujet dès les

(a) Le père Brumoy, qui cherche à pallier les défauts des anciens, commence cette scène par ces mots, qui ne sont point dans Euripide : « Déplorable Iphigénie, dois-« je rappeler mes malheurs? »

[1] Aristoph. in Acharn. v. 47.

(b) Euripide dérive le nom de Thoas, du mot grec Θοὸς, qui signifie léger à la course. Quand cette étymologie serait aussi vraie qu'elle est fausse, il est bien étrange de la trouver en cet endroit.

premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa Médée et dans son Iphigénie en Aulide. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques. [1]

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans quelques-uns de ses prologues, comme pour affaiblir l'intérêt qu'il veut inspirer, il nous prévient sur la plupart des évènements qui doivent exciter notre surprise. [2] Ce qui doit nous étonner encore, c'est de le voir tantôt prêter aux esclaves le langage des philosophes, [3] et aux rois celui des esclaves; [4] tantôt, pour flatter le peuple, se livrer à des écarts dont sa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Thésée avait rassemblé l'armée athénienne. Il attendait, pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière résolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, et demande à parler

[1] Aristot. de rhet. lib. 3, cap. 14, t. 2, p. 600.

[2] Euripid. in Hecub.; in Hippol.

[3] Aristoph. in ran. v. 980. Schol. ibid. in Acharn. v. 395 et 400. Schol. ibid. Orig. in Cels. lib. 7, p. 356.

[4] *Euripid. in Alcest. v. 675*, etc.

au roi d'Athènes. « Vous le chercheriez vai-« nement, dit Thésée; cette ville est libre, « et le pouvoir souverain est entre les mains « de tous les citoyens. » A ces mots le hé-raut déclame dix-sept vers contre la démo-cratie. [1] Thésée s'impatiente, le traite de discoureur, et emploie vingt-sept vers à re-tracer les inconvénients de la royauté. Après cette dispute si déplacée, le héraut s'acquitte de sa commission. Il semble qu'Euripide aimait mieux céder à son génie que de l'as-servir, et songeait plus à l'intérêt de la phi-losophie qu'à celui du sujet.

Je releverai dans le chapitre suivant d'au-tres défauts, dont quelques-uns lui sont communs avec Sophocle; mais, comme ils n'ont pas obscurci leur gloire, on doit con-clure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages sont d'un ordre supérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques. [2]

Le théâtre offrait d'abondantes moissons

[1] *Euripid.* in Suppl. v. 409.
[2] *Aristot.* de poet. cap. 13, t. 2, p. 662.

de lauriers aux talents qu'il faisait éclore. Depuis Eschyle jusqu'à nos jours, dans l'espace d'environ un siècle et demi, quantité d'auteurs se sont empressés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'était récemment ouvertes : c'est à leurs productions de les faire connaître à la postérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont les succès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'histoire de l'art, et instruire ceux qui le cultivent.

Phrynichus, disciple de Thespis, et rival d'Eschyle, introduisit les rôles de femmes sur la scène. [1] Pendant que Thémistocle était chargé par sa tribu de concourir à la représentation des jeux, Phrynichus présenta une de ses pièces; elle obtint le prix, et le nom du poëte fut associé sur le marbre avec le nom du vainqueur des Perses. [2] Sa tragédie intitulée *la Prise de Milet*, eut un succès étrange; les spectateurs fondirent en larmes, et condamnèrent l'auteur à une amende de mille drachmes, (*a*) pour avoir peint avec des couleurs trop vives des

[1] Suid. in Φρύνιχ.
[2] Plut. in Themist. t. 1, p. 114.
(*a*) Neuf cents livres.

maux que les Athéniens auraient pu prévenir.[1]

Ion fut si glorieux de voir couronner une de ses pièces, qu'il fit présent à tous les habitants d'Athènes d'un de ces beaux vases de terre cuite qu'on fabrique dans l'île de Chio, sa patrie.[2] On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche; ses ouvrages sont tellement soignés, que l'œil le plus sévère n'y discerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que, malgré ses efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité.[3]

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, hasarda le premier des sujets feints.[4] Ses comédies sont écrites avec élégance, ses tragédies avec la même profusion d'antithèses et d'ornements symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias.[5]

Philoclès composa un très grand nombre

[1] Herodot. l. 6, c. 21. Corsin. fast. attic. t. 3, p. 172.
[2] Athen. lib. 1, cap. 3, p. 3.
[3] Longin. de subl. cap. 33, p. 187.
[4] Aristot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 659.
[5] *Ælian.* var. hist. lib. 14. cap. 13. Philostr. vit. soph. lib. 1, p. 493. Athen. lib. 5, p. 187.

de pièces ; elles n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer *la bile.* [1] Cet écrivain si médiocre l'emporta sur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avait présenté l'OEdipe, une de ses plus belles pièces, et le chef-d'œuvre peut-être du théâtre grec. [2] Il viendra sans doute un temps où, par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il était supérieur à Philoclès. [3]

Astydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que son oncle, et remporta quinze fois le prix. [4] Son fils, de même nom, a donné de mon temps plusieurs pièces; il a pour concurrents Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, Théodecte, et d'autres encore qui seraient admirés, s'ils n'avaient pas *succédé* à des hommes véritablement admirables.

J'oubliais Denys l'ancien, roi de Syracuse : il fut aidé, dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, et dut à leurs secours la victoire qu'il remporta

[1] Suid. in Φιλοκλ.
[2] Dicæarch. in argum. OEdip.
[3] Aristid. orat. t. 3, p. 422.
[4] *Diod. lib.* 14, p. 270. Suid. in Ἀστυδ.

dans ce genre de littérature.[1] Ivre de ses productions, il sollicitait les suffrages de tous ceux qui l'environnaient, avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venait de terminer; et ce poëte l'ayant raturée depuis le commencement jusqu'à la fin, fut condamné aux carrières.[2] Le lendemain Denys le fit sortir, et l'admit à sa table; sur la fin du dîné, ayant récité quelques-uns de ses vers : Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène? Le poëte, sans lui répondre, dit aux satellites de le remener aux carrières.[3]

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène.[4] D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, (*a*) le premier ne fut couronné que treize fois,[5] le second que

[1] Plut. in x rhet. vit. t. 2, p. 833.
[2] Id. de fort. Alex. t. 2, p. 334.
[3] Diod. lib. 15, p. 331.
[4] Plut. ibid. p. 841. Aristid. orat. t. 3, p. 703. Quintil lib. 10, cap. 1, p. 632. Cicer. de orat. lib. 3, c. 7, t. 1, pag. 286.
(*a*) Voyez la Note I à la fin du volume.
[5] Anonym. in vitâ Æschyl.

dix-huit fois,[1] le troisième que cinq fois?[2] C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions, des favoris dont elle soutenait les intérêts : de là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision. D'un autre côté, le public, c'est-à-dire, la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire, moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, et des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la cinquantième olympiade,(a) dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitants de la cam-

[1] Diod. lib. 13, p. 222.
[2] Suid. in *Εὐριπίδ*. Varr. ap. Aul. Gell. l. 17, c. 4.
(a) *Vers l'an 580 avant J. C.*

pagne, elle n'osait approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendants s'y glissaient pour jouer ses farces indécentes, ils étaient moins autorisés que tolérés par le gouvernement. [1] Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout à coup son accroissement en Sicile. [2] Au lieu d'un recueil de scènes sans liaisons et sans suite, le philosophe Épicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujéties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, [3] et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talents. Les Athéniens surtout l'accueillirent avec les transports qu'aurait excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre, et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Épicharme

[1] Aristot. de poet. cap. 3, t. 2, p. 654. Diomed. de orat. lib. 3, p. 485.
[2] *Aristot.* de poet. c. 5. Horat. lib. 2, epist. 1, v. 58.
[3] *Plat.* in Theæt. t. 1, p. 152.

jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Te furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis, et Aristophane mort environ trente ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des succès brillants à Magnès; il fut ensuite plus sage et plus modéré, et ses pièces tombèrent. [1]

Cratinus réussissait moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; aussi amer qu'Archiloque, aussi énergique qu'Eschyle, il attaqua les particuliers sans ménagement et sans pitié. [2]

Cratès se distingua par la gaîté de ses saillies, [3] et Phérécrate par la finesse des siennes : [4] tous deux réussirent dans la partie de l'invention, et s'abstinrent des personnalités. [5]

Eupolis revint à la manière de Cratinus,

[1] Aristoph. in equit. v. 522.

[2] Plat. in argum. Aristoph. p. xj. Schol. de comœd. ibid. p. xij; et in equit. v. 534.

[3] Schol. Aristoph. ibid. p. xij.

[4] Athen. lib. 6, p. 268.

[5] *Aristot. de poet. c.* 5, p. 654. Arg. Aristoph. p. xij.

mais il a plus d'élévation et d'aménité
lui. Aristophane, avec moins de fiel
Cratinus, avec moins d'agréments qu'Eu
lis, tempéra souvent l'amertume de
par les grâces de l'autre. [1]

Si l'on s'en rapportait aux titres des
ces qui nous restent de leur temps, il se
difficile de concevoir l'idée qu'on se fai
alors de la comédie. Voici quelques-uns
ces titres : Prométhée, [2] Triptolème, [3] I
chus, [4] les Bacchantes, [5] le faux Hercul
les Noces d'Hébé, [7] les Danaïdes, [8] Niob
Amphiaraüs, [10] le Naufrage d'Ulysse, [11] l'
d'or, [12] les Hommes sauvages, [13] le Ciel

[1] Plat. in argum. Aristoph. p. xj.
[2] Epicharm. ap. Athen. lib. 3, p. 86.
[3] Pherecr. ibid. lib. 2, p. 67.
[4] Aristom. ibid. lib. 14, p. 658.
[5] Epicharm. ibid. lib. 3, p. 106.
[6] Pherecr. ibid. p. 122.
[7] Epicharm. ibid. p. 85, etc.
[8] Aristoph. ibid. lib. 2, p. 57, etc.
[9] Id. ibid. lib. 7, p. 301.
[10] Id. ibid. lib. 4, p. 158.
[11] Epicharm. ibid. lib. 14, p. 619.
[12] Eupol. ibid. lib. 9, p. 375.
[13] *Pherecr.* ibid. lib. 5, p. 218.
[14] Amphis. ibid. lib. 3, p. 100.

les Saisons,[1] la Terre et la Mer,[2] les Cigognes,[3] les Oiseaux, les Abeilles, les Grenouilles, les Nuées,[4] les Chèvres,[5] les Lois,[6] les Peintres,[7] les Pythagoriciens,[8] les Déserteurs,[9] les Amis,[10] les Flatteurs,[11] les Efféminés.[12]

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférents, et qu'ils employèrent tour à tour la parodie, l'allégorie et la satire, soutenues des images les plus obscènes et des expressions les plus grossières.

Ils traitèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes sujets que les poëtes tra-

[1] Cratin. ap. Athen. lib. 9, p. 374. Aristoph. ibid. lib. 14, p. 653.
[2] Epicharm. ibid. lib. 3, p. 120.
[3] Aristoph. ibid. lib. 9, p. 368.
[4] Aristoph.
[5] Eupol. ibid. lib. 3, p. 94.
[6] Cratin. ibid. lib. 11, p. 496.
[7] Pherecr. ibid. lib. 9, p. 395.
[8] Aristoph. ibid. lib. 4, p. 161.
[9] Pherecr. ibid. lib. 3, p. 90.
[10] Eupol. ibid. lib. 6, p. 266.
[11] Id. ibid. lib. 7, p. 328.
[12] *Cratin. ibid. lib. 14, p. 638.*

giques. On pleurait à la Niobé d'Euripide, on riait à celle d'Aristophane; les dieux et les héros furent travestis, et le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité : diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on se permettait d'exposer à la risée de la populace l'excessive poltronnerie du premier, et l'énorme voracité du second.[1] Pour assouvir la faim de ce dernier, Épicharme décrit en détail et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps [2]

Le même tour de plaisanterie se montrait dans les sujets allégoriques, tel que celui de l'Age d'or, dont on relevait les avantages.[3] Cet heureux siècle, disaient les uns, n'avait besoin ni d'esclaves ni d'ouvriers; les fleuves roulaient un jus délicieux et nourrissant; des torrents de vin descendaient du ciel en forme de pluie; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyait les oi-

[1] Aristoph. in pac. v. 740. Schol. ibid.

[2] Epicharm. in nupt. heb. ap. Athen. lib. 3, p. 85; lib. 7, p. 313, 318, etc.

[3] Cratin. ap. Athen. lib. 6, p. 267. Eupol. ibid. l. 9, p. 375, 408, etc.

seaux, rôtis et assaisonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans son sein.[1] Il reviendra ce temps, disait un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même, à la bouteille de me verser du vin, au poisson à demi-cuit de se retourner de l'autre côté, et de s'arroser de quelques gouttes d'huile.[2]

De pareilles images s'adressaient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agréments de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été et qu'ils ne lui seront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtaient à leurs acteurs des habillements, des gestes et des expressions déshonnêtes, tantôt mettaient dans leurs bouches des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle; mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule : espions dans la société, délateurs sur

[1] Pherecr. ap. Athen. lib. 6, p. 268 et 269.
[2] *Cratin. ibid.* p. 267.

le théâtre, ils livrèrent les réputation
tantes à la malignité de la multitu
fortunes bien ou mal acquises à sa ja
Point de citoyen assez élevé, point
méprisable, qui fût à l'abri de leurs
quelquefois désigné par des allusions
à saisir, il le fut encore plus souve
son nom, et par les traits de son visa
preints sur le masque de l'acteur.
avons une pièce où Timocréon joue
Thémistocle et Simonide; [1] il nous e
plusieurs contre un faiseur de la
nommé Hyperbolus, qui, par ses int
s'était élevé aux magistratures. [2]

Les auteurs de ces satires recour
l'imposture, pour satisfaire leur hain
sales injures, pour satisfaire le petit
Le poison à la main, ils parcourai
différentes classes de citoyens et l'in
des maisons, pour exposer au jour d
reurs qu'il n'avait pas éclairées. [3] D
fois ils se déchaînaient contre les p
phes, contre les poëtes tragiques,
leurs propres rivaux.

[1] Suid. in Τιμοκρ.
[2] *Aristoph.* in nub. v. 552.
[3] *Id.* in equit. v. 1271. Horat. lib. 2, epist.

Comme les premiers n'opposaient à attaques que le plus profond mépris, la médie essaya de les rendre suspects au go vernement, et ridicules aux yeux de la mu titude. C'est ainsi que, dans la personne d Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théâtre, [1] et qu'Aristophane, dans une de ses pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras et Platon. [2]

Dans le même temps, la comédie citait à son tribunal tous ceux qui dévouaient leurs talents à la tragédie. Tantôt elle relevait avec aigreur les défauts de leurs personnes ou de leurs ouvrages; tantôt elle parodiait d'une manière piquante leurs vers, leurs pensées et leurs sentiments. [3] Euripide fut toute sa vie poursuivi par Aristophane, et les mêmes pectateurs couronnèrent les pièces du pre- ier et la critique qu'en faisait le second.

[1] Aristoph. in nub. Ameips. ap. Diog. Laert. lib. 2, 8. Eupol. ap. Schol. Aristoph. in nub. v. 96. Senec. tâ beatâ, cap. 27.

Schol. Aristoph. in argum. concion. p. 440. Mém. cad. des bell. lettr. t. 30, p. 29.

ristoph. in Acharn. v. 8. Schol. ibid.; id. in vesp. . Schol. ibid.; *id. in equit.* Schol. ibid. etc. etc. *Πάρῳδ.*

Enfin la jalousie éclatait encore plus entre ceux qui couraient la même carrière. Aristophane avait reproché à Cratinus son amour pour le vin, l'affaiblissement de son esprit, et d'autres défauts attachés à la vieillesse.[1] Cratinus, pour se venger, releva les plagiats de son ennemi, et l'accusa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis.[2]

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen,[3] rappela dans sa défense deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante :

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.
Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est son père?[4]

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule,[5] il composa contre Créon une pièce pleine

[1] Aristoph. in equit. v. 399. Suid. in Ἀφέλ.
[2] Schol. Aristoph. in equit. v. 528.
[3] Aristoph. in Acharn. v. 378. Schol. ibid. et in vitâ Aristoph. p. xiv.
[4] Brumoy, théât. des Grecs, t. 5, p. 267.
[5] Aristoph. in pac. v. 751. Schol. ibid.

de fiel et d'outrages. [1] Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable, ni aucun acteur se charger de son rôle; le poëte, obligé de monter lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie, [2] eut le plaisir de voir la multitude approuver avec éclat les traits sanglants qu'il lançait contre un chef qu'elle adorait, et les injures piquantes qu'il hasardait contre elle.

Ce succès l'enhardit; il traita, dans des *sujets* allégoriques, les intérêts les plus importants de la république. Tantôt il y montrait la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse; [3] tantôt il s'élevait contre la corruption des chefs, contre les dissensions du sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations. Deux acteurs excellents, Callistrate et Philonide, secondaient ses efforts : à l'aspect du premier, on prévoyait que la pièce ne roulait que sur les vices des particuliers; du second, qu'elle frondait ceux de l'administration. [4]

[1] Aristoph. in equit.
[2] Vita Aristoph. p. xiij. Schol. in argum. equit. p. 172.
[3] Aristoph. in *Acharn. et in pac.*
[4] *Schol. in vitâ Aristoph.* p. xiv.

Cependant la plus saine partie de la nation murmurait, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avait interdit la représentation;[1] dans un second, on défendait de nommer personne;[2] et dans un troisième, d'attaquer les magistrats.[3] Mais ces décrets étaient bientôt oubliés ou révoqués; ils semblaient donner atteinte à la nature du gouvernement; et d'ailleurs le peuple ne pouvait plus se passer d'un spectacle qui étalait contre les objets de sa jalousie toutes les injures et toutes les obscénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de réprimer la licence des poëtes, et de permettre à la personne lésée de les traduire en justice.[4] La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissants, produisit dans la comédie une révolution soudaine. Le chœur disparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent

[1] Schol. Aristoph. in Acharn. v. 67.
[2] Id. ibid. v. 1149; in av. v. 1297.
[3] *Schol.* Aristoph. in nub. v. 31. Pet. leg. attic. p. 79.
[4] *Plat.* in argum. Aristoph. p. x.

point se charger du soin de le dresser et de fournir à son entretien; plus de satire directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits sur les masques. Aristophane lui-même se soumit à la réforme dans ses dernières pièces; [1] ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane et plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter; il avait parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide : *La nature donne ses ordres, et s'inquiète peu de nos lois.* Anaxandride, ayant substitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim. [2]

C'est l'état où se trouvait la comédie pendant mon séjour en Grèce. Quelques-uns continuaient à traiter et parodier les sujets de la fable et de l'histoire, mais la plupart leur préféraient des sujets feints; et le même esprit d'analyse et d'observation qui portait les philosophes à recueillir, dans la société,

[1] Aristoph. in Plut. in Cocal. et in Æolos. Fabric. bibl. græc. t. 1, p. 710 et 713.

[2] Barnès ad Phœniss. v. 396; id. in vitâ Euripid. pag. 11j.

ces traits épars dont la réunion caractérise la grandeur d'âme ou la pusillanimité, engageait les poëtes à peindre, dans le général, les singularités qui choquent la société, ou les actions qui la déshonorent.

La comédie était devenue un art régulier, puisque les philosophes avaient pu la définir. Ils disaient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicule.[1] Ils disaient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappants.[2]

Quand le chœur reparaissait,[3] ce qui arrivait rarement, l'on entremêlait, comme autrefois, les intermèdes avec les scènes, et le chant avec la déclamation. Quand on le supprimait, l'action était plus vraisemblable, et sa marche plus rapide; les auteurs parlaient une langue que les oreilles délicates pouvaient entendre; et des sujets bizarres n'exposaient plus à nos yeux des chœurs d'oiseaux, de guêpes, et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisait

[1] Aristot. de poet. cap. 5, t. 2, p. 655.
[2] Id. ibid. cap. 2, p. 653.
[3] Id. ibid. cap. 1, p. 653. Theophr. charact. cap. 6.

tous les jours de nouvelles découvertes dans les égarements de l'esprit et du cœur, et il ne manquait plus qu'un génie qui mît à profit les erreurs des anciens, et les observations des modernes. (*a*)

Après avoir suivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première la gaîté de la seconde;[1] il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là, des chœurs de Silènes et de Satyres entremêlaient de facéties les hymnes qu'ils chantaient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satire, poëme où les sujets les plus sérieux sont traités d'une manière à la fois touchante et comique.[2]

Il est distingué de la tragédie par l'espèce de personnages qu'il admet, par la catastrophe, qui n'est jamais funeste, par les traits, les bons mots et les bouffonneries, qui font son principal mérite : il l'est de la comédie, par la nature du sujet, par le ton de dignité

(*a*) Ménandre naquit dans une des dernières années du séjour d'Anacharsis en Grèce.

[1] Horat. de art. poet. v. 222.

[2] Demetr. Phal. de eloc. cap. 170.

qui règne dans quelques-unes de ses scènes,[1] et par l'attention que l'on a d'en écarter les personnalités : il l'est de l'une et de l'autre par des rhythmes qui lui sont propres,[2] par la simplicité de la fable, par les bornes prescrites à la durée de l'action :[3] car la satyre est une petite pièce qu'on donne après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateurs.[4]

La scène offre aux yeux des bocages, des montagnes, des grottes et des paysages de toute espèce.[5] Les personnages du chœur, déguisés sous la forme bizarre qu'on attribue aux Satyres, tantôt exécutent des danses vives et sautillantes,[6] tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux ou les héros;[7] et de la diversité des pensées, des sentiments et des expressions, résulte un contraste frappant et singulier.

[1] Eurip. in Cyclop.

[2] Mar. Victorin. art. gram. lib. 2, p. 2527. Casaub. de satyr. lib. 1, cap. 3, p. 96.

[3] Euripid. ibid.

[4] Horat. de art. poet. v. 220. Diomed. de orat. lib. 3, p. 488. Mar. Victorin. ibid.

[5] Vitruv. de archit. lib. 5, cap. 8.

[6] *Athen.* lib. 14, p. 630.

[7] Casaub. ibid. lib. 1, cap. 4, p. [illegible]

Eschyle est celui de tous qui a le mieux réussi dans ce genre; Sophocle et Euripide s'y sont distingués, moins pourtant que les poëtes Achéus [1] et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame satirique, en parodiant de scène en scène des tragédies connues. [2] Ces parodies, que la finesse de son jeu rendait très piquantes, furent extrêmement applaudies et souvent couronnées. [3] Un jour qu'il donnait sa Gigantomachie, pendant qu'un rire excessif s'était élevé dans l'assemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile : Hégémon voulut se taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, se couvrirent de leurs manteaux, et, après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parents, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reste de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avaient point voulu montrer leur faiblesse et témoigner leur douleur en présence des étrangers qui assistaient au spectacle. [4]

[1] Mened. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 133.
[2] Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 7, p. 404. Hesych. in Παρῳδ.
[3] Athen. lib. 15, p. 609.
[4] *Athen. lib.* 9, p. 407. Casaub. in Athen. p. 438.

# CHAPITRE LXX.

Représentation des pièces de théâtre à Athènes.

Le théâtre fut d'abord construit en bois;
il s'écroula pendant qu'on jouait une pièc
d'un ancien auteur, nommé Pratinas : [2] dan
la suite, on construisit en pierre celui qu
subsiste encore à l'angle sud-est de la cit
delle. Si j'entreprenais de le décrire, je n
satisferais ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qu
ne le connaissent pas; j'en vais seulemen
donner le plan, et ajouter quelques remar
ques à ce que j'ai dit sur la représentatio
des pièces, dans un de mes précédents cha
pitres. (a)

1° Pendant cette représentation, il n'es
permis à personne de rester au parterre;
l'expérience avait appris que, s'il n'était pa
absolument vide, les voix se faisaient moin
entendre. [4]

[1] Aristoph. in Thesmoph. v. 402. Schol ibid. Hesych
et Suid. in Ἰκρία, in Αἰγείρ. etc.

[2] Suid. in Πρατίν.

(a) Voyez le Chapitre XI de cet ouvrage.

[3] Vitruv. lib. 5, cap. 6 et 8.

[4] Aristot. probl. sect. 11, §. 25, t. 2, p. 73. Plin.
lib. 11, cap. 51, t. 1, p. 643.

2° L'avant-scène se divise en deux parties; l'une plus haute, où récitent les acteurs; l'autre plus basse, où le chœur se tient communément.[1] Cette dernière est élevée de dix à douze pieds au dessus du parterre,[2] d'où l'on peut y monter.[3] Il est facile au chœur, placé en cet endroit, de se tourner vers les acteurs ou vers les assistants.[4]

3° Comme le théâtre n'est pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie soudaine force les spectateurs de se réfugier sous des portiques et dans des édifices publics qui sont au voisinage.[5]

4° Dans la vaste enceinte du théâtre, on donne souvent les combats, soit de poésie, soit de musique ou de danse, dont les grandes solennités sont accompagnées. Il est consacré à la gloire; et cependant on y a vu, dans le même jour, une pièce d'Euripide, suivie d'un spectacle de pantins.[6]

On ne donne des tragédies et des comé-

1 Poll. lib. 4, cap. 19, §. 123.
2 Vitruv. lib. 5, cap. 8, p. 91.
3 Plat. in conv. t. 3, p. 194. Plut. in Demetr. t. 1,
4 Poll. ibid. §. 127.
5 Schol. Aristoph. in argum. nub. p. 50.
6 Vitruv. ibid. cap. 9, p. 92.
7 Athen. lib. 1, cap. 17, p. 19. Casaub. ibid.

dies que dans trois fêtes consacrées à B
chus.[1] La première se célèbre au Pirée
c'est là qu'on a représenté, pour la premi
fois, quelques-unes des pièces d'Euripid
La seconde, nommée *les Choès* ou *les*
*néènes*, tombe au douzième du mois antl
térion, (*a*) et ne dure qu'un jour.[3] Com
la permission d'y assister n'est accor
qu'aux habitants de l'Attique,[4] les aute
réservent leurs nouvelles pièces pour
grandes Dionysiaques, qui reviennent
mois après, et qui attirent de toutes p
une infinité de spectateurs. Elles comm
cent le douze du mois élaphébolion, (*b*
durent plusieurs jours, pendant lesquels
représente les pièces destinées au concou

La victoire coûtait plus d'efforts autre

[1] Demosth. in Mid. p. 604.

[2] Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 13.

(*a*) Ce mois commençait quelquefois dans les der
jours de janvier, et pour l'ordinaire dans les pren
jours de février. (Dodwel. de cycl.)

[3] Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 39, p. 174.

[4] Aristoph. in Acharn. v. 503.

(*b*) Le commencement de ce mois tombait raren
dans les derniers jours de février, communément dan
premiers jours de mars. (Dodwel. de cycl.)

[5] Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 39, p. 178.

qu'aujourd'hui. Un auteur opposait à son adversaire trois tragédies, et une de ces petites pièces qu'on nomme satyres. C'est avec de si grandes forces que se livrèrent ces combats fameux, où Pratinas l'emporta sur Eschyle et sur Chœrilus, [1] Sophocle sur Eschyle, [2] Philoclès sur Sophocle, [3] Euphorion sur Sophocle et sur Euripide, [4] ce dernier sur Iophon et sur Ion, [5] Xénoclès sur Euripide. [6]

On prétend que, suivant le nombre des concurrents, les auteurs de tragédies, traités alors comme le sont encore aujourd'hui les orateurs, devaient régler la durée de leurs pièces sur la chute successive des gouttes d'eau qui s'échappaient d'un instrument nommé clepsydre. [7] Quoi qu'il en soit, Sophocle se lassa de multiplier les moyens de vaincre; il essaya de ne présenter qu'une

[1] Suid. in Πρατίν.

[2] Plut. in Cim. t. 1, p. 483.

[3] Dicæarch. ap. schol. argum. OEdip. tyr. Aristid. orat. t. 3, p. 422.

[4] Argum. Med. Euripid. p. 74.

[5] Argum. Hippol. Euripid. p. 216.

[6] Ælian. var. *hist. lib. 2, cap. 8.*

[7] *Aristot. de poet. cap. 7, t. 2, p.* 658.

plaudissements qu'il a reçus au théâtre
que le chœur avait sollicités à la fin de
pièce,[1] il se voit souvent accompagné j
qu'à sa maison par une partie des spec
teurs,[2] et pour l'ordinaire il donne une f
à ses amis.[3]

Après la victoire, une pièce ne peut p
concourir; elle ne le doit, après la défai
qu'avec des changements considérable
Au mépris de ce règlement, un ancien
cret du peuple permit à tout poëte d'aspi
à la couronne avec une pièce d'Eschyle,
touchée et corrigée, comme il le jugera
propos; et ce moyen a souvent réussi.[5]
torisé par cet exemple, Aristophane ob
l'honneur de présenter au combat une pi
déja couronnée.[6] On reprit dans la sui
avec les pièces d'Eschyle, celles de Sop
cle et d'Euripide;[7] et comme leur supé

1 Euripid. Orest. Phœniss. Iphig. in Taur.
2 Plut. an seni, etc. t. 2, p. 785.
3 Plat. in conv. t. 3, p. 173 et 174.
4 Aristoph. in nub. v. 546. Schol. in argum.
5 Quintil. instit. lib. 10, cap. 1, p. 632. Philostr.
Apollon. lib. 6, cap. 11, p. 245. Schol. Aristoph
Acharn. v. 10.
6 Dicæarch. ap. Schol. Aristoph. in arg. ran. p. 11
7 Demosth. de fals. leg. p. 331. Aul. Gell. lib. 7,

rité, devenue de jour en jour plus sensible, écartait beaucoup de concurrents, l'orateur Lycurgue, lors de mon départ d'Athènes, comptait proposer au peuple d'en interdire désormais la représentation, mais d'en conserver des copies exactes dans un dépôt, de les faire réciter tous les ans en public, et d'élever des statues à leurs auteurs. [1]

On distingue deux sortes d'acteurs; ceux qui sont spécialement chargés de suivre le *fil de l'action*, et ceux qui composent le chœur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Outre les parties qui constituent l'essence d'un drame, et qui sont la fable, les mœurs, la diction, les pensées, la musique et le *spectacle*, [2] il faut considérer encore celles qui la partagent dans son étendue; et telles sont le prologue, l'épisode, l'exorde, et le chœur. [3]

Le prologue commence avec la pièce, et se termine au premier intermède, ou entre-acte; l'épisode, en général, va depuis le pre-

[1] Plut. in x rhet. vit. t. 2, p. 841.
[2] Aristot. de poet. t. 2, cap. 6, p. 656.
[3] Id. ibid. cap. 12, p. 659. Schol. vit. Aristoph. p. xiv.

mier jusqu'au dernier des intermèdes; l'exorde comprend tout ce qui se dit après le dernier intermède.[1] C'est dans la première de ces parties que se fait l'exposition, et que commence quelquefois le nœud; l'action se développe dans la seconde; elle se dénoue dans la troisième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles : dans l'OEdipe à Colone de Sophocle, qui contient dix-huit cent soixante deux vers, le prologue seul en renferme sept cents.[2]

Le théâtre n'est jamais vide : le chœur s'y présente quelquefois à la première scène; s'il y paraît plus tard, il doit être naturellement amené; s'il en sort, ce n'est que pour quelques instants, et pour une cause légitime.

L'action n'offre qu'un tissu de scènes coupées par des intermèdes, dont le nombre est laissé au choix des poëtes. Plusieurs pièces en ont quatre,[3] d'autres cinq[4] ou six :[5] je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Eu-

[1] Aristot. de poet. t. 2, cap. 6, p. 656.

[2] Plut. an seni, etc. t. 2, p. 785.

[3] Eurip. in Hippol.

[4] Id. in Phœniss. v. 210, 641, 791, 1026 et 1290; *id. in Med.* v. 410, 627, 824, 976 et 1251; id. in Alc.

ripide [1] et dans l'Électre de Sophocle, [2] que deux dans l'Oreste du premier, [3] qu'un seul dans le Philoctète du second. [4] Les intervalles compris entre deux intermèdes, sont plus ou moins étendus; les uns n'ont qu'une scène, les autres en contiennent plusieurs. On voit par là que la coupe d'une pièce et la distribution de ses parties dépendent uniquement de la volonté du poëte.

Ce qui caractérise proprement l'intermède, c'est lorsque les choristes sont censés être seuls, et chantent tous ensemble. [5] Si par hasard, dans ces occasions, ils se trouvent sur le théâtre avec quelqu'un des personnages de la scène précédente, ils ne lui adressent point la parole, ou n'en exigent aucune réponse.

Le chœur, suivant que le sujet l'exige, est composé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'esclaves, de prêtres, de soldats, etc. toujours au nombre de quinze dans la tragédie,

[1] Euripid. in Hecub. v. 444, 629 et 905.
[2] Soph. in Electr. v. 474, 1064 et 1400.
[3] Euripid. in Orest. v. 316 et 805.
[4] Soph. in *Philoct.* v. 686.
[5] *Aristot. de poet.* t. 2, cap. 12, p. 661.

de vingt-quatre dans la comédie;[1] tous sont d'un état inférieur à celui des principaux personnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il représente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il est défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle,[2] par la même raison qu'il leur est défendu d'assister à l'assemblée générale de la nation.

Les choristes arrivent sur le théâtre précédés d'un joueur de flûte qui règle leurs pas,[3] quelquefois l'un après l'autre, plus souvent sur trois de front et cinq de hauteur, ou sur cinq de front et trois de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; sur quatre de front et six de hauteur, ou dans un ordre inverse, quand il est question d'une comédie.[4]

Dans le courant de la pièce, tantôt le chœur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'intermède. Sous le premier aspect,

[1] Poll. lib. 4, cap. 15, §. 108. Schol. Aristoph. in Acharn. v. 210, in av. v. 298.

[2] Demosth. in Mid. p. 612. Ulpian. ibid. p. 653. Plut. in Phocion. t. 1, p. 755.

[3] Schol. Aristoph. in vesp. v. 580.

[4] Poll. lib. 4, cap. 15, §. 109.

il se mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les personnages : son coryphée lui sert d'interprète. (a) En certaines occasions, il se partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonstances de l'action, ou se communiquent leurs craintes et leurs espérances : [1] ces sortes de scènes, qui sont presque toujours chantées, se terminent quelquefois par la réunion des deux parties du chœur. [2] Sous le second aspect, il se contente de gémir sur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'assistance des dieux en faveur du personnage qui l'intéresse.

Pendant les scènes, le chœur sort rarement de sa place; dans les intermèdes, et surtout dans le premier, il exécute différentes évolutions au son de la flûte. Les vers qu'il chante sont, comme ceux des odes, disposés en strophes, antistrophes, épodes, etc.; chaque antistrophe répond à une strophe, soit pour la mesure et le nombre des

(a) Voyez la Note II à la fin du volume.

[1] Æschyl. in sept. cont. Theb. v. 875. Rhes. ap. Euripid. v. 538 et 692. Schol. Aristoph. in equit. v. 586. Poll. lib. 4, cap. 15, §. 106.

[2] *Soph. in Ajac.* v. 877.

vers, soit pour la nature du chant. Les choristes, à la première strophe, vont de droite à gauche; à la première antistrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, et répétant le même air, sur d'autres paroles. Ils s'arrêtent ensuite, et, tournés vers les spectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences sensibles pour les paroles et la musique, mais toujours avec la même correspondance entre la marche et la contre-marche. Je ne cite ici que la pratique générale; car c'est principalement dans cette partie du drame que le poëte étale volontiers les variétés du rhythme et de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles; le principal archonte les fait tirer au sort, et leur assigne en conséquence la pièce où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilège de les choisir, que lorsqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes. [2]

Les mêmes acteurs jouent quelquefois

[1] Argum. schol. in Pind. Etymol. magn. in Προσῴδ.

[2] Hesych. et Suid. in Νεμησ. Vales. in Maussac. pag. 117.

dans la tragédie et dans la comédie;[1] mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres.[2] Il est inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles; que tel autre ne s'est jamais élevé au dessus des troisièmes,[3] et qu'il est des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux.[4] Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur et de souplesse, vont, dans les palestres, s'exercer avec les jeunes athlètes:[5] d'autres, pour rendre leur voix plus libre et plus sonore, ont l'attention d'observer un régime austère.[6]

On donne des gages considérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours:[7] (a) leur salaire se règle sur le nombre des pièces qu'ils jouent. Dès qu'ils se distinguent sur le théâtre d'Athènes, ils sont re-

[1] Ulpian. in Demosth. p. 653.
[2] Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 395.
[3] Demosth. de fals. leg. p. 331.
[4] Schol. Soph. in Ajac. v. 875.
[5] Cicer. orat. cap. 4, t. 1, p. 423.
[6] Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 665.
[7] Plut. in x rhet. vit. t. 2, p. 848.
(a) Cinq mille quatre cents livres.

cherchés des principales villes de la G
elles les appellent pour concourir à l'
ment de leurs fêtes, et s'ils manquen
engagements qu'ils ont souscrits, ils
obligés de payer une somme stipulée
le traité : [1] d'un autre côté, la répub
les condamne à une forte amende, qua
s'absentent pendant ses solennités. [2]

Le premier acteur doit tellement s
tinguer des deux autres, et surtout du
sième qui est à ses gages, [3] que ceu
fussent-ils doués de la plus belle voix,
obligés de la ménager pour ne pas écl
la sienne. [4] Théodore, qui de mon t
jouait toujours le premier rôle, ne pe
tait pas aux deux acteurs subalternes d
ler avant lui, et de prévenir le publ
leur faveur. [5] Ce n'était que dans le c
il cédait au troisième un rôle principa
que celui de roi, [6] qu'il voulait bien o
sa prééminence. [7]

[1] Æschin. de fals. leg. p. 398.
[2] Plut. in Alex. t. 1, p. 681.
[3] Plut. præc. reip. ger. t. 2, p. 816.
[4] Cicer. de divin. cap. 15, t. 4, p. 125.
[5] Aristot. de rep. lib. 7, cap. 17, t. 2, p. 449.
[6] Demosth. de fals. leg. p. 331.
[7] Plut. ibid.

La tragédie n'emploie communément dans les scènes que le vers iambe, espèce de vers que la nature semble indiquer, en le ramenant souvent dans la conversation;[1] mais dans les chœurs, elle admet la plupart des formes qui enrichissent la poésie lyrique. L'attention du spectateur, sans cesse réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'est pas moins par la diversité des sons affectés aux paroles, dont les unes sont accompagnées du chant, et les autres simplement récitées.[2]

On chante dans les intermèdes;[3] on déclame dans les scènes,[4] toutes les fois que le chœur garde le silence; mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le chœur.[5]

Dans le chant, la voix est dirigée par la

[1] Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655. Horat. de art. poet. v. 81.

[2] Aristot. ibid. cap. 6, p. 656.

[3] Id. probl. t. 2, p. 766 et 770.

[4] Plut. de mus. t. 2, p. 141. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 10, p. 253.

[5] Æschyl. in Agam. v. 1162 et 1185. Lucian. de salt. §. 27, t. 2, p. 285. Dionys. Halic. de compos. verb. c. 11, t. 5, p. 63.

flûte; elle l'est dans la déclamation par la lyre qui l'empêche de tomber, [1] et qui donne successivement la quarte, la quinte et l'octave : (a) ce sont en effet les consonnances que la voix fait le plus souvent entendre dans la conversation, ou soutenue ou familière. (b) Pendant qu'on l'assujétit à une intonation convenable, on l'affranchit de la loi sévère de la mesure; [2] ainsi un acteur peut ralentir ou presser la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les lois étaient autrefois de rigueur; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accents et la quantité. [3] Pour assurer l'exécution des autres, le maître du chœur, à au défaut du poëte, exerce long-temps les acteurs avant la représentation de la pièce; c'est lui qui bat la mesure avec les pieds,

[1] Plut. de mus. t. 2, p. 1141.

(a) Je suppose que c'est ce qu'on appelait lyre de Mercure. Voyez le mémoire sur la musique des anciens, par M. l'abbé Roussier, p. 11.

(b) Voyez la Note III à la fin du volume.

[2] Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 656. Plut. de mus. t. 2, p. 1137.

[3] Dionys. Halic. de compos. verb. §. 11, t. 5, p. 63.

[4] Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 812. Demosth. in Mid. pag. 612.

avec les mains, par d'autres moyens [1] qui donnent le mouvement aux choristes attentifs à tous ses gestes. [2]

Le chœur obéit plus aisément à la mesure que les voix seules; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractère d'enthousiasme n'est point assorti aux mœurs simples et tranquilles de ceux qu'il représente : [3] ces modes sont réservés pour les principaux personnages.

On bannit de la musique du théâtre les genres qui procèdent par quart de ton, ou par plusieurs demi-tons de suite, parce qu'ils ne sont pas assez mâles, ou assez faciles à parcourir. [4] Le chant est précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte. [5]

Le maître du chœur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres; il doit encore leur donner des leçons des

[1] Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 5, p. 160.

[2] Aristot. probl. §. 22, t. 2, p. 765.

[3] Id. ibid. p. 770.

[4] Plut. de mus. t. 2, p. 1137. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 13, p. 271.

[5] Ælian hist. animal. lib. 15, cap. 5. Hesych. in Ἐνδοσίμ. Schol. Aristoph. in vesp. v. 580; in ran. v. 1282; *in nub.* v. 311. Lucian. in Harmon. t. 1, p. 851.

deux espèces de danses qui conviennent au théâtre. L'une est la danse proprement dite; les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle les force de s'abandonner aux transports de leur joie.[1] L'autre, qui s'est introduite fort tard dans la tragédie,[2] est celle qui, en réglant les mouvements et les diverses inflexions du corps,[3] est parvenue à peindre, avec plus de précision que la première, les actions, les mœurs et les sentiments.[4] C'est de toutes les imitations la plus énergique peut-être, parce que son éloquence rapide n'est pas affaiblie par la parole, exprime tout, en laissant tout entrevoir, et n'est pas moins propre à satisfaire l'esprit qu'à remuer le cœur. Aussi les Grecs, attentifs à multiplier les moyens de séduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature : chez eux la musique et la poésie sont toujours soutenues par le jeu

[1] Sophocl. in Ajac. v. 702; in Trachin. v. 220. Schol. ibid. Aristoph. in Lysist. v. 1247, etc. etc.

[2] Aristot. rhet. lib. 3, cap. 1, t. 2, p. 583.

[3] *Plat.* de leg. lib. 7, t. 2, p. 816.

[4] *Aristot.* de poet. cap. 1, t. 2, p. 652.

des acteurs : ce jeu, si vif et si persuasif, anime les discours des orateurs,[1] et quelquefois les leçons des philosophes.[2] On cite encore les noms des poëtes et des musiciens qui l'ont enrichi de nouvelles figures;[3] et leurs recherches ont produit un art qui ne s'est corrompu qu'à force de succès.

Cette sorte de danse n'étant, comme l'harmonie,[4] qu'une suite de mouvements cadencés et de repos expressifs, il est visible qu'elle a dû se diversifier dans les différentes espèces de drames.[5] Il faut que celle de la tragédie annonce des âmes qui supportent leurs passions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence et la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère;[6] il faut qu'on reconnaisse, à l'attitude des acteurs, les modèles que suivent les sculpteurs pour donner de belles positions à leurs figures;[7]

[1] Plut. in Demosth. t. 1, p. 851; id. in x rhet. vit. t. 2, p. 845.

[2] Athen. lib. 1, cap. 17, p. 21.

[3] Id. ibid. p. 21 et 22.

[4] Plut. sympos. lib. 9, quæst. 15, t. 2, p. 747.

[5] Athen. lib. 1, cap. 17, p. 20, lib. 14, c. 7, p. 630. Schol. Aristoph. in nub. v. 540.

[6] Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 816.

[7] Athen. lib. 14, cap. 6, p. 629.

que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre et la discipline des marches militaires; [1] qu'enfin tous les signes extérieurs concourent avec tant de précision à l'unité de l'intérêt, qu'il en résulte un concert aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avaient bien senti la nécessité de ce rapport, puisqu'ils donnèrent à la danse tragique le nom d'Emmélie, [2] qui désigne un heureux mélange d'accords nobles et élégants, une belle modulation dans le jeu de tous les personnages; [3] et c'est en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, et surtout dans cette pièce d'Eschyle où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de son fils. [4] Le chœur des Troyens, prosterné comme lui aux pieds du vainqueur d'Hector, laissant comme lui échapper dans ses mouvements pleins de dignité les expressions de la douleur, de la crainte et de l'espérance, fait passer dans l'âme

[1] Athen. lib. 14, cap. 6, p. 628.

[2] Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 816. Lucian. de salt. §. 26, t. 2, p. 283. Hesych. in Ἐμμέλ.

[3] Schol. Aristoph. in ran. v. 924.

[4] Athen. lib. 1, cap. 18, p. 21.

d'Achille et dans celle des spectateurs les sentiments dont il est pénétré.

La danse de la comédie est libre, familière, souvent ignoble, plus souvent déshonorée par des licences si grossières, qu'elles révoltent les personnes honnêtes,[1] et qu'Aristophane lui-même se fait un mérite de les avoir bannies de quelques-unes de ses pièces.[2]

Dans le drame qu'on appelle Satyre, ce jeu est vif et tumultueux, mais sans expression et sans relation avec les paroles.[3]

Dès que les Grecs eurent connu le prix de la danse imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs, encouragés par les suffrages de la multitude, ne tardèrent pas à la dénaturer. L'abus est aujourd'hui parvenu à son comble; d'un côté, on veut tout imiter, ou, pour mieux dire, tout contrefaire;[4] d'un autre, on n'applaudit plus qu'à des gestes efféminés et lascifs, qu'à des mouvements confus et forcenés. L'acteur

[1] Theophr. charact. cap. 6. Duport. ibid. p. 305.
[2] Aristoph. in nub. v. 540.
[3] Athen. lib. 14, cap. 7, p. 630.
[4] Aristot. de poet. cap. 26, t. 2, p. 675.

Callipide, qui fut surnommé le Si
presque de nos jours introduit ou plu
torisé ce mauvais goût, par la dang
supériorité de ses talents. (*a*) Ses s
seurs, pour l'égaler, ont copié ses d
et pour le surpasser, il les ont outr
s'agitent et se tourmentent, comme c
siciens ignorants qui, par des cont
forcées et bizarres, cherchent, en jou
la flûte, à figurer la route sinueus
trace un disque en roulant sur le ter

Le peuple, qui se laisse entraîner
froides exagérations, ne pardonne po
défauts quelquefois plus excusables.
voit par degrés murmurer sourdemen
avec éclat, pousser des cris tumu
contre l'acteur,[2] l'accabler de siff
frapper des pieds pour l'obliger de qu
scène,[4] lui faire ôter son masque
jouir de sa honte,[5] ordonner au
d'appeler un autre acteur qui est mi

(*a*) Voyez la Note IV à la fin du volume.

[1] Aristot. de poet. cap. 26, t. 2, p. 675.

[2] Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.

[3] Demosth. de fals. leg. p. 346.

[4] Poll. lib. 4, cap. 19, §. 122.

[5] Duport. in Theophr. charact. cap. 6, p. 30

nende s'il n'est pas présent, [1] quelquefois même demander qu'on inflige au premier les peines déshonorantes. [2] Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs services ne sauraient le garantir de ces rigoureux traitements. [3] De nouveaux succès peuvent seuls l'en dédommager; car dans l'occasion on bat des mains, [4] et l'on applaudit avec le même plaisir et la même fureur.

Cette alternative de gloire et de déshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples. [5] Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouit de tous les privilèges du citoyen; et comme il ne doit avoir aucune des taches d'infamie portées par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours un fameux acteur, nommé Aristodème, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. [6]

[1] Poll. lib. 4, cap. 11, §. 88.
[2] Lucian. in apol. §. 5, t. 1, p. 713.
[3] Aristoph. in equit. v. 516.
[4] Theophr. charact. cap. 11.
[5] Duport. in *Theophr. charact.* p. 376.
[6] *Æschin. de fals. leg.* p. 397.

D'autres avaient beaucoup de crédit [illegible] l'assemblée publique.[1] J'ajoute qu'Esch[illegible] Sophocle, Aristophane, ne rougirent [illegible] de remplir un rôle dans leurs pièces.[2]

J'ai vu d'excellents acteurs; j'ai vu Théo[illegible] dore au commencement de sa carrière, [illegible] Polus à la fin de la sienne. L'expression d[illegible] premier était si conforme à la nature, qu'o[illegible] l'eût pris pour le personnage même;[3] [illegible] second avait atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence et de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouait le rôle d'Électre. J'étais présent. Rien de si théâtral que la situation de cette princesse, au moment qu'elle embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles d'Oreste son frère. Ce n'étaient plus ici des cendres froides et indifférentes, c'étaient celles même d'un fils que Polus venait de perdre. Il avait tiré du tombeau l'urne qui les renfermait; quand elle lui fut présentée, quand

[1] Demosth. de fals. leg. p. 295 et 341.

[2] Athen. lib. 1, cap. 17, p. 20; cap. 18, p. 21. Vit. Aristoph. p. xiij.

[3] *Aristot. rhet. lib.* 3, *cap.* 2, *t.* 2, *p.* 585. *Ælian. var. hist. lib.* 14, *cap.* 40.

il la saisit d'une main tremblante, quand, la serrant entre ses bras, il l'approcha de son cœur, il fit entendre des accents si douloureux, si touchants, et d'une si terrible vérité, que tout le théâtre retentit de cris, et répandit des torrents de larmes sur la malheureuse destinée du fils, sur l'affreuse destinée du père. [1]

Les acteurs ont des habits et des attributs assortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadème; ils s'appuient sur un sceptre surmonté d'un aigle, (a) et sont revêtus de longues robes où brillent de concert l'or, la pourpre, et toutes les espèces de couleurs. [2] Les héros paraissent souvent couverts d'une peau de lion [3] ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de massues; tous ceux qui sont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc sale, et tombant quelquefois en lambeaux. L'âge et le sexe, l'état et la situation

[1] Aul. Gell. lib. 7, cap. 5.

(a) Le sceptre était originairement un grand bâton.

[2] Aristoph. in av. v. 512. Schol. ibid. et in nub. v. 70. Poll. lib. 4, cap. 18, §. 115. Suid. in Ξυστίς.

[3] Lucian. de salt. §. 27, t. 2, p. 285.

actuelle d'un personnage s'annonce nt
que toujours par la forme et par la co
de son habillement. [1]

Mais ils s'annoncent encore mieux
une espèce de casque dont leur tête est e
tièrement couverte, et qui, substituant u
physionomie étrangère à celle de l'acteu
opère pendant la durée de la pièce des ill
sions successives. Je parle de ces masqu
qui se diversifient de plusieurs manière
soit dans la tragédie, soit dans la coméd
et la satyre. Les uns sont garnis de cheve
de différentes couleurs; les autres d'un
barbe plus ou moins longue, plus ou moi
épaisse; d'autre réunissent, autant qu'il e
possible, les attraits de la jeunesse et de
beauté. [2] Il en est qui ouvrent une bouc
énorme, et revêtue intérieurement de lam
d'airain ou de tout autre corps sonore, af
que la voix y prenne assez de force et d'
clat pour parcourir la vaste enceinte d
gradins où sont assis les spectateurs. [3] C

[1] Poll. lib. 4, cap. 18, §. 117.

[2] Id. ibid. cap. 19, §. 133, etc.

[3] Aul. Gell. lib. 5, cap. 7. Cassiod. variar. lib.
, epist. 51. Plin. lib. 37, c. 10, t. 2, p. 789. Solin. c. 3
p. 67. Dubos, réfl. crit. t. 3, p. 199.

en voit enfin, sur lesquels s'élève un toupet ou faîte qui se termine en pointe,[1] et qui rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On sait que, lors des premiers essais de l'art dramatique, ils étaient dans l'usage de rassembler et de lier en faisceau leurs cheveux au dessus de leurs têtes.[2]

La tragédie employa le masque presque au moment où elle prit naissance; on ignore le nom de celui qui l'introduisit dans la comédie.[3] Il a remplacé et les couleurs grossières dont les suivants de Thespis se barbouillaient le visage, et les feuillages épais qu'ils laissaient tomber sur leurs fronts, pour se livrer, avec plus d'indiscrétion, aux excès de la satire et de la licence. Thespis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de toile;[4] et, d'après cet essai, Eschyle, qui par lui-même, ou par ses imitateurs, a trouvé tous les secrets de l'art dramatique, pensa qu'un déguisement consa-

[1] Poll. lib. 4, c. 19, §. 133. Lucian. de saltat. §. 27, t. 2, p. 284.

[2] Thucyd. lib. 1, cap. 6. Schol. ibid. Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 22. Periz. ibid.

[3] Aristot. de poet. cap. 5, t. 2, p. 656.

[4] *Suid.* in Θεσπ. Poll. lib. 10, cap. 39, §. 167.

cré par l'usage, pouvait être un nouv
moyen de frapper les sens et d'émouvoi
cœurs. Le masque s'arrondit entre ses ma
et devint un portrait enrichi de couleur
copié d'après le modèle sublime que l'au
s'était fait des dieux et des héros. [1] Ch
lus et ses successeurs étendirent et pe
tionnèrent cette idée, [2] au point qu'i
a résulté une suite de tableaux, où l'
retracé, autant que l'art peut le perme
les principales différences des états, de
ractères et des sentiments qu'inspirent l
et l'autre fortune. [3] Combien de fois
effet, n'ai-je pas discerné au premier c
d'œil la tristesse profonde de Niobé,
projets atroces de Médée, les terribles
portements d'Hercule, l'abattement dé
rable où se trouvait réduit le malheu
Ajax, [4] et les vengeances que venaient e
cer les Euménides pâles et décharnée

Il fut un temps où la comédie offrait

[1] Horat. de art. poet. v. 286.

[2] Athen. lib. 14, cap. 22, p. 659. Suid. in Xo
Etymol. magn. in Ἑρμῶν.

[3] Poll. lib. 4, cap. 19, §. 133, etc. Schol. Sop
Œdip. tyr. v. 80.

[4] Quintil. lib. 11, cap. 3, p. 702.

[5] Aristoph. in Plut. v. 423.

spectateurs le portrait fidèle de ceux qu'elle attaquait ouvertement. [1] Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des ressemblances générales, et relatives aux ridicules et aux vices qu'elle poursuit; mais elles suffisent pour qu'on reconnaisse à l'instant le maître, le valet, le parasite, le vieillard indulgent ou sévère, le jeune homme réglé ou déréglé dans ses mœurs, la jeune fille parée de ses attraits, et la matrone distinguée par son maintien et ses cheveux blancs. [2]

On ne voit point à la vérité les nuances des passions se succéder sur le visage de l'acteur; mais le plus grand nombre des assistants est si éloigné de la scène, qu'ils ne pourraient, en aucune manière, entendre ce langage éloquent. [3] Venons à des reproches mieux fondés : le masque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la conversation; ses passages sont quelquefois brusques, ses intonations dures, et pour ainsi dire raboteuses; [4] le rire s'altère, et, s'il n'est mé-

[1] Aristoph. in equit. v. 230. Schol. ibid.

[2] Poll. lib. 4, cap. 19, §. 135, etc.

[3] Dubos, réfl. crit. t. 3, p. 209.

[4] *Diog. Laert.* lib. 4, §. 27. Suid. in Φιλοι.

nagé avec art, sa grâce et son effet s'en-
nouissent à la fois: [1] enfin comment soutenir
l'aspect de cette bouche difforme, toujours
immobile, [2] toujours béante, lors même
que l'acteur garde le silence? (a)

Les Grecs sont blessés de ces inconvénients; mais ils le seraient bien plus, si les acteurs jouaient à visage découvert. En effet, ils ne pourraient exprimer les rapports qui se trouvent ou doivent se trouver entre la physionomie et le caractère, entre l'état et le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter sur le théâtre, [3] et qui regarde la convenance comme une règle indispensable, et aussi essentielle à la pratique des arts qu'à celle de la morale; combien ne serait-on par choqué de voir Antigone et Phèdre se montrer avec des traits dont la dureté détruirait toute illusion; Agamemnom et Priam, avec un air ignoble; Hippolyte et Achille, avec des rides et des

[1] Quintil. lib. 11, cap. 3, p. 716.

[2] Lucian. de gymnas. §. 23, t. 2, p. 904; id. de saltat. t. 2, p. 284. Philostr. vit. Apoll. lib. 5, cap. 9.

(a) Voyez la Note V à la fin du volume.

[3] Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 395. Plut. in Phocion. *t. 1, p.* 750. Lucian. de saltat. §. 28, t. 2, p. 285. Aul. *Gell. lib.* 7, cap. 5.

cheveux blancs? Les masques dont il est permis de changer à chaque scène, et sur lesquels on peut imprimer les symptômes des principales affections de l'âme, peuvent seuls entretenir et justifier l'erreur des sens, et ajouter un nouveau degré de vraisemblance à l'imitation.

C'est par le même principe que dans la tragédie on donne souvent aux acteurs une taille de quatre coudées, [1] (*a*) conforme à celle d'Hercule [2] et des premiers héros. Ils se tiennent sur des cothurnes; c'est une chaussure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces. [3] Des gantelets prolongent leurs bras; la poitrine, les flancs, toutes les parties du corps s'épaississent à proportion; [4] et lorsque, conformément aux lois de la tragédie, qui exige une déclamation forte, et

[1] Aristoph. in ran. v. 1046. Athen. l. 5, c. 7, p. 198.

(*a*) Six pieds grecs, qui font cinq de nos pieds et huit pouces.

[2] Apollod. lib. 2, cap. 3, §. 9, p. 96. Philostr. lib. 2, cap. 21, p. 73; lib. 4, cap. 16, p. 152. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

[3] Winckelm. hist. de l'art, t. 2, p. 194. Ejusd. monum. ined. t. 2, p. 247.

[4] Lucian. de saltat. cap. 27, t. 2, p. 284; id. tragœd. cap. 41, t. 2, p. 688.

quelquefois véhémente,[1] cette figure presque colossale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyants éclats retentissent au loin,[2] il est peu de spectateurs qui ne soient frappés de cette majesté imposante, et ne se trouvent plus disposés à recevoir les impressions qu'on cherche à leur communiquer.

Avant que les pièces commencent, on a soin de purifier le lieu de l'assemblée;[3] quand elles sont finies, différents corps de magistrats montent sur le théâtre, et font des libations sur un autel consacré à Bacchus.[4] Ces cérémonies semblent imprimer un caractère de sainteté aux plaisirs qu'elles annoncent et qu'elles terminent.

Les décorations dont la scène est embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiste, nommé Agatharchus, en conçut l'idée du temps d'Eschyle, et, dans un savant commentaire, il développa les

[1] Horat. lib. 1, epist. 3, v. 14. Juvenal. satir. 6, v. 36. Buleng. de theatr. lib. 1, cap. 7.

[2] Dion. Chrysost. orat. 4, p. 77. Philostr. vit. Apollon. lib. 5, cap. 9, p. 495. Cicer. de orat. lib. 1, cap. 28, t. 1, pag. 158.

[3] Harpocr. et Suid. in Καθάρσ. Poll. l. 8, c. 9, §. 104.

[4] Plut. in Cim. t. 1, p. 483.





principes qui avaient dirigé son travail.[1] Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle,[2] soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.[3]

Suivant la nature du sujet, le théâtre représente une campagne riante,[4] une solitude affreuse,[5] le rivage de la mer entouré de roches escarpées et de grottes profondes,[6] des tentes dressées auprès d'une ville assiégée,[7] auprès d'un port couvert de vaisseaux.[8] Pour l'ordinaire, l'action se passe dans le vestibule d'un palais[9] ou d'un temple;[10] en face est une place; à côté paraissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux

[1] Vitruv. præf. lib. 7, p. 124.
[2] Schol. in vit. Soph.
[3] Vitruv. ibid.
[4] Euripid. in Electr.
[5] Æschyl. in Prom.
[6] Soph. in Philoct. Euripid. Iphig. in Taur.
[7] Soph. in Ajac. Euripid. in Troad.; id. in Rhes.
[8] Euripid. Iphig. in Aul.
[9] Euripid. in Med.; in Alcest.; in Androm. Soph. in Trach.; id. in OEdip. tyr.

rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident. [1]

Le premier coup-d'œil est quelquefois très imposant : ce sont des vieillards, des femmes, des enfants qui, prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux ou celle du souverain. [2] Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manières. Ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, et qui, environnés de leurs amis et de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane; [3] c'est un char sur lequel paraît Andromaque avec son fils Astyanax; [4] un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre entourée de ses esclaves et tenant le petit Oreste, qui dort entre ses bras, [5] et tantôt la conduit à la chaumière où sa fille Électre vient de puiser de l'eau dans une fontaine. [6] Ici, Ulysse et Diomède se glissent pendant la nuit dans le camp des

[1] Soph. in Ajac. v. 816. Euripid. in Orest. v. 1259.

[2] Soph. in OEdip. Col. Euripid. in suppl.

[3] Euripid. Helen. v. 1186; in Hippol. v. 58.

[4] Id. in Troad. v. 568.

[5] Id. Iphig. in Aul. v. 616.

[6] Id. in Electr. v. 55 et 998.

Troyens, où bientôt ils répandent l'alarme; les sentinelles courent de tous côtés, en criant : *Arrête, arrête! tue, tue!* [1] Là des soldats grecs, après la prise de Troie, paraissent sur le comble des maisons; ils sont armés de torches ardentes, et commencent à réduire en cendres cette ville célèbre. [2] Une autre fois on apporte dans des cercueils les corps des chefs des Argiens, de ces chefs qui périrent au siège de Thèbes; on célèbre, sur le théâtre même, leurs funérailles; leurs épouses expriment, par des chants funèbres, la douleur qui les pénètre; Évadné, l'une d'entre elles, est montée sur un rocher, au pied duquel on a dressé le bûcher de Capanée, son époux; elle s'est parée de ses plus riches habits, et, sourde aux prières de son père, aux cris de ses compagnes, elle se précipite dans les flammes du bûcher. [3]

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est

[1] In Rhes. ap. Euripid. v. 675.
[2] Euripid. in Troad. v. 1256.
[3] *Id. in suppl.* v. 1054 et 1070.

menacée;[1] c'est celle d'Achille, qui, s'élançant du fond du tombeau, apparaît à l'assemblée des Grecs, et leur ordonne de sacrifier Polyxène, fille de Priam;[2] c'est Hélène qui monte vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots;[3] c'est Médée qui traverse les airs sur un char attelé de serpents.[4]

Je m'arrête : s'il fallait un plus grand nombre d'exemples, je les trouverais sans peine dans les tragédies grecques, et surtout dans les plus anciennes. Telle pièce d'Eschyle n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de tableaux mobiles,[5] les uns intéressants, les autres si bizarres et si monstrueux, qu'ils n'ont pu se présenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur. En effet, l'exagération s'introduisit dans le merveilleux même, lorsqu'on vit sur le théâtre Vulcain, accompagné de la Force et de la Violence, clouer Promé-

1 Euripid. in Hecub.

2 Id. ibid. Soph. ap. Longin. de subl. c. 15, p. 114.

3 Euripid. in Orest. v. 1631.

4 Id. in Med. v. 1321. Schol. ibid. Senec. in Med. v. 1025. Horat. epod. 3, v. 14.

5 Æschyl. in suppl.

thée au sommet du Caucase; lorsqu'on vit tout de suite arriver auprès de cet étrange personnage l'Océan monté sur une espèce d'hippogriphe, [1] et la nymphe Io ayant des cornes de génisse sur la tête. [2]

Les Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles peintures, comme peu convenables à la tragédie; [3] et ils admirent la sagesse avec laquelle Sophocle a traité la partie du spectacle, dans une de ses pièces. Œdipe, privé de la lumière, chassé de ses États, était avec ses deux filles au bourg de Colone, aux environs d'Athènes, où Thésée venait de lui accorder un asile. Il avait appris de l'oracle que sa mort serait précédée de quelques signes extraordinaires, et que ses ossements, déposés dans un lieu dont Thésée et ses successeurs auraient seuls la connaissance, attireraient à jamais la vengeance des dieux sur les Thébains, et leur faveur sur les Athéniens. Son dessein est de révéler, avant de mourir, ce secret à Thésée. [4] Cependant les Coloniates craignent que la présence d'Œdipe,

[1] Æschyl. in Prom. v. 286 et 395.
[2] Id. ibid. v. 590 et 675.
[3] Aristot. de poet. cap. 14, t. 2, p. 662.
[4] Sophocl. in Œdip. Colon. v. 93 et 650.

malheureux et souillé de crimes, ne leur
vienne funeste. Ils s'occupent de cette
flexion, et s'écrient tout à coup : « Le t
« nerre gronde, ô ciel! [1]

ŒDIPE.

Chères compagnes de mes peines,
Mes filles, hâtez-vous; et dans ce même instan
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel si pressant besoin....

ŒDIPE.

Dieux! quel bruit écla
Autour de nous se fait entendre!
Dans l'éternelle nuit OEdipe va descendre.
Adieu; la mort m'appelle, et le tombeau m'atte

LE CHŒUR, *chantant.*

Mon âme tremblante
Frémit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'épouvante.
Présages affreux!
Le courroux des cieux
Menace nos têtes;
La voix des tempêtes
Est la voix des dieux.

ŒDIPE.

Ah! mes enfants! il vient l'instant horril

[1] Sophocl. in OEdip. Colon. v. 1526, etc.

L'instant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel signe vous l'annonce?

ŒDIPE.

Un signe trop sensibl[e]
D'Athènes au plus tôt faites venir le roi.

LE CHŒUR, *chantant.*

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ébranlent le ciel et la terre!
Maître des dieux, exaucez-nous.
Si notre pitié secourable
Pour cet infortuné coupable
Peut alarmer votre courroux,
Ne soyez point inexorable,
O Dieu vengeur, épargnez-nous! (a) »

La scène continue de la même manière
[ju]squ'à l'arrivée de Thésée, à qui OEdipe se
[hâ]te de révéler son secret.

La représentation des pièces exige un

(a) Par ce fragment de scène, dont je dois la traduc-
[tion à] M. l'abbé de Lille, et par tout ce que j'ai dit plus
[haut], on voit que la tragédie grecque n'était, comme
[l'opéra] français, qu'un mélange de poésie, de musique,
[de dan]se et de spectacle, avec deux différences néan-
[moins:] la première, que les paroles étaient tantôt chan-
[tées,] tantôt déclamées; la seconde, que le chœur exé-
[cutait ra]rement des danses proprement dites, et qu'elles
[étaient t]oujours accompagnées du chant.

grand nombre de machines; [1] les unes
rent les vols, la descente des dieux, l'a
rition des ombres; [2] les autres servent
produire des effets naturels, tels que l
mée, la flamme [3] et le tonnerre, don
imite le bruit, en faisant tomber de fort
des cailloux dans un vase d'airain : [4]
tres machines, en tournant sur des roule
présentent l'intérieur d'une maison ou d
tente. [5] C'est ainsi qu'on montre aux
tateurs Ajax au milieu des animaux q
récemment immolés à sa fureur. [6]

Des entrepreneurs sont chargés d
partie de la dépense qu'occasionne la r
sentation des pièces. Ils reçoivent en dé
magement une légère rétribution de la
des spectateurs. [7]

Dans l'origine, et lorsqu'on n'avait q
petit théâtre de bois, il était défendu d
ger le moindre droit à la porte : mais co

[1] Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348.

[2] Poll. l. 4, c. 19, §. 130. Buleng. l. 1, c. 21 et

[3] Euripid. in Orest. v. 1542 et 1677.

[4] Schol. Aristoph. in nub. v. 291.

[5] Aristoph. in Acharn. v. 407. Schol. ibid.

[6] Schol. Soph. in Ajac. v. 344.

[7] Demosth. de cor. p. 477. Theophr. charact. ca
Casaub. ibid p. 100. Duport. ibid. p. 341 et 383

le désir de se placer faisait naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que désormais on paierait une drachme par tête; [1] les riches alors furent en possession de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les soins de Périclès. Il voulait s'attacher les pauvres; et, pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, il fit passer un décret par lequel un des magistrats devait, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour l'aider à subvenir à ses besoins, tant que dureraient les fêtes. [2]

La construction du théâtre qui existe aujourd'hui, et qui, étant beaucoup plus spacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconvénients, devait naturellement arrêter le cours de cette libéralité. Mais le décret a toujours subsisté, [3] quoique les suites en soient devenues funestes à l'état. Périclès avait assigné la dépense dont il surchargea le trésor public, sur la caisse des contributions exigées des alliés pour faire la guerre

[1] Hesych. Suid. et Harpocr. in Θεωρίκ.
[2] Liban. arg. olynth. *1*. *Ulpian.* in olynth. 1, p. 14.
[3] *Aristoph. in vesp. v. 1184.*

aux Perses.[1] Encouragé par ce pre
cès, il continua de puiser dans
source pour augmenter l'éclat des
manière qu'insensiblement les for
caisse militaire furent tous consa
plaisirs de la multitude. Un orateur
proposé, il n'y a pas long-temps, de
dre à leur première destination, un
de l'assemblée générale défendit, sou
de mort, de toucher à cet article.[2] Pe
aujourd'hui n'ose s'élever formellement
tre un abus si énorme. Démosthène a t
deux fois, par des voies indirectes, d'en
apercevoir les inconvénients;[3] désespé
de réussir, il dit tout haut maintenant
ne faut rien changer.[4]

L'entrepreneur donne quelquefois le s
tacle *gratis;*[5] quelquefois aussi il distri
des billets qui tiennent lieu de la paie o
naire,[6] fixée aujourd'hui à deux oboles

[1] Isocr. de pac. t. 1, p. 400.
[2] Ulpian. in olynth. 1, p. 14.
[3] Demosth. olynth. 1, p. 3 et 4. Ulpian. p.
Olynth. 3, p. 36.
[4] Demosth. Phil. 4, p. 100.
[5] Theophr. charact. cap. 11.
[6] Id. ibid.
[7] Demosth. de cor. p. 477. Theophr. ibid. cap.

## CHAPITRE LXXI.

### Entretiens sur la nature et sur l'objet de la Tragédie.

J'avais connu chez Apollodore un de ses neveux, nommé Zopyre, jeune homme plein d'esprit et brûlant du désir de consacrer ses talents au théâtre. Il me vint voir un jour, et trouva Nicéphore chez moi; c'était un poëte qui, après quelques essais dans le genre de la comédie, se croyait en droit de préférer l'art d'Aristophane à celui d'Eschyle.

Zopyre me parla de sa passion avec une nouvelle chaleur. N'est-il pas étrange, disait-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les règles de la tragédie? Nous avons de grands modèles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenait impunément son essor; on veut aujourd'hui l'asservir à des lois dont on ne daigne pas nous instruire. Et quel besoin en avez-vous, lui dit Nicéphore? Dans une comédie, les évènements qui ont précédé l'action, les incidents dont elle est formée, le nœud, *le dénoûment*, tout est de *mon invention; et de là* vient que le public

me juge avec une extrême rigueur. Il n'en est pas ainsi de la tragédie; les sujets sont donnés et connus; qu'ils soient vraisemblables ou non, peu vous importe. Présentez-nous Adraste, les enfants même vous raconteront ses infortunes : au seul nom d'Œdipe et d'Alcméon, ils vous diront que la pièce doit finir par l'assassinat d'une mère. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur : êtes-vous embarrassé de la catastrophe? faites descendre un dieu dans la machine; le peuple, séduit par la musique et par le spectacle, vous pardonnera toute espèce de licence, et couronnera sur-le-champ vos nobles efforts. [1]

Mais je m'aperçois de votre surprise; je vais me justifier par des détails. Il s'assit alors, et, pendant qu'à l'exemple des sophistes, il levait la main pour tracer dans les airs un geste élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de plusieurs tragédies excellentes; [2] Polus, un des plus habiles acteurs de la Grèce; [3] et quelques-uns de nos amis, qui joignaient un goût exquis à

[1] Antiph. et Diphil. ap. Athen. lib. 6, p. 222.
[2] *Plut.* in x rhet. vit. t. 2, p. 837. Suid. in Θεοδ.
[3] *Aul.* Gell. lib. 7, cap. 5.

des connaissances profondes. Eh bien! me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je fasse de mon geste? Il faut le tenir en suspens, lui répondis-je; vous aurez peut-être bientôt occasion de l'employer. Et, prenant tout de suite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je vous confie ce jeune homme; il veut entrer dans le temple de la Gloire, et je l'adresse à ceux qui en connaissent le chemin.

Théodecte montrait de l'intérêt, et promettait au besoin ses conseils. Nous sommes fort pressés, repris-je; c'est à présent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il? Avec des talents et des modèles, on se livre quelquefois à la pratique d'un art; mais comme la théorie doit le considérer dans son essence, et s'élever jusqu'à sa beauté idéale, il faut que la philosophie éclaire le goût et dirige l'expérience. Je sais, repliquai-je, que vous avez long-temps médité sur la nature du drame qui vous a valu de justes applaudissements, et que vous en avez souvent discuté les principes avec Aristote, soit de vive voix, soit par écrit. Mais vous savez aussi, me dit-il, que dans cette recherche on trouve

à chaque pas des problèmes à résoudre et des difficultés à vaincre; que chaque règle est contredite par un exemple; que chaque exemple peut être justifié par un succès; que les procédés les plus contraires sont autorisés par de grands noms, et qu'on s'expose quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athènes. Jugez si je dois courir ce risque en présence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, dispensez-vous du soin de les accuser; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous seulement vos doutes, et nous nous soumettrons au jugement de l'assemblée. Théodecte se rendit à nos instances, mais à condition qu'il se couvrirait toujours de l'autorité d'Aristote, que nous l'éclairerions de nos lumières, et qu'on ne discuterait que les articles les plus essentiels. Malgré cette dernière précaution, nous fûmes obligés de nous assembler plusieurs jours de suite. Je vais donner le résultat de nos séances. J'avertis auparavant que, pour éviter toute confusion, je n'admets qu'un petit *nombre* d'interlocuteurs.

PREMIÈRE SÉANCE.

*Zopyre.* Puisque vous me le permettez, illustre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel est l'objet de la tragédie?

*Théodecte.* L'intérêt qui résulte de la terreur et de la pitié; [1] et pour produire cet effet, je vous présente une action grave, entière, d'une certaine étendue. [2] En laissant à la comédie les vices et les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, et c'est dans la classe des rois et des héros qu'elle va les puiser.

*Zopyre.* Et pourquoi ne pas les choisir quelquefois dans un état inférieur? Elles me toucheraient bien plus vivement, si je les voyais errer autour de moi. [3]

*Théodecte.* J'ignore si, tracées par une main habile, elles ne nous donneraient pas de trop fortes émotions. Lorsque je prends mes exemples dans un rang infiniment supérieur au vôtre, je vous laisse la liberté de

[1] Aristot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 660; cap. 11, p. 660; cap. 14, p. 662.

[2] Id. ibid. cap. 6, t. 2, p. 656.

[3] Id. rhet. lib. 2, cap. 8, t. 2, p. 559.

vous les appliquer, et l'esp
soustraire.

*Polus*. Je croyais, au contra
baissement de la puissance no
toujours plus que les révolution
des autres états. Vous croyez que
en tombant sur un arbrisseau, fa
d'impression que lorsqu'elle écrase u
dont la tête montait jusqu'aux cieux

*Théodecte*. Il faudrait demander
brisseaux voisins ce qu'ils en pensent,
de ces deux spectacles serait plus prop
les étonner, et l'autre à les intéresser : ma
sans pousser plus loin cette discussion,
vais répondre plus directement à la qu
tion de Zopyre.

Nos premiers auteurs s'exerçaient, po
l'ordinaire, sur les personnages célèbres d
temps héroïques. Nous avons conservé c
usage, parce que des républicains conter
plent toujours avec une joie maligne l
trônes qui roulent dans la poussière, et
chute d'un souverain qui entraine celle d'u
empire. J'ajoute que les malheurs des part
culiers ne sauraient prêter au merveilleu
qu'exige la tragédie.

*L'action* doit être entière et parfait

c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un commen-cement, un milieu et une fin;[1] car c'es[t] ainsi que s'expriment les philosophes quand ils parlent d'un tout dont les parties se développent successivement à nos yeux.[2] Que cette règle devienne sensible par un exemple : dans l'Iliade, l'action commence par la dispute d'Agamemnon et d'Achille; elle se perpétue par les maux sans nombre qu'entraine la retraite du second; elle finit lorsqu'il se laisse fléchir par les larmes de Priam.[3] En effet, après cette scène touchante, le lecteur n'a plus rien à désirer.

*Nicéphore.* Que pouvait désirer le spectateur après la mort d'Ajax? L'action n'était-elle pas achevée aux deux tiers de la pièce? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide contestation entre Ménélas et Teucer, dont l'un veut qu'on refuse et l'autre qu'on accorde les honneurs de la sépulture au malheureux Ajax.[4]

[1] Aristot. de poet. c. 6, t. 2, p. 656; et c. 7, p. 658. Corneille, premier discours sur le poëme dram. p. 14.

[2] Plat. in Parm. t. 3, p. 137.

[3] Dacier, réfl. sur la poétique d'Aristote, p. 106.

[4] Soph. in Ajac. Corneille, premier disc. sur le poëme dramatique, p. 13.

*Théodecte.* La privation de
ajoute, parmi nous, un nouvea
horreurs du trépas; elle peut d
une nouvelle terreur à la catast
pièce. Nos idées à cet égard co
changer; et si l'on parvenait à
touché de cet outrage, rien ne ser
placé que la dispute dont vous par
ce ne serait pas la faute de Sophocle.
viens à l'action.

Ne pensez pas avec quelques auteurs que son unité ne soit autre chose que l'unité du héros, et n'allez pas, à leur exemple, embrasser, même dans un poëme, tous les détails de la vie de Thésée ou d'Hercule.[1] C'est affaiblir ou détruire l'intérêt que de le prolonger avec excès, ou de le répandre sur un trop grand nombre de points.[2] Admirez la sagesse d'Homère; il n'a choisi, pour l'Iliade, qu'un épisode de la guerre de Troie.[3]

*Zopyre.* Je sais que les émotions augmentent de force en se rapprochant, et que le meilleur moyen, pour ébranler une âme,

[1] Aristot. de poet. c. 8, t. 2, p. 658; et c. 18, p. 666.
[2] Id. ibid. cap. 26, p. 675.
[3] Id. ibid. cap. 23, t. 2, p. 671.

est de la frapper à coups redoublés; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eschyle n'a pu se passer que dans un temps considérable; celle des Suppliantes d'Euripide dure plusieurs jours, tandis que dans l'Ajax et dans l'OEdipe de Sophocle tout s'achève dans une légère portion de la journée. Les chefs-d'œuvre de notre théâtre m'offrent sur ce point des variétés qui m'arrêtent.

*Théodecte*. Il serait à désirer que l'action ne durât pas plus que la représentation de la pièce : mais tâchez du moins de la renfermer dans l'espace de temps[1] qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil. (*a*)

J'insiste sur l'action, parce qu'elle est, pour ainsi dire, l'âme de la tragédie,[2] et

[1] Aristot. de poet. cap. 5, p. 656. Dacier, réfl. sur la poét. p. 66. Pratique du théâtre, liv. 2, chap. 7, p. 108.

(*a*) Aristote dit un tour du soleil, et c'est d'après cette expression, que les modernes ont établi la règle des vingt-quatre heures; mais les plus savants interprètes entendent par un tour du soleil l'apparition journalière de cet astre sur l'horizon; et comme les tragédies se donnent à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devait que de neuf à *dix heures*.

[2] *Aristot. ibid. cap. 6, p. 657.*

que l'intérêt théâtral dép[illegible]
fable ou de la constitution d[illegible]

*Polus*. Les faits confirme[illegible]
j'ai vu réussir des pièces qui n'a[illegible]
tout mérite, qu'une fable bien[illegible]
conduite avec habileté. J'en a[illegible]
dont les mœurs, les pensées et le
blaient garantir le succès, et qui [illegible]
parce que l'ordonnance en était
C'est le défaut de tous ceux qui
cent.

*Théodecte*. Ce fut celui de plus
ciens auteurs. Ils négligèrent qu
leurs plans, et se sauvèrent par de
de détail, qui sont à la tragédie c
couleurs sont à la peinture. Quel
lantes que soient ces couleurs, [illegible]
moins d'effet que les contours éléga
figure dessinée au simple trait.[1]

Commencez donc par crayonn
sujet :[2] vous l'enrichirez ensuite [illegible]
ments dont il est susceptible. En
sant, souvenez-vous de la diffé[illegible]
l'historien au poëte.[3] L'un racont[illegible]

[1] Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 657.
[2] Id. ibid. cap. 17, p. 665.
[3] Id. ibid. cap. 9, p. 659.

ses comme elles sont arrivées, l'autre comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'histoire ne vous offre qu'un fait dénué de circonstances, il vous sera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre à l'action principale des actions particulières qui la rendront plus intéressante : mais vous n'ajouterez rien qui ne soit fondé en raison, qui ne soit vraisemblable ou nécessaire. [1]

A ces mots, la conversation devint plus générale. On s'étendit sur les différentes espèces de vraisemblances; on observa qu'il en est une pour le peuple, et une autre pour les personnes éclairées; et l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un spectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1° On appelle vraisemblable ce qui, aux yeux de presque tout le monde, a l'apparence du vrai. [2] On entend aussi par ce mot ce qui arrive communément dans des circonstances données. [3] Ainsi, dans l'histoire, tel évènement a pour l'ordinaire telle suite; dans la morale, un homme d'un tel

[1] Aristot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 659.
[2] Ap. Aristot. rhet. *ad Alexand.* cap. 15, t. 2, p. 625.
[3] Id. *rhet. lib. 1, cap. 2, p. 517.*

état, d'un tel âge, d'un tel caractère, doit parler et agir de telle manière. [1]

2° Il est vraisemblable, comme disait le poëte Agathon, qu'il survienne des choses qui ne sont pas vraisemblables. Tel est l'exemple d'un homme qui succombe sous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'est de ce vraisemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait usage pour dénouer leurs pièces. [2]

3° Tout ce qu'on croit être arrivé, est vraisemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé, est invraisemblable. [3]

4° Il vaut mieux employer ce qui est réellement impossible et qui est vraisemblable, que le réellement possible qui serait sans vraisemblance. [4] Par exemple, les passions, les injustices, les absurdités qu'on attribue aux dieux, ne sont pas dans l'ordre des choses possibles; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne sont pas toujours dans l'ordre des choses probables : mais les peuples ont consacré ces traditions, en les

[1] Aristot. de poet. cap. 9, p. 659.
[2] Id. ibid. cap. 18, t. 2, p. 666.
[3] Id. ibid. cap. 9, p. 659.
[4] Id. ibid. cap. 24, p. 672.

adoptant; et au théâtre, l'opinion commune équivaut à la vérité.[1]

5° La vraisemblance doit régner dans la constitution du sujet, dans la liaison des scènes, dans la peinture des mœurs,[2] dans le choix des reconnaissances,[3] dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez sans cesse : Est-il possible, est-il nécessaire qu'un tel personnage parle ainsi, agisse de telle manière?[4]

*Nicéphore*. Était-il possible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaste, sans s'informer des circonstances de la mort de Laïus?

*Théodecte*. Non, sans doute, mais l'opinion générale supposait le fait; et Sophocle, pour en sauver l'absurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où se terminent les maux qui affligeaient la ville de Thèbes. Tout ce qui s'est passé avant ce moment est hors du drame, ainsi que m'en a fait apercevoir Aristote.[5]

[1] Aristot. de poet. cap. 25, p. 673. Corneille, premier discours sur le poëme dramat. p. 2; deuxième disc. p. 57.

[2] Aristot. ibid. cap. 15, p. 663.

[3] Id. ibid. cap. 16, p. 664.

[4] Id. ibid. cap. 15, t. 2, p. 663.

[5] Id. ibid. cap. 24, p. 672.

*Nicéphore.* Votre ami, pour excuser Sophocle, lui prête une intention qu'il n'eut jamais. Car OEdipe fait ouvertement l'aveu de son ignorance; il dit lui-même, qu'il n'a jamais su ce qui s'était passé à la mort de Laïus; il demande en quel endroit ce prince fut assassiné, si c'est à Thèbes, si c'est à la campagne, ou dans un pays éloigné.[1] Quoi! un évènement auquel il devait la main de la reine et le trône, n'a jamais fixé son attention! jamais personne ne lui en a parlé! Convenez qu'OEdipe n'était guère curieux, et qu'on était bien discret à sa cour.

Théodecte cherchait en vain à justifier Sophocle; nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette discussion, on cita plusieurs pièces qui ne dûrent leur chute qu'au défaut de vraisemblance, une entre autres de Carcinus, où les spectateurs virent entrer le principal personnage dans un temple, et ne l'en virent pas sortir; quand il reparut dans une des scènes suivantes, ils en furent si blessés que la pièce tomba.[2]

*Polus.* Il fallait qu'elle eût des défauts plus

[1] *Soph.* in OEdip. tyr. v. 112 et 228.
[2] *Aristot.* de poet. cap. 17; t. 2, p. 665.

essentiels. J'ai joué souvent dans l'Élec de Sophocle; il y fait mention des jeux p thiques, dont l'institution est postérieu de plusieurs siècles au temps où vivaiei les héros de la pièce;[1] à chaque représenta tion on murmure contre cet anachronisme cependant la pièce est restée.

*Théodecte*. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des spectateurs, est moins dangereuse que la première, dont tout le monde peut juger. En général, les invraisemblances qui ne frappent que les personnes éclairées, ou qui sont couvertes par un vif intérêt, ne sont guère à redouter pour un auteur. Combien de pièces où l'on uppose, dans un récit, que pendant un ourt espace de temps il s'est passé, hors u théâtre, une foule d'évènements qui de- anderaient une grande partie de la jour- e![2] Pourquoi n'en est-on pas choqué? st que le spectateur, entraîné par la rapi- é de l'action, n'a ni le loisir ni la volonté

[1] Aristot. de poet. cap. 24, p. 672.
[2] Soph. in Œdip. Col. v. 1625 et 1649; id. in Tra- v. 642 et 747. Euripid. in Androm. v. 1008 et . Brumoy, t. 4, p. 24. Dupuy, trad. des Trachin. 4.





de revenir sur ses pas, et de se livrer à des calculs qui affaibliraient son illusion. (a)

Ici finit la première séance.

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte : Vous nous fîtes voir hier que l'illusion théâtrale doit être fondée sur l'unité d'action et sur la vraisemblance; que faut-il de plus?

*Théodecte.* Atteindre le but de la tragédie, qui est d'exciter la terreur et la pitié. [1] On y parvient, 1° par le spectacle, lorsqu'on expose à nos yeux OEdipe avec un masque ensanglanté, Télèphe couvert de haillons, les Euménides avec des attributs effrayants; 2° par l'action, lorsque le sujet et la manière d'en lier les incidents suffisent pour émouvoir fortement le spectateur. C'est dans le second de ces moyens que brille surtout le génie du poëte.

(a) Dans la Phèdre de Racine, on ne s'aperçoit pas que, pendant qu'on récite trente-sept vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitté la scène, arrive à l'endroit où les chevaux se sont arrêtés, et que Théramène ait le temps de revenir auprès de Thésée.

[1] Aristot. de poet. c. 14, t. 2, p. 662; c. 9, p. 660; cap. 11, p. 660.

masque
aillons.
rayants:
manière
ur émou-
t dans le
urtout le

oit pas
qu'Ari-
où les
temps

660;

condes le soulagent à l'instant. Si l
fait couler ces pleurs était sous m
comment pourrais-je en soutenir
L'imitation me le montre à travers
qui en adoucit les traits; la copie
jours au dessous de l'original, et
perfection est un de ses princip
lites.

*Polus*. N'est-ce pas là ce que vo
Aristote, lorsqu'il avançait que la

1 Marmontel, poétiq. franç. t. 2, p. 96.

2 Aristot. rhet. lib. 2, cap. 8, t. 2. p. 55

3 Id. de poet. cap. 4, t. 2, p. 654.

et la musique opèrent la *purgation* terreur et de la pitié? [1]

*Théodecte.* Sans doute. Purger ces passions, c'est en épurer la nature, en mer les excès. Et en effet, les arts im ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieu n'en retiennent que ce qu'elle a d'intére Il suit de là, qu'il faut épargner au s teur les émotions trop pénibles et tro loureuses. On se souvient encore de d'Égypte qui, parvenu au comble du heur, ne put verser une larme en v son fils marcher au supplice, et fon pleurs lorsqu'il aperçut un de ses chargé de fers tendre la main aux pass Le dernier de ces tableaux attendr cœur, le premier l'avait endurci. Él de moi ces excès de terreur, ces coup droyants qui étouffent la pitié : évitez sanglanter la scène. Que Médée ne v pas sur le théâtre égorger ses enf OEdipe s'arracher les yeux, Ajax se p

[1] Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 656; id. lib. 8, cap. 7, t. 2, p. 458. Rem. de Batteux sur tiq. d'Aristot. p. 225.

[2] Herodot. lib. 3, cap. 14. Aristot. rhet. lib. 2, t. 2, p. 559.

de son épée. (a) C'est une des pri
règles de la tragédie....

*Nicéphore*. Et que vous violez sai
Vous aimez à repaître vos regards d
affreuses et dégoûtantes. Rappelez-v
Œdipe, [1] ce Polymnestor, [2] qui, pı
la lumière du jour, reparaissent sur
tre, baignés du sang qui coule enc
leurs yeux.

*Théodecte*. Ce spectacle est étr
l'action, et l'on a la faiblesse de l'a
aux besoins de la multitude, qui v
secousses violentes.

*Nicéphore*. C'est vous qui l'avez f
risée avec les atrocités. Je ne parle p
ces forfaits dont le récit même est ép
table; de ces époux, de ces mères,
enfants égorgés par ce qu'ils ont de pl
au monde : vous me répondriez c
faits sont consacrés par l'histoire
vous en a souvent entretenus dès vo
fance; qu'ils appartiennent à des si
reculés, [3] qu'ils n'excitent plus en

(a) Voyez la Note VI à la fin du volume.
1 Soph. in Œdip. tyr. v. 1320 et 1330.
2 Euripid. in Hecub. v. 1066.
3 Aristot. rhet. lib. 3, cap. 8, t. 2, p. 559.

quence que l'effroi nécessaire à la tr
Mais vous avez le funeste secret d'
menter l'horreur. Les cheveux se d
sur ma tête, lorsqu'aux cris de Clyte
qu'Oreste son fils vient de frapper
le théâtre, Électre sa fille s'écrie sur la
« Frappe, si tu le peux, une seconde

*Théodecte*. Sophocle a, pendant
pièce, répandu un si grand intérêt s
princesse, elle est si rassasiée de m
et d'opprobres, elle vient de passer
de convulsions de crainte, de dése
de joie, que, sans oser la justifier,
pardonne ce trait de férocité qui lui é
dans un premier moment. Observez
phocle en prévit l'effet, et que pour l
ger il fait déclarer à Électre, dans un
précédente, qu'elle n'en veut qu'au m
de son père. [2]

Cet exemple, qui montre avec
adresse une main habile prépare e
ses coups, prouve en même temps
sentiments dont on cherche à nous p
dépendent surtout des relations et d
lités du principal personnage.

[1] *Soph.* in Electr. v. 1438.
[2] *Id. ibid.* v. 963.

Remarquez qu'une action qui se pas
entre des personnes ennemies ou indiffé
rentes, ne fait qu'une impression passagère
mais qu'on est fortement ému, quand on
voit quelqu'un près de périr de la main d'un
frère, d'une sœur, d'un fils, ou des auteurs
de ses jours. Mettez donc, s'il est possible,
votre héros aux prises avec la nature; mais
ne choisissez pas un scélérat : qu'il passe du
malheur au bonheur, ou du bonheur au
malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié. [1]
Ne choisissez pas non plus un homme qui,
doué d'une sublime vertu, tomberait dans
l'infortune sans se l'être attirée. [2]

*Polus*. Ces principes ont besoin d'être
léveloppés. Que la punition du méchant ne
roduise ni compassion ni crainte, je le con-
is *sans* peine. Je ne dois m'attendrir que
r des malheurs non mérités, et le scélérat
que trop mérité les siens; je ne dois
nbler que sur les malheurs de mon sem-
le, et le scélérat ne l'est pas. Mais l'in-
nce poursuivie, opprimée, versant des

ristot. de poet. cap. 13, t. 2, p. 661 : Corneille,
re disc.
istot. ibid.

larmes amères et poussant des cris inutiles
rien de si terrible et de si touchant.

*Théodecte*. Et rien de si odieux, quan
elle succombe contre toute apparence d
justice. Alors, au lieu de ce plaisir pur, d
cette douce satisfaction que j'allais cherch
au théâtre, je n'y reçois que des secouss
douloureuses qui révoltent à la fois mo
cœur et ma raison. Vous trouvez peut-êtr
que je vous parle un langage nouveau; c'e
celui des philosophes qui, dans ces dernie
temps, ont réfléchi sur l'espèce de plaisir qu
doit procurer la tragédie. [1]

Quel est donc le tableau qu'elle aura soi
d'exposer sur la scène? celui d'un homn
qui puisse, en quelque façon, se reproch
son infortune. N'avez-vous pas observé q
les malheurs des particuliers, et les révo
tions même des empires, ne dépendent s
vent que d'une première faute éloignée
prochaine: faute dont les suites sont d
tant plus effrayantes, qu'elles étaient m
prévues? Appliquez cette remarque :
trouverez dans Thyeste, la vengeance p
sée trop loin; dans OEdipe et dans Aga
non, de fausses idées sur l'honneur

[1] Aristot. de poet. cap. 14, p. 662.

l'ambition; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'assistance du ciel; [1] dans Hippolyte, l'injure faite à une divinité jalouse; [2] dans Jocaste, l'oubli des devoirs les plus sacrés; dans Priam et dans Hécube, trop de faiblesse pour le ravisseur d'Hélène; dans Antigone, les sentiments de la nature préférés à des lois établies.

Le sort de Thyeste et d'OEdipe fait frissonner; [3] mais Thyeste dépouillé par Atrée, son frère, du droit qu'il avait au trône, lui fait le plus sanglant des outrages, en lui ravissant une épouse chérie : Atrée était coupable, et Thyeste n'était pas innocent. OEdipe a beau se parer de ce titre, et s'écrier qu'il a tué son père sans le connaître : [4] récemment averti par l'oracle [5] qu'il commettrait cet attentat, devait-il disputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontra sur son chemin, et, pour une légère insulte, lui arracher la vie, ainsi qu'aux esclaves qui l'accompagnaient?

[1] Soph. in Ajac. v. 785.
[2] Euripid. in Hippol. v. 113.
[3] Aristot. de poet. cap. 14, t. 2, p. 662.
[4] Soph. in OEdip. Col. v. 270, 538 et 575.
[5] Id. in OEdip. tyr. v. 812.

*Zopyre.* Il ne fut pas maître de sa colère.

*Théodecte.* Il devait l'être : les philosophes n'admettent point de passion assez violente pour nous contraindre;[1] et si les spectateurs moins éclairés sont plus indulgents, ils savent du moins que l'excès momentané d'une passion suffit pour nous entraîner dans l'abîme.

*Zopyre.* Osez-vous condamner Antigone pour avoir, au mépris d'une injuste défense, accordé la sépulture à son frère?

*Théodecte.* J'admire son courage; je la plains d'être réduite à choisir entre deux devoirs opposés : mais enfin la loi était expresse;[2] Antigone l'a violée, et la condamnation eut un prétexte.

Si, parmi les causes assignées aux malheurs du principal personnage, il en est qu'il serait facile d'excuser, alors vous lui donnerez des faiblesses et des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de sa destinée. D'après ces réflexions, vous réunirez l'intérêt sur un homme qui soit plutôt bon que méchant; qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de

[1] Aristot. de mor. lib. 3, cap. 1, 2, 3, t. 2, p. 28, etc.

ces grandes fautes qu'on se pardonne aisément dans la prospérité : tels furent Œdipe et Thyeste.[1]

*Polus.* Vous désapprouvez donc ces pièces où l'homme est devenu malgré lui coupable et malheureux? Cependant elles ont toujours réussi, et toujours on versera des larmes sur le sort déplorable de Phèdre, d'Oreste et d'Électre.

Cette remarque occasionna parmi les assistants une dispute assez vive : les uns soutenaient qu'adopter le principe de Théodecte, c'était condamner l'ancien théâtre, qui, disait-on, n'a pour mobile que les décrets aveugles du destin; d'autres répondaient que dans la plupart des tragédies de Sophocle et d'Euripide, ces décrets, quoique rappelés par intervalles dans le discours, n'influaient, ni sur les malheurs du premier personnage, ni sur la marche de l'action : on citait, entre autres, l'Antigone de Sophocle, la Médée et l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occasion de cette fatalité irrésistible, tant pour les dieux que pour les hommes.[2] Ce dogme, disaient les uns,

[1] Aristot. de *poet. cap. 13, t. 2, p.* 661.
[2] *Æschyl. in Prom. v. 513.*

paraît plus dangereux qu'il ne l'est en effet. Voyez ses partisans; ils raisonnent comme s'ils ne pouvaient rien; ils agissent comme s'ils pouvaient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne sert qu'à justifier les crimes et qu'à décourager la vertu, demandèrent comment il avait pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où les oppresseurs des faibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion; ce fut une impiété, non seulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriser leur puissance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étaient consacrés, et d'insulter leurs ministres. De pareils crimes devaient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'insulte, et ne vînt aux pieds des autels se soumettre à des cérémonies destinées à le purifier. Les prêtres ne le perdaient pas de vue. La fortune l'accablait-elle de ses dons? ne craignez rien, disaient-ils, c'est par de pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piège. [1] Éprouvait-il un des revers attachés à la condition humaine? le voilà, *s'écriaient*-ils, le courroux céleste qui de-

[1] Æschyl. in Pers. v. 93.

vait éclater sur sa tête. Se dérobait-il au châtiment pendant sa vie? la foudre n'est que suspendue, ajoutait-on; ses enfants, ses petits-neveux porteront le poids et la peine de son iniquité.[1] On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux poursuivant le coupable jusqu'à sa dernière génération; vengeance regardée comme justice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeste héritage. Avec cette solution, on crut expliquer cet enchainement de forfaits et de désastres qui détruisirent les plus anciennes familles de la Grèce. Citons quelques exemples.

OEnée, roi des Etoliens, néglige d'offrir des sacrifices à Diane, prompte à se venger de ses mépris; de là ces fléaux multipliés qui ravagent ses états,[2] ces haines meurtrières qui divisent la famille royale, et qui finissent par la mort de Méléagre, fils d'OEnée.[3]

Une faute de Tantale attacha pour longtemps les Furies au sang des Pélopides. Elles

[1] Herodot. lib. 1, cap. 91. Euripid. in Hippol. v. 831 et 1378.
[2] Homer. iliad. 9, v. 529.
[3] Pausan. lib. 10, cap. 31, p. 874.

l'avaient déja infecté de tous leurs poisons, lorsqu'elles dirigèrent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche consacrée à Diane.[1] La déesse exige le sacrifice d'Iphigénie; ce sacrifice sert de prétexte à Clytemnestre pour égorger son époux :[2] Oreste venge son père, en ravissant le jour à sa mère; il est poursuivi par les Euménides, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette suite non interrompue de crimes horribles et de malheurs épouvantables qui fondirent sur la maison régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes, jusqu'aux enfants du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeste origine! Cadmus avait tué un dragon qui vieillait sur une fontaine consacrée à Mars; il avait épousé Hermione, fille de Mars et de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalousie, revêtit cette princesse d'une robe teinte des crimes qui se transmirent à ses descendants.[3]

Heureuses néanmoins les nations, lorsque

[1] Soph. in Electr. v. 570.
[2] Id. ibid. v. 530. Euripid. in Electr. v. 1020.
[3] Euripid. in Phœn. v. 941. Apollod. lib. 3, p. 169. Banier, mythol. t. 3, p. 73.

, d'un autre côté, cette
ompue de crimes horribles
pouvantables qui fondirent
nante, depuis Cadmus,
le de Thèbes, jusqu'aux
ux OEdipe. Quelle en
Cadmus avait tué un
une fontaine consa-
pusé Hermione, fille
ulcain, dans un ac-
ette princesse d'une
se transmirent à
nations, lorsque

ectr. v. 1020.
ollod. lib. 3, p. 160

ne
var
cho
qui
mon
sa cr
Il
concl
être e
heur p
à qui s
est odie
Cepe
doctrine

[1] Herodo
cap. 46. Sop
[2] Æschyl.
in Hippol. v.
v. 443.

gédie que dans d'autres écrits, nos pren
auteurs ne l'annoncèrent souvent qu
des correctifs, et se rapprochèrent ain
la règle que j'ai établie. Tantôt le per
nage frappé de la fatalité la justifia par
faute personnelle, ajoutée à celle que le
lui avait transmise; tantôt, après s'étr
quitté envers sa destinée, il était retir
précipice où elle l'avait conduit. Phèdr
embrasée d'un amour criminel; c'est V
qui l'allume dans son cœur, pour p
Hippolyte. Que fait Euripide? il ne d
à cette princesse qu'un rôle subaltern
fait plus encore, elle conçoit et exécute
freux projet d'accuser Hippolyte. [1]
amour est involontaire, son crime ne
pas; elle n'est plus qu'un personnage odi
qui, après avoir excité quelque pitié,
par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu rassem
tout l'intérêt sur Iphigénie. Malgré son
nocence et ses vertus, elle doit laver de
sang l'outrage que Diane a reçu d'Agam
non. Que fait encore l'auteur? il n'ac
pas le malheur d'Iphigénie; la déess

[1] Euripid. in Hippol. v. 728 et 877.

transporte en Tauride, et la ramènera bientôt après triomphante dans la Grèce.[1]

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part aussi fortement que dans les tragédies d'Oreste et d'Électre : mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur père;[2] les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il est commis; les rassurer par l'apparition d'une divinité qui les justifie, et leur promet un sort plus heureux :[3] ces sujets n'en sont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réussissent néanmoins, parce que rien n'est si touchant que le péril d'Oreste, que les malheurs d'Électre, que la reconnaissance du frère et de la sœur; parce que d'ailleurs tout s'embellit sous la plume d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Aujourd'hui que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice,[4] je doute

[1] Euripid. Iphig. in Aulid. v. 1583; id. Iphig. in Taur. 783.

[2] Id. in Orest. v. 416 et 593. Soph. in Electr. v. 35, etc.

[3] Euripid. in Orest. v. 1625; id. in Electr. v. 1238.

[4] Plat. in *Tim. t. 3, p. 29*; id. in Theæt. t. 1, p. 176.

que de pareilles fables, traitées pour la première fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages. Je soutiens, du moins, qu'on verrait avec peine le principal personnage se souiller d'un crime atroce; et j'en ai pour garant la manière dont Astydamas a construit dernièrement la fable de son Alcméon. L'histoire suppose que ce jeune prince fut autorisé à plonger le poignard dans le sein d'Ériphile, sa mère. Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Euripide épuisa inutilement toutes les ressources de l'art pour colorer un si horrible forfait.[1] Astydamas a pris un parti conforme à la délicatesse de notre goût : Ériphile périt, à la vérité, de la main de son fils, mais sans en être connue.[2]

*Polus*. Si vous n'admettez pas cette tra[dition] de crimes et de désastres qui descen[dent] des pères aux enfants, vous serez for[cé] de supprimer les plaintes dont le théâtre [re]tentit sans cesse contre l'injustice des di[eux] et les rigueurs de la destinée.

*Théodecte*. Ne touchons point au d[...] du malheureux; laissons-lui les plain[tes]

1 Aristot. de mor. lib. 3, cap. 1, t. 2, p. 28.

2 [...] poet. cap. 14, p. 663.

s qu'elles prennent une direction plus
e; car il existe pour lui un ordre de cho-
plus réel, et non moins effrayant que la
lité; c'est l'énorme disproportion entre
égarements et les maux qui en sont la
e; c'est lorsqu'il devient le plus infortuné
hommes, par une passion momentanée,
une imprudence légère, quelquefois par
prudence trop éclairée; c'est enfin lors-
les fautes des chefs portent la désolation
s tout un empire.

De pareilles calamités étaient assez fré-
ntes dans ces temps éloignés où les pas-
s fortes, telles que l'ambition et la ven-
nce, déployaient toute leur énergie.
si la tragédie commença-t-elle par met-
en œuvre les évènements des siècles hé-
ques : évènements consignés en partie
s les écrits d'Homère, en plus grand
nbre dans un recueil intitulé Cycle épi-
, où différents auteurs ont rassemblé les
ennes traditions des Grecs. [1]

Outre cette source, dans laquelle Sopho-
a puisé presque tous ses sujets, on en a
lquefois tiré de l'histoire moderne : d'au-
fois on a pris la liberté d'en inventer.

[1] Casaub. *in Athen. lib.* 7, cap. 3, p. 301.

Eschyle mit sur la scène la défaite de Xerxès à Salamine; [1] et Phrynichus, la prise de Milet : [2] Agathon donna une pièce où tout est feint; [3] Euripide, une autre pièce où tout est allégorique. [4]

Ces diverses tentatives réussirent, [5] et ne furent pas suivies : peut-être exigent-elles trop de talents; peut-être s'aperçut-on que l'histoire ne laisse pas assez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une et l'autre se concilient difficilement avec la nature de notre spectacle. Qu'exige-t-il en effet? une action vraisem blable, et souvent accompagnée de l'appari tion des ombres et de l'intervention d dieux. Si vous choisissiez un fait récent, faudrait en bannir le merveilleux; si v l'inventiez vous-même, n'étant souten par l'autorité de l'histoire, ni par le pré de l'opinion publique, vous risqueri blesser la vraisemblance. [6] De là vien

1 Æschyl. in Pers.
2 Herodot. lib. 6, cap. 21.
3 Aristot. de poet. cap. 9, p. 659.
4 Dionys. Halic. de art. rhet. t. 5, p. 301
5 Aristot. ibid.
6 …mier disc. sur le poëme

les sujets de nos plus belles pièces sont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeste, d'OEdipe, de Télèphe, et de quelques autres où se passèrent autrefois tant de scènes épouvantables. [1]

*Nicéphore*. Je voudrais vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Orestes, vos OEdipes, et toutes ces races de proscrits. Ne rougissez-vous pas de nous offrir des sujets si communs et si usés? J'admire quelquefois la stérilité de vos génies, et la patience des Athéniens.

*Théodecte*. Vous n'êtes pas de bonne foi, et vous savez mieux qu'un autre, que nous travaillons sur un fonds inépuisable. Si nous sommes obligés de respecter les fables reçues, ce n'est que dans les points essentiels. Il faut, à la vérité, que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste, Ériphile de celle d'Alcméon : [2] mais les circonstances d'un même fait variant dans les traditions anciennes, [3] l'auteur peut choisir celles qui

[1] Aristot. de poet. c. 13, t. 2, p. 662; c. 14, p. 663.
[2] Id. ibid. *cap. 14, p. 662.*
[3] *Schol. argum.* in *Ajac.* Sophocl.

conviennent à son plan, ou leur en substituer de nouvelles. Il lui suffit aussi d'employer un ou deux personnages connus, les autres sont à sa disposition. [1] Chaque sujet offre des variétés sans nombre, et cesse d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénoûment. [2]

Variété dans les fables, qui sont simples ou implexes; [3] simples, lorsque l'action continue et s'achève d'une manière uniforme, sans qu'aucun accident en détourne ou suspende le cours; implexes, lorsqu'elle s'opère soit avec une de ces reconnaissances qui changent les rapports des personnages entre eux, soit avec une de ces révolutions qui changent leur état, soit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux espèces de fables, et l'on convint que les implexes étaient préférables aux simples. [4]

Variété dans les incidents qui excitent la terreur et la pitié. Si ce double effet est produit par les sentiments de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un

[1] Aristot. de poet. cap. 9, p. 659.
[2] Id. ibid. c. 18. Corneille, deuxième discours, p. 53.
[3] Aristot. ibid. cap. 10 et 11, p. 660.
[4] Id. ibid. cap. 13, p. 661.

des personnages risque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort peut agir de l'une de ces quatre manières. 1° Il peut commettre le crime de propos délibéré ; les exemples en sont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ses enfants, et l'exécute : [1] mais son action est d'autant plus barbare, qu'elle n'était point nécessaire. Je crois que personne ne la hasarderait aujourd'hui. 2° On peut ne reconnaître son crime qu'après l'avoir achevé, comme OEdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend son action moins odieuse, et les lumières qu'il acquiert successivement, nous inspirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette manière. 3° L'action va quelquefois jusqu'au moment de l'exécution, et s'arrête tout à coup par un éclaircissement inattendu. C'est Mérope qui reconnaît son fils, et Iphigénie son frère, au moment de les frapper. Cette manière est la plus parfaite de toutes.

*Polus.* En effet, lorsque Mérope tient le glaive suspendu sur la tête de son fils, il

[1] Aristot. de poet. cap. 14, p. 663.

s'élève un frémissement général dans l'assemblée;[1] j'en ai été souvent témoin.

*Théodecte.* La quatrième, et la plus mauvaise de toutes les manières, est de s'arrêter au moment de l'exécution, par un simple changement de volonté : on ne l'a presque jamais employée. Aristote me citait un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon son père, et, au lieu d'achever, s'en perce lui-même.[2]

*Nicépore.* Comment aurait-il achevé? Créon, saisi de frayeur, avait pris la fuite.[3]

*Théodecte.* Son fils pouvait le poursuivre.

*Polus.* Peut-être ne voulait-il que s'immoler à ses yeux, comme il semblait l'en avoir menacé dans une des scènes précédentes;[4] car, après tout, Sophocle connaissait trop les bienséances du théâtre, pour supposer que le vertueux Hémon osât attenter aux jours de son père.

*Zopyre.* Eh! pourquoi ne l'aurait-il pas

[1] Plut. de esu. carn. t. 2, p. 998.
[2] Aristot. de poet. cap. 14, t. 2, p. 663.
[3] Soph. in Antig. v. 1248.

é? Savez-vous qu'Hémon est sur le point
épouser Antigone, qu'il l'aime, qu'il en est
mé, que son père l'a condamnée à être en-
rrée vivante, que son fils n'a pu le fléchir
ir ses larmes, qu'il la trouve morte, qu'il
roule à ses pieds expirant de rage et d'a-
our? Et vous seriez indigné que, voyant
ut à coup paraître Créon, il se fût élancé,
on sur son père, mais sur le bourreau de son
nante? Ah! s'il ne daigne pas poursuivre
lâche tyran, c'est qu'il est encore plus
essé de terminer une vie odieuse.

*Théodecte.* Ennoblissez son action; dites
ie son premier mouvement fut de fureur
de vengeance; et le second, de remords et
vertu.

*Zopyre.* Sous quelque aspect qu'on l'en-
sage, je soutiens que ce trait est un des
us pathétiques et des plus sublimes de
tre théâtre; et si votre Aristote ne l'a pas
nti, c'est qu'apparemment il n'a jamais
mé.

*Théodecte.* Aimable Zopyre, prenez garde
trahir les secrets de votre cœur. Je veux
en, par complaisance pour vous, rejeter
t exemple : *mais* retenons le principe,
*'il ne faut pas* commencer une action

atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner sans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnaissances, qui sont un des plus grands ressorts du pathétique, surtout quand elles produisent une révolution subite dans l'état des personnes.[1] Il en est de plusieurs espèces;[2] les unes, dénuées de tout art, et devenues trop souvent la ressource des poëtes médiocres, sont fondées sur des signes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques imprimées sur le corps; (*a*) les autres montrent de l'invention. On cite avec éloge celle de Dicæogène dans son poëme des Cypriaques : le héros, voyant un tableau où ses malheurs sont retracés, laisse échapper des larmes qui le trahissent; celle de Polyidès, dans son Iphigénie; Oreste, sur le point d'être immolé, s'écrie : « C'est ainsi que ma sœur Iphigénie fut sa-

[1] Aristot. de poet. cap. 11, t. 2, p. 660.

[2] Id. ibid. cap. 16, p. 664.

(*a*) Aristote cite une reconnaissance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendait un son; (Aristot. de poet. cap. 15, p. 664.) elle se trouvait dans le Térée de Sophocle. Cette pièce est perdue.

ces tragédies où les bons et les méchans éprouvent un changement d'état?

*Théodecte.* Je l'ai déja insinué, le plaisir qu'elles procurent ressemble trop à celui qu nous recevons à la comédie. Il est vrai qu les spectateurs commencent à goûter cette double révolution, et que des auteurs même lui assignent le premier rang : mais je pense qu'elle ne mérite que le second, et je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles sont les pièces qui passent pour être vraiment tragiques? [1]

*Polus.* En général, celles dont la catastrophe est funeste.

*Théodecte.* Et vous, Anacharsis, quels effets produisirent sur vous les différentes destinées que nous attachons au personnage principal?

*Anacharsis.* Dans les commencements, je versais des larmes en abondance, sans remonter à leur source; je m'aperçus ensuite que vos plus belles pièces perdaient une partie de leur intérêt à une seconde représentation, mais que cette perte était infiniment plus sensible pour celles qui se terminent au bonheur.

[1] Aristoph. de poet. cap. 13, t. 2, p. 662.

malheur; il en est où, par une double révolution, les bons et les méchants éprouvent un changement de fortune. La première manière ne convient guère qu'à la comédie. [1]

*Zopyre*. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la pièce; mais que du moins je respire à la fin, et que mon âme soulagée obtienne le prix de sa sensibilité.

*Théodecte*. Vous voulez donc que j'éteigne ce tendre intérêt qui vous agite, et que j'arrête des larmes que vous versez avec tant de plaisir? La plus belle récompense que je puisse accorder à votre âme sensible, c'est de perpétuer, le plus qu'il est possible, les émotions qu'elle a reçues. De ces scènes touchantes, où l'auteur déploie tous les secrets de l'art et de l'éloquence, il ne résulte qu'un pathétique de situation; et nous voulons un pathétique que l'action fasse naître, qu'elle augmente de scène en scène, et qui agisse dans l'âme du spectateur toutes les fois que le nom de la pièce frappera son oreille.

*Zopyre*. Et ne le trouvez-vous pas dans

[1] Aristot. de poet. cap. 13, t. 2, p. 662.

ces tragédies où les bons et les méchan
éprouvent un changement d'état?

*Théodecte*. Je l'ai déja insinué, le plaisi
qu'elles procurent ressemble trop à celui que
nous recevons à la comédie. Il est vrai que
les spectateurs commencent à goûter cette
double révolution, et que des auteurs même
lui assignent le premier rang : mais je pense
qu'elle ne mérite que le second, et je m'en
rapporte à l'expérience de Polus. Quelles
sont les pièces qui passent pour être vrai-
ment tragiques? [1]

*Polus*. En général, celles dont la catas-
ophe est funeste.

*Théodecte*. Et vous, Anacharsis, quels
ts produisirent sur vous les différentes
tinées que nous attachons au personnage
cipal?

*nacharsis*. Dans les commencements,
sais des larmes en abondance, sans re-
r à leur source; je m'aperçus ensuite
s plus belles pièces perdaient une
le leur intérêt à une seconde repré-
n, mais que cette perte était infini-
is sensible pour celles qui se termi-
bonheur.

h. de poet. cap. 13, t. 2, p. 662.

*Nicéphore*. Il me reste à vous demander comment vous parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la catastrophe soit funeste; et cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune, et le place dans un état plus heureux. [1]

*Théodecte*. J'ai préféré la reconnaissance qui arrête l'exécution du forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût servir de dénoûment. Oreste, reconnu d'Iphigénie, est sur le point de succomber sous les armes de Thoas; [2] reconnu d'Électre, il tombe entre les mains des Furies. [3] Il n'a donc fait que passer d'un danger et d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce second état par l'intervention d'une divinité : elle pouvait être nécessaire dans son Iphigénie en Tauride; elle ne l'était pas dans son Oreste, dont l'action serait plus tragique, s'il eût abandonné les assassins de Clytemnestre aux tourments de leurs remords. Mais Euripide aimait à faire descendre les dieux dans une machine, et il n'emploie que trop souvent

[1] Dacier, poétiq. d'Aristote, p. 224. Victor. in Aristot.
[2] Euripid. Iphig. in Taur.
[3] Id. in Orest.

cet artifice grossier, pour exposer le sujet
pour dénouer la pièce.

*Zopyre.* Condamnez-vous les apparitions des dieux? elles sont si favorables au spectacle!

*Nicéphore.* Et si commodes au poëte!

*Théodecte.* Je ne les permets que lorsqu'il est nécessaire de tirer du passé, ou de l'avenir, des lumières qu'on ne peut acquérir par d'autres voies[1] Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniste que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux lois de la raison, aux règles de la vraisemblance; que votre fable soit tellement consituée, qu'elle s'expose, se noue et se dénoue sans effort; qu'un agent céleste ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous instruire de ce qui est arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la suite; que le nœud, formé des obstacles qui ont précédé l'action, et de ceux que l'action fait éclore, se resserre de plus en plus depuis les premières scènes, jusqu'au moment où la catastrophe commence;[2] les épisodes ne soient ni trop étendus,

[1] Aristot. de poet. cap. 15, t. 2, p. 664.

[2] Id. ibid. et cap. 18, p. 666.

ni en trop grand nombre; [1] que les incidents naissent avec rapidité les uns des autres, et amènent des évènements inattendus; [2] en un mot, que les différentes parties de l'action soient si bien liées entre elles, qu'une seule étant retranchée ou transposée, le tout soit détruit ou changé : [3] n'imitez pas ces auteurs qui ignorent l'art de terminer heureusement une intrigue heureusement tissue, [4] et qui, après s'être imprudemment jetés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre ressource, pour en sortir, que d'implorer le secours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverses manières de traiter la fable; vous pourrez y joindre les différences sans nombre que vous offriront les pensées, et surtout la musique. Ne vous plaignez donc plus de cette stérilité de nos sujets, et souvenez-vous que c'est les inventer, que de les présenter sous un nouveau jour.

*Nicéphore*. Mais vous ne les animez pas

[1] Aristot. de poet. cap. 17, p. 665; cap. 18, p. 666.
[2] Id. ibid. cap. 7, p. 658; cap. 9, p. 660. Corneille, troisième discours, p. 74.
[3] Aristot. ibid. cap. 8, p. 659.
[4] Id. ibid. cap. 18, t. 2, p. 666.

assez. On dirait quelquefois que vous
gnez d'approfondir les passions; si
sard vous les mettez aux prises les unes
les autres, si vous les opposez à des de
rigoureux, [1] à peine nous laissez-vous
trevoir les combats qu'elles se livrent s
cesse.

*Théodecte.* Plus d'une fois on a pe
avec les plus douces couleurs les sentime
de l'amour conjugal [2] et ceux de l'amitié;
cent fois, avec un pinceau plus vigoureux
les fureurs de l'ambition, [4] de la haine, [5] de
la jalousie [6] et de la vengeance. [7] Voudriez-vous que dans ces occasions on nous eût donné des portraits, des analyses du cœur humain? Parmi nous, chaque art, chaque science se renferme dans ses limites. Nous devons abandonner, soit à la morale, soit à la rhétorique, la théorie des passions, [8] et nous attacher moins à leur développement

[1] Euripid. in Orest.
[2] Id. in Alcest.
[3] Id. in Orest.
[4] Id. in Phœniss.
[5] Soph. in Philoct. et in Ajac.
[6] Euripid. in Med.
[7] Æschyl. in Agam.
[8] Aristot. de mor.; id. de rhet.

qu'à leurs effets; car ce n'est pas l'homme que nous présentons à vos yeux, ce sont les vicissitudes de sa vie, et surtout les malheurs qui l'oppriment. [1] La tragédie est tellement le récit d'une action terrible et touchante, que plusieurs de nos pièces se terminent par ces mots que prononce le chœur: *C'est ainsi que finit cette aventure.* [2] En la considérant sous ce point de vue, vous concevez que s'il est essentiel d'exprimer les circonstances qui rendent la narration plus intéressante et la catastrophe plus funeste, il l'est encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle est la manière d'Homère; il ne s'amuse point à détailler les sentiments qui unissaient Achille et Patrocle; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrents de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

*Zopyre.* Je regretterai toujours qu'on ait jusqu'à présent négligé la plus douce et la plus forte des passions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phèdre, et ne répandent aucune chaleur dans la tragé-

[1] Aristot. de poet. cap. 6, p. 657.

[2] Euripid. in Alcest. v. 1163; in Androm. v. 1288; in Helen. v. 1708; in Med. v. 1419.

die d'Euripide. [1] Cependant les
atteintes de cet amour, ses progrès
bles, ses remords, quelle riche su
bleaux pour le pinceau du poëte!
nouvelles sources d'intérêt pour le rô
princesse! Nous avons parlé de l'amour
mon pour Antigone; [2] pourquoi ce
ment ne devient-il pas le principal mo
de l'action? Que de combats n'aurait-il
excités dans le cœur du père et dans celu
des deux amants? Que de devoirs à respec-
ter! que de malheurs à craindre!

*Théodecte.* Les peintures que vous re-
grettez seraient aussi dangereuses pour les
mœurs, qu'indignes d'un théâtre qui ne s'oc-
cupe que de grands évènements et de sen-
timents élevés. Jamais aux siècles héroïques
l'amour ne produisit aucune de ces révolu-
tions que nous retrace la tragédie.

*Zopyre.* Et la guerre de Troie?

*Théodecte.* Ce ne fut pas la perte d'Hélène
qui arma les Grecs contre les Troyens; ce
fut, pour Ménélas, le besoin de venger une
injure éclatante; pour les autres princes, le
serment qu'ils avaient fait auparavant de lui

[1] Euripid. in Hippol.
[2] Soph. in Antig.

garantir la possession de son épouse : [1] ils ne virent, dans l'amour trahi, que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie; que des soupirs, des larmes et des faiblesses, que les poëtes lyriques se sont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de noblesse et de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalousie, trois puissants ressorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

## TROISIÈME SÉANCE.

Il fut question des mœurs, des pensées, des sentiments et du style qui conviennent à la tragédie.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais surtout dans le poëme, soit épique, soit dramatique, ce que l'on appelle mœurs, est l'exacte conformité des actions, des sentiments, des pensées et des discours du personnage avec son caractère. Il faut donc que dès les premières scènes on reconnaisse, à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles

[1] Euripid. Iphig. in Aulid. v. 58.

sont ses inclinations actuelles, quels sont ses projets ultérieurs.[1]

Les mœurs caractérisent celui qui agit :[2] elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez soin de l'affaiblir. La poésie, ainsi que la peinture, embellit le portrait sans négliger la ressemblance. Ne salissez le caractère d'un personnage, même subalterne, que lorsque vous y serez contraint. Dans une pièce d'Euripide,[3] Ménélas joue un rôle répréhensible, parce qu'il fait le mal sans nécessité.[4]

Il faut encore que les mœurs soient convenables, ressemblantes, égales ; qu'elles s'assortissent à l'âge et à la dignité du personnage; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros; et qu'elles ne se démentent point dans le courant de la pièce.

Voulez-vous leur donner du relief et de l'éclat? faites-les contraster entre elles. Voyez combien, dans Euripide, le caractère de Polynice devient intéressant par celui d'Étéocle

[1] Aristot. de poët. cap. 6, t. 2, p. 657; c. 15, p. 663.
[2] Id. ibid. p. 656.
[3] Euripid. in *Orest.*
[4] *Aristot. ibid. cap.* 15, p. 663.

son frère;[1] et dans Sophocle, le caractère d'Électre par celui de Chrysothémis sa sœur.[2]

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation; comme eux, prouver une vérité, réfuter une objection, agrandir ou rapetisser un objet.[3] Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés sur la rhétorique, et les exemples dans les tragédies qui font l'ornement du théâtre. C'est là qu'éclatent la beauté des pensées et l'élévation des sentiments; c'est là que triomphent le langage de la vérité et l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Électre, Antigone, Ajax, Philoctète, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte ou du désespoir; écoutez ces accents de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expressions passionnées, qui, d'un bout du théâtre à l'autre, font retentir les cris de la nature dans tous les cœurs, et forcent tous les yeux à se remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables? C'est

[1] Euripid. in Phœniss.

[2] Soph. in Electr.

[3] Aristot. de poet. cap. 19, p. 667. Corneille, premier *discours*, p. 21.

que nos auteurs possèdent au souverain degré l'art de placer leurs personnages dans les situations les plus touchantes, et que, s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent sans réserve au sentiment unique et profond qu'exige la circonstance.

Vous ne sauriez trop étudier nos grands modèles. Pénétrez-vous de leurs beautés; mais apprenez surtout à les juger, et qu'une servile admiration ne vous engage pas à respecter leurs erreurs. Osez condamner ce raisonnement de Jocaste. Ses deux fils étaient convenus de monter alternativement sur le trône de Thèbes. Étéocle refusait d'en descendre, et pour le porter à ce sacrifice, la reine lui représente, entre autres choses, que l'égalité établit autrefois les poids et les mesures, et a réglé de tout temps l'ordre périodique des jours et des nuits. [1]

Les sentences claires, précises, et amenées sans effort, plaisent beaucoup aux Athéniens; mais il faut être attentif à les choisir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruisent la morale.

...us. Et souvent mal à propos. On fit un ... Euripide d'avoir mis dans la bouche

[1] ...id. in Phœniss. v. 544.

l'Hippolyte ces paroles : « Ma langue a pro-
« noncé le serment, mon cœur le désa-
« voue. [1] » Cependant elles convenaient à
la circonstance, et ses ennemis l'accusèrent
faussement d'en faire un principe général.
Une autre fois, on voulut chasser l'acteur
qui jouait le rôle de Bellérophon, et qui,
suivant l'esprit de son rôle, avait dit que
la richesse est préférable à tout. La pièce
était sur le point de tomber. Euripide monta
sur le théâtre. On l'avertit de retrancher c
vers. Il répondit qu'il était fait pour donn
des leçons, et non pour en recevoir; [2] m
que, si on avait la patience d'attendre,
verrait bientôt Bellérophon subir la pe
qu'il avait méritée. [3] Lorsqu'il eut donné
Ixion, plusieurs assistants lui dirent, a
la représentation, que son héros était
scélérat. Aussi, répondit-il, j'ai fini pa
tacher à une roue. [4]

Quoique le style de la tragédie

1 Euripid. in Hippol. v. 612. Schol. ibid. Ar
lib. 3, cap. 15, p. 602. Cicer. de offic. lib. 3
t. 3, p. 289.

2 Val. Max. lib. 3, cap. 7, extern. n° 1.

3 Senec. epist. 115.

4 Plut. de aud. poet. t. 2, p. 19.

plus aussi pompeux qu'il l'était autrefois,[1] il faut néanmoins qu'il soit assorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'élocution pour sauver des invraisemblances que vous êtes forcé d'admettre; mais si vous avez des pensées à rendre ou des caractères à peindre, gardez-vous de les obscurcir par de vains ornements.[2] Évitez les expressions ignobles.[3] A chaque espèce de drame conviennent un ton particulier et des couleurs distinctes.[4] C'est pour avoir ignoré cette règle, que le langage de Cléophon et de Sthélénus se rapproche de celui de la comédie.[5]

*Nicéphore.* J'en découvre une autre cause. Le genre que vous traitez est si factice, le nôtre si naturel, que vous êtes à tout moment forcés de passer du premier au second, et d'emprunter nos pensées, nos sentiments, nos formes, nos facéties et nos expressions. Je ne vous citerai que des autorités respectables, Eschyle, Sophocle, Euripide, jouant

[1] Aristot. rhet. lib. 3, cap. 1, p. 584, D.

[2] Id. de poet. cap. 24, p. 672, E.

[3] Athen. lib. 4, c. 15, p. 158. Casaub. ibid. p. 180.

[4] Quintil. lib. 10, cap. 2, p. 650.

[5] Aristot. rhet. lib. 3, cap. 7, t. 2, p. 590; id. de poet. cap. 22, p. 669.

sur le mot et faisant d'insipides allusions aux noms de leurs personnages; [1] le second de ces poëtes [2] mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes : « Aï, Aï, quelle « fatale conformité entre le nom que je porte « et les malheurs que j'éprouve! (*a*) »

*Théodecte*. On était alors persuadé que les noms qui nous sont imposés présagent la destinée qui nous attend; [3] et vous savez que, dans le malheur, on a besoin de s'attacher à quelque cause.

*Nicéphore*. Mais comment excuser, dans vos auteurs, le goût des fausses étymologies et des jeux de mots, [4] les froides métaphores, [5] les fades plaisanteries, [6] les images indécentes, [7] et ces satires contre les femmes, [8]

[1] Æschyl. in Agam. v. 690. Euripid. in Phœniss. v. 639 et 1500; id. in Troad. v. 990. Aristot. rhet. l. 2, cap. 23, t. 2, p. 579.

[2] Soph. in Ajac. v. 430.

(*a*) Aï est le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononçaient Aïas.

[3] Soph. ibid. v. 926. Euripid. in Bacch. v. 508.

[4] Æschyl. in Pers. v. 769. Euripid. ibid. v. 367.

[5] Hermog. de form. orat. lib. 1, cap. 6, p. 285.

[6] Soph. ibid. v. 1146.

[7] Euripid. in Hecub. v. 570. Soph. in Trachin. v. 31. Hermog. de invent. lib. 4, cap. 12, p. 227.

[8] Euripid. in Hippol. v. 616; in Androm. v. 85.

et ces scènes entremêlées de bas comique,[1] et ces fréquents exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante?[2] Comment souffrir qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de Déjanire, on nous dise qu'elle vient d'achever son dernier voyage sans faire un seul pas?[3] Est-il de la dignité de la tragédie, que des enfants vomissent des injures grossières et ridicules contre les auteurs de leurs jours;[4] qu'Antigone nous assure qu'elle sacrifierait un époux, un fils à son frère, parce qu'elle pourrait avoir un autre fils et un autre époux; mais qu'ayant perdu son père et sa mère, elle ne saurait remplacer le frère dont elle est privée?[5]

Je ne suis point étonné de voir Aristophane lancer, en passant, un trait contre les moyens sur lesquels Eschyle a fondé la

[1] Euripid. in Orest. v. 1506. Æschyl. in Agam. v. 864 et 923.

[2] Sophocl. in Antig. v. 325 et 567. Euripid. in Alcest. v. 750, etc.

[3] Sophocl. in Trach. v. 888.

[4] Euripid. in Alcest. v. 629. Soph. in Antig. v. 746 et 752.

[5] Sophocl. in Antig. v. 921. Aristot. rhet. l. 3, c. 16, t. 2, p. 603.

reconnaissance d'Oreste et d'Électre;[1] mais Euripide devait-il parodier et tourner si plaisamment en ridicule cette même reconnaissance?[2] Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

*Polus*. J'avoue que plus d'une fois j'ai cru jouer la comédie sous le masque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer, qu'il me soit permis d'en joindre deux autres, tirés de Sophocle et d'Euripide.

Le premier ayant pris pour sujet d'une de ses tragédies la métamorphose de Térée et de Procné, se permet plusieurs plaisanteries contre ce prince, qui paraît, ainsi que Procné, sous la forme d'un oiseau.[3]

Le second, dans une de ses pièces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Thésée. On l'interroge : « Je « ne sais pas lire, répond-il, mais je vais « décrire la forme des lettres. La première « est un rond avec un point dans le mi- « lieu; (a) la seconde est composée de deux

[1] Æsch. in Choeph. v. 223. Aristoph. in nub. v. 534. Schol. ibid.

[2] Euripid. in Electr. v. 520.

[3] Aristoph. in av. v. 100. Schol. ibid.

(a) Euripide décrivait, dans cette pièce, la forme des six lettres grecques qui composent le nom de Thésée, ΘΗΣΕΥΣ.

« lignes perpendiculaires jointes par une « ligne transversale; » et ainsi des autres. Observez que cette description anatomique du nom de Thésée réussit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une seconde, qu'il crut sans doute plus élégante. [1]

*Théodecte.* Je n'ose pas convenir que j'en risquerai une troisième dans une tragédie que je prépare : [2] ces jeux d'esprit amusent la multitude; et, ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous assujétir au sien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette servitude, et la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la secouer. Il en est d'autres qu'on pourrait excuser. En se rapprochant des siècles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres : en voulant se rapprocher de la nature, ils devaient passer du simple au familier, dont les limites ne sont pas assez distinctes.

Avec moins de génie, nous avons encore plus de risques à courir. L'art est devenu plus difficile. D'un côté, le public, rassasié

[1] Euripid. in Thes. ap. Athen. lib. 10, c. 20, p. 454.
[2] *Athen. ibid.*

des beautés depuis long-temps offertes à ses yeux, exige follement qu'un auteur réunisse les talents de tous ceux qui l'ont précédé.[1] D'un autre, les acteurs se plaignent sans cesse de n'avoir pas de rôles assez brillants. Ils nous forcent, tantôt d'étendre et de violenter le sujet, tantôt d'en détruire les liaisons;[2] souvent même, leur négligence et leur maladresse suffisent pour faire tomber une pièce. Polus me pardonnera ce reproche; le hasarder en sa présence, c'est faire son éloge.

*Polus*. Je suis entièrement de votre avis; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreste d'Euripide. Dans cette belle scène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'usage de ses sens, l'acteur Hégélochus, n'ayant pas ménagé sa respiration, fut obligé de séparer deux mots qui, suivant qu'ils étaient élidés ou non, formaient deux sens très différents; de manière qu'au lieu de ces paroles, *Après l'orage, je vois le calme,* il fit entendre celles-ci, *Après l'orage, je vois le chat.* (a)

[1] Aristot. de poet. cap. 18, p. 666.
[2] Id. ibid. cap. 9, p. 659.
(a) Voyez la Note VII à la fin du volume.

Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produisit une pareille chute; ce furent des rires excessifs de la part de l'assemblée, et des épigrammes très piquantes de la part des ennemis du poëte et de l'acteur.[1]

## QUATRIÈME SÉANCE.

Dans la quatrième séance furent discutés quelques articles tenus jusqu'alors en réserve. On observa 1° que, dans presque toutes les scènes, les réponses et les répliques se font de vers à vers,[2] ce qui rend le dialogue extrêmement vif et serré, mais quelquefois peu naturel; 2° que Pylade ne dit que trois vers dans une pièce d'Eschyle,[3] et pas un dans l'Électre de Sophocle, ainsi que dans celle d'Euripide; que d'autres personnages, quoique présents, se taisent pendant plusieurs scènes, soit par excès de douleur, soit par hauteur de caractère;[4]

[1] Euripid. in Orest. v. 279. Schol. ibid. Aristoph. in ran. v. 306. Schol. ibid.

[2] Poll. lib. 4, cap. 17, §. 113. Æschyl. Euripid. Soph. passim.

[3] Æschyl. in Choeph. v. 900.

[4] Schol. Æschyl. in Prom. v. 435. Hecub. ap. Eurip. v. 486.

3° qu'on a quelquefois introduit des personnages allégoriques, comme la force, la violence,[1] la mort,[2] la fureur;[3] 4° que les chœurs de Sophocle font partie de l'action; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent faiblement; que ceux d'Agathon en sont tout-à-fait détachés, et qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne se fait aucun scrupule aujourd'hui d'insérer dans les intermèdes des fragments de poésie et de musique qui font perdre de vue le sujet.[4]

Après qu'on se fut déclaré contre ces abus, je demandai si la tragédie avait atteint sa perfection. Tous s'écrièrent à la fois, que certaines pièces ne laisseraient rien à désirer, si l'on en retranchait les taches qui les défigurent, et qui ne sont point inhérentes à leur constitution. Mais, comme je leur fis observer qu'Aristote avait hésité sur cette question,[5] on l'examina de plus près, et les doutes se multiplièrent.

Les uns soutenaient que le théâtre est

[1] Æschyl. in Prom.
[2] Euripid. in Alcest.
[3] Id. in Herc. fur.
[4] Aristot. de poet. cap. 18, t. 2, p. 666.
[5] Id. *ibid.* cap. 4, t. 2, p. 655.

trop vaste, et le nombre des spectateurs trop considérable. Il en résulte, disaient-ils, deux inconvénients : les auteurs sont obligés de se conformer au goût d'une multitude ignorante, et les acteurs de pousser des cris qui les épuisent, au risque même de n'être pas entendus d'une partie de l'assemblée. Ils proposaient de choisir une enceinte plus étroite, et d'augmenter le prix des places, qui ne seraient remplies que par les personnes les plus honnêtes. On répondait que ce projet ne pouvait se concilier, ni avec la nature ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'est, ajoutait-on, qu'en faveur du peuple et des étrangers que nos spectacles sont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruirait l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priverait des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquaient : Pourquoi ne pas supprimer les chœurs et la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la pièce, attirés

de force ou de gré dans le vestibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence de plusieurs témoins, souvent amenés sans motif; que Médée y publie les affreux projets qu'elle médite; que Phèdre y déclare une passion qu'elle voudrait se cacher à elle-même; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que des hommes accablés de douleur agissent, parlent et meurent en chantant.

Sans le chœur, répondaient les autres, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutaient que le peuple ne voudrait point renoncer aux agréments de la musique, et que ce serait dénaturer la tragédie que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornements; elle y perdrait trop. Mais donnez-lui du moins une plus

noble destination, et qu'à l'exemple de la comédie.....

*Théodecte.* Elle nous fasse rire?

*Nicéphore.* Non; mais qu'elle nous soit utile.

*Théodecte.* Et qui oserait soutenir qu'elle ne l'est pas? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies?

*Nicéphore.* N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même? Hyppolyte, instruit de l'amour de Phèdre, se croit souillé par cette horrible confidence, [1] et n'en périt pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de de l'administration. Mais quelle différence entre votre manière et la nôtre! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence. [2] Nous disions quelquefois aux Athéniens des vérités dures et salutaires, et vous les flattez encore

[1] Euripid. in Hippol. v. 655.

[2] Id. in Orest. v. 905. Walck. diatrib. in Eurip. c. 28, pag. 250.

avec une impudence dont vous de
gir.[1]

*Théodecte*. En nourrissant le
contre le despotisme, nous les at
la démocratie; en leur montrant la
bienfaisance, et les autres vertus
ancêtres, nous leur fournissons des
nous entretenons leur vanité,
inspirer de l'honneur. Il n'est poin
qui ne leur apprenne à suppo
maux, à se garantir des fautes qu
les leur attirer.

*Nicéphore*. J'en conviendrais
truction sortait du fond même de
si vous bannissiez du théâtre
mités héréditaires dans une fa
l'homme n'était jamais coupable
criminel, jamais malheureux qu
bus des passions; si le scélérat étai
puni, et l'homme de bien toujou
pensé.

Mais tant que vous serez asser
formes, n'attendez rien de vos
faut ou corriger le fond vicieux d
toires scandaleuses, ou vous exerce
on a fait quelquefois, sur des sujet

[1] Euripid. in Helen. et in Heracl.

s pure et plus instructive.
s les assistants applaudirent à ce
sans en excepter Théodecte, qui
oins soutenait toujours que dans l'é-
uel des choses, la tragédie était aussi
ux mœurs que la comédie. Disciple
on, dit alors Polus en m'adressant la
qu'auraient pensé votre maître et
, de la dispute qui s'est élevée entre
ecte et Nicéphore? Je répondis qu'ils
t condamné les prétentions de l'un
l'autre, et que les philosophes ne
nt qu'avec indignation ce tissu d'obs-
et de personnalités qui souillaient
nne comédie.
pelons-nous les circonstances où l'on
vait alors, dit Nicéphore : Périclès

vous venez de parler; je vois dans celui de l'Aréopage des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable, et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant partout des victimes pour les immoler à la malignité du public, supposant des crimes, exagérant les vices, et faisant le plus cruel outrage à la vertu, en vomissant les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avait le plus d'esprit et de talents, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaîté féroce! On dit qu'il ne travaillait à ses ouvrages que dans le délire du vin; [1] c'était plutôt dans celui de la haine et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie? il les attaque sur leur naissance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être le fils d'une vendeuse d'herbes! [2] Il était fait pour plaire aux honnêtes

[1] *Athen.* lib. 10, cap. 7, p. 429.
[2] *Aristoph.* in equit. v. 19; id. in Acharn. v. 477.

gens, et plusieurs de ses pièces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauches et pleins de noirceurs.[1]

*Nicéphore.* J'abandonne Aristophane quand ses plaisanteries dégénèrent en satires licencieuses; mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'élève contre ceux qui l'égarent par leurs conseils;[2] lorsque, dans cette vue, il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le sénat, et le peuple même. Sa gloire s'en accrut; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seraient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils suivaient les conseils de ce poëte.[3]

*Anacharsis.* Eh! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse? et quelle confiance pouvait mériter un auteur qui ne savait pas, ou qui feignait d'ignorer qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule,[4] et qu'un portrait cesse d'être odieux, dès qu'il

[1] Aristoph. in equit. v. 1275. Plut. in compar. Aristoph. t. 2, p. 854.

[2] Aristoph. in ran. v. 698.

[3] Id. in Acharn. v. 646

[4] Cicer. *orat. cap.* 26, t. 1, p. 441. Plut. de adul. et amic. *t.* 2, *p.* 68.

est chargé de traits burlesques? On ne rit point à l'aspect d'un tyran ou d'un scélérat; on ne d[illegible]it pas rire de son image, sous quelque fo[illegible]e qu'elle paraisse. Aristophane peignait f[illegible]tement l'insolence et les rapines de ce [illegible] qu'il haïssait, et qui était à la tête de [illegible]publique; mais des bouffonneries grossie[illegible] [illegible]es détruisaient à l'instan[illegible] [illegible]leaux. Cléon, dans quelques [illegible] [illegible] comique, terrassé par un homme [illegible] du peuple, qui lui dispute e[illegible] [illegible]re de l'impudence, fut trop [illegible] avili pour devenir méprisal[illegible] [illegible]rrivait-il? la multitude s'égayait à ses dépens, comme elle s'égayait, dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens d'Hercule et de Bacchus; mais, en sortant du théâtre, elle courait se prosterner devant Bacchus, Hercule et Cléon.

Les reproches que faisait le poëte aux Athéniens, sans être plus utiles, étaient plus modérés. Outre qu'on pardonnait ces sortes de licences, quand elles ne blessaient pas la constitution établie, Aristophane accompagnait les siennes de correctifs amen[illegible] avec adresse. « Ce peuple, disait-il, [illegible] sans réflexion et sans suite; il est dur

« lère,[1] insatiable de louanges : dans ses « assemblées, c'est un vieillard qui entend « à demi-mot,[2] et qui cependant se laisse « conduire comme un enfant auquel on pré- « sente un petit gâteau, mais partout ail- « leurs il est plein d'esprit et de bon sens.[3] « Il sait qu'on le trompe, il le souffre pen- « dant quelque temps, reconnaît ensuite « son erreur, et finit par punir ceux qui ont « abusé de sa bonté.[4] » Le vieillard, flatté de l'éloge, riait de ses défauts, et, après s'être moqué de ses dieux, de ses chefs, et de lui-même, continuait d'être superstitieux, dupe et léger.

Un spectacle si plein d'indécence et de malignité révoltait les gens les plus sages et les plus éclairés de la nation. Ils étaient tellement éloignés de le regarder comme le soutien des mœurs, que Socrate n'assistait point à la représentation des comédies,[5] et que la loi défendait aux aréopagites d'en composer.[6]

[1] Aristoph. in equit. v. 40.
[2] Id. ibid. v. 46.
[3] Id. ibid. v. 750.
[4] Id. ibid. v. 1122 et 1352.
[5] Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 13.
[6] *Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348.*

Ici Théodecte s'écria : La cause est finie, et se leva aussitôt. Attendez, répondit Nicéphore, il nous revient une décision sur vos auteurs. Qu'aurais-je à craindre? disait Théodecte, Socrate voyait avec plaisir les pièces d'Euripide; [1] il estimait Sophocle, [2] et nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philosophes. Comme j'étais à ses côtés, je lui dis tout bas : Vous êtes bien généreux. Il sourit, et fit de nouveaux efforts pour se retirer; mais on le retint, et je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adressai à Théodecte.

Socrate et Platon rendaient justice aux talents, ainsi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains; mais ils les accusaient d'avoir, à l'exemple des autres poëtes, dégradé les dieux et les héros. Vous n'oseriez en effet les justifier sur ce premier article. Toute vertu, toute morale est détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injustes et plus barbares que les hommes mêmes, tendent des pièges à l'innocence pour la rendre malheureuse, et la poussent au crime pour l'en punir. La comédie qui

[1] *Ælian.* var. hist. lib. 2, cap. 13.
[2] *Socr.* ap. Xenoph. memor. lib. 1, p. 725.

expose de pareilles divinités à la risée du public, est moins coupable que la tragédie qui les propose à notre vénération.

*Zopyre*. Il serait aisé de leur donner un plus auguste caractère : mais que pourrait-on ajouter à celui des héros d'Eschyle et de Sophocle?

*Anacharsis*. Une grandeur plus réelle et plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changements qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature tel qu'il paraissait encore dans les siècles héroïques, l'homme de l'art tel qu'il est aujourd'hui, et l'homme que la philosophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Le premier, sans apprêt et sans fausseté, mais excessif dans ses vertus et dans ses faiblesses, n'a point de mesure fixe. Il est trop grand ou trop petit : c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles généreux *qui distinguaient* le premier, *sait plus ni ce* qu'il est, ni ce qu'il veut.

être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes qui l'attachent plus aux apparences qu'à la réalité; de dissimulations si fréquentes, qu'il semble emprunter les qualités mêmes qu'il possède. Toute sa ressource est de jouer la comédie, et c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisième est modelé sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions lui a donné un caractère vigoureux et uniforme; il se place au niveau des évènements, et ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave: il ignore si les accidents funestes de la vie sont des biens ou des maux; il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouit sans remords, il fournit sa carrière en silence, et voit sans crainte la mort s'avancer à pas lents.

*Zopyre.* Et n'est-il pas vivement affligé quand il est privé d'un père, d'un fils, d'une épouse, d'un ami?

*Anacharsis.* Il sent déchirer ses entrailles; mais, fidèle à ses principes, il se roidit contre la douleur,[1] et ne laisse échapper, ni en

[1] Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 603.

public, ni en particulier, des pleurs et des cris inutiles.

*Zopyre*. Ces cris et ces pleurs soulageraient son âme.

*Anacharsis*. Ils l'amolliraient; elle serait dominée une fois, et se disposerait à l'être encore plus dans la suite. Observez en effet que cette âme est comme divisée en deux parties;[1] l'une qui, toujours en mouvement, et ayant toujours besoin de se passionner, préférerait les vives atteintes de la douleur au tourment insupportable du repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuosité de la première, et qu'à nous procurer un calme que le tumulte des sens et des passions ne puisse pas troubler. Or ce n'est pas ce système de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir; ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage et toujours semblable à lui-même : un tel caractère serait trop difficile à imiter, et ne frapperait pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible et la plus aveugle de notre âme; ils la secouent, ils la tourmentent, et, en la pénétrant de terreur et de pitié, ils

la forcent de se rassasier de ces pleurs et de ces plaintes dont elle est, pour ainsi dire, affamée.[1]

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continuel de craintes et de pusillanimité? Comment se persuaderait-il que c'est une lâcheté, une honte de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule et Achille se permettre, dans la douleur, des cris, des gémissements et des plaintes; qui tous les jours voit un peuple entier honorer de ses larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros auparavant invincibles?[2]

Non, la philosophie ne saurait se concilier avec la tragédie: l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton sévère au malheureux: Oppose un front serein à la tempête; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés; respecte la main qui t'écrase, et souffre sans murmurer: telle est la loi de la sagesse.[3] La tragédie, d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui

[1] Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 606.
[2] Id. ibid. p. 605.
[3] Id. ibid. p. 604.

crie à son tour : Mendiez des consolations ; déchirez vos vêtements ; roulez-vous dans la poussière ; pleurez et laissez éclater votre douleur : telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphait : il concluait de ces réflexions, qu'en se perfectionnant la comédie se rapprocherait de la philosophie, et que la tragédie s'en écarterait de plus en plus. Un sourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que, sortant tout à coup des bornes de la modération, il dit que je n'avais rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prévaudraient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et surtout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie.*[1] Il se déchaîna ensuite contre un drame qui, après deux siècles d'efforts, se ressentait encore des vices de son origine.

Je connais, disait-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Aristophane, à l'exception de celle des Oiseaux, dont le sujet m'a révolté dès les premières scènes ; je soutiens

[1]* Ulpian. in *Demosth.* p. 681. Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 658.

qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures! que de jeux de mots insipides! quelle inégalité de style![1]

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction! quelle finesse dans les plaisanteries! quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue! quelle poésie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile pour paraître éclairé, et souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice du cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces avant que d'avoir mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés. Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paraît pas moins grande aux yeux attentifs.

[1] Plut. in compar. Aristoph. et Menandr. t. 2, p. 853 et 854.

Aristophane connut cette espèce de raillerie qui plaisait alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser qu'en se pénétrant de ses beautés. [1] Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une idée de quelques-unes des scènes qu'elle contient.

Pisthétère et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès et des dissensions qui les dégoûtent du séjour d'Athènes, se transportent à la région des oiseaux, et leur persuadent de construire une ville au milieu des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du sacrifice d'un bouc; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ces paroles : [2] « Célébrez, Muse, cé-

[1] Schol. *vit. Aristoph. in proleg.* p. XIV.
[2] *Aristoph. in av.* v. 905.

« lébrez l'heureuse Néphélococcygie. (a) »
Pisthétère lui demande son nom et celui de son pays. Je suis, répond-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidèle serviteur des Muses; mes lèvres distillent le miel de l'harmonie.

PISTHÉTÈRE.

Quel motif vous amène en ces lieux?

LE POÈTE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O père, ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrais accumuler sur votre tête.
(C'est la parodie de quelques vers que Pindare avait adressés à Hiéron, roi de Syracuse.)

PISTHÉTÈRE.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Écoute, (à son esclave) donne lui ta casaque, et garde ta tunique. (Au poëte) : Prenez ce vêtement, car vous paraissez transi de froid.

(a) C'est le nom qu'on vient de donner à la nouvelle *ville*; il désigne la ville des oiseaux dans la région des

LE POËTE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnaissance. Écoutez maintenant ces vers de Pindare.

(C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, et se retire en chantant.)

PISTHÉTÈRE.

Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduirait sitôt parmi nous? [1] Mais continuons notre sacrifice.

LE PRÊTRE.

Faites silence.

UN DEVIN, tenant un livre.

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTÈRE.

Qui êtes-vous?

LE DEVIN.

L'interprète des oracles.

PISTHÉTÈRE.

Tant pis pour vous.

LE DEVIN.

Prenez garde, et respectez les choses saintes; je vous apporte un oracle concernant cette *ville*.

[1] *Aristoph. in av. v.* 957.

PISTHÉTÈRE.

Il fallait me le montrer plus tôt.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTÈRE.

Voulez-vous le réciter?

LE DEVIN.

« Quand les loups habiteront avec les « corneilles, dans la plaine qui sépare Si- « cyone de Corinthe.... (a) »

PISTHÉTÈRE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens?

LE DEVIN.

C'est une image mystérieuse; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite : « Vous sacrifierez un bouc à la « terre, et vous donnerez à celui qui le pre- « mier vous expliquera mes volontés, un « bel habit et une chaussure neuve. »

PISTHÉTÈRE.

La chaussure en est-elle?

LE DEVIN.

Prenez et lisez. « Plus, un flacon de vin,

(a) Il y avait un oracle célèbre qui commençait par ces mots. (Schol. Aristoph. in av. v. 969.)

« et une portion des entrailles de la vic-
« time. »

PISTHÉTÈRE.

Les entrailles en sont aussi?

LE DEVIN.

Prenez et lisez. « Si vous exécutez mes
« ordres, vous serez au dessus des mortels,
« comme un aigle est au dessus des oi-
« seaux. »

PISTHÉTÈRE.

Cela y est-il encore?

LE DEVIN.

Prenez et lisez.

PISTHÉTÈRE.

J'ai, dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon; il diffère un peu du vôtre, le voici : Quand quelqu'un, sans être invité, aura l'effronterie de se glisser parmi vous, de troubler l'ordre des sacrifices, et d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez, je pense?

PISTHÉTÈRE, lui présentant ses tablettes.

Prenez et lisez. Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus *illustres* imposteurs d'Athènes, *frappez et ne l'épargnez pas.*

LE DEVIN.

Cela y est-il aussi?

PISTHÉTÈRE.

Prenez et lisez. Hors d'ici, et allez-vous-en débiter vos oracles ailleurs.

A peine est-il sorti, qu'on voit paraître l'astronome Méton qui, la règle et le compas à la main, propose d'aligner la nouvelle ville, et tient des discours absurdes. Pisthétère lui conseille de se retirer, et emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui que le mérite de Méton est généralement reconnu, cette scène lui fait moins de tort qu'au poète.

Alors se présente un de ces inspecteurs que la république envoie chez les peuples qui lui paient des tributs, et dont ils exigent des présents. On l'entend crier en s'approchant : Où sont donc ceux qui devraient me recevoir?[1]

PISTHÉTÈRE.

Quel est ce Sardanapale?

L'INSPECTEUR.

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

[1] Aristoph. in av. v. 1022.

PISTHÉTÈRE.

De la part de qui venez-vous?

L'INSPECTEUR.

De la part du peuple d'Athènes.

PISTHÉTÈRE.

Tenez, il ne faudrait pas vous faire des affaires ici. Transigeons; nous vous donnerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

L'INSPECTEUR.

Par les dieux! j'y consens; car il faut que je me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenants du roi de Perse.

PISTHÉTÈRE, le battant.

Voilà ce que je vous avais promis : allez-vous-en bien vite maintenant.

L'INSPECTEUR.

Qu'est-ce donc que ceci?

PISTHÉTÈRE.

C'est la décision de l'assemblée au sujet de Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Quoi! l'on ose me frapper, et je suis inspecteur! Des témoins. (Il sort.)

PISTHÉTÈRE.

C'est une chose effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, et déjà des inspecteurs!

UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle ville insulte un Athénien....

PISTHÉTÈRE.

Que veut cet autre avec ses paperasses?

LE CRIEUR.

Je crie les édits du sénat et du peuple; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter?

PISTHÉTÈRE.

Qu'ordonnent-ils?

LE CRIEUR.

Que vous vous conformerez à nos poids, à nos mesures, et à nos décrets.

PISTHÉTÈRE.

Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. (*Il le bat.*)

LE CRIEUR.

Que faites-vous?

PISTHÉTÈRE.

Si tu ne te retires avec tes décrets...

L'INSPECTEUR, revenant sur le théâtre.

Je somme Pisthétère à comparaître en justice, pour cause d'outrages.

PISTHÉTÈRE.

Quoi! te voilà encore?

LE CRIEUR, revenant sur le théâtre.

Si quelqu'un chasse nos magistrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus....

PISTHÉTÈRE.

Et te voilà aussi?

L'INSPECTEUR.

Tu seras condamné à payer mille drachmes.

(Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.)

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple et sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, et qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différents genres de ridicules. Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais *tant de* pères avares et de fils *prodigues; jamais* tant de fortunes renversées par

l'amour du jeu, des procès et des courtisanes; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, et une si grande exagération dans les idées, dans les sentiments, et jusque dans les vices.

Ce n'est que chez les peuples riches et éclairés, comme les Athéniens et ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naître et se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds: leur dialecte se prête mieux à cette espèce de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique. [1]

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venait de donner à l'ancienne comédie. Je voudrais avoir assez de talents, lui disait-il, pour rendre un juste hommage aux chefs-d'œuvre de votre théâtre. J'ai osé relever quelques-uns de ses défauts; il ne s'agissait pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être des moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne

[1] Demetr. Phaler. de elocut. cap. 181.

it pas assigner des limites à l'art; mais on peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les timents de la nature, parce que la nature pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, et la séance t.

---

## CHAPITRE LXXII.

trait d'un Voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines.

ILOTAS avait, dans l'île de Samos, des sessions qui exigeaient sa présence. Je lui posai de partir avant le terme qu'il avait , de nous rendre à Chio, de passer dans continent, de parcourir les principales es grecques établies en Éolide, en Ionie n Doride; de visiter ensuite les îles de des et de Crète; enfin de voir, à notre ur, celles qui sont situées vers les côtes Asie, telles qu'Astypalée, Cos, Patmos, nous irions à Samos. La relation de ce age serait d'une longueur excessive; je simplement extraire de mon journal les cles qui *m'ont* paru convenir au plan gé-*l de cet ouvrage.*

Apollodore nous donna son fils Lysis, qui, après avoir achevé ses exercices, venait d'entrer dans le monde. Plusieurs de nos amis voulurent nous accompagner; Stratonicus, entre autres, célèbre joueur de cithare, très aimable pour ceux qu'il aimait, très redoutable pour ceux qu'il n'aimait pas; car ses fréquentes reparties réussissaient souvent. Il passait sa vie à voyager dans les différents cantons de la Grèce.[1] Il venait alors de la ville d'Ænos en Thrace. Nous lui demandâmes comment il avait trouvé ce climat. Il nous dit : « L'hiver y règne pendant « quatre mois de l'année, et le froid pendant « les huit autres.[2] » En je ne sais quel endroit, ayant promis de donner des leçons publiques de son art, il ne put rassembler que deux élèves; il enseignait dans une salle où se trouvaient les neuf statues des Muses avec celle d'Apollon. « Combien avez-vous « d'écoliers, lui dit quelqu'un? Douze, ré« pondit-il, les dieux compris.[3] »

L'île de Chio, où nous abordâmes, est une des plus grandes et des plus célèbres de la

[1] Athen. lib. 3, cap. 10, p. 350, E.
[2] Id. ibid. p. 351, C.
[3] Id. ibid. cap. 9, p. 348, D.

mer Égée. Plusieurs chaînes de montagnes couronnées de beaux arbres, y forment des vallées délicieuses, [1] et les collines y sont, en divers endroits, couvertes de vignes qui produisent un vin excellent. On estime surtout celui d'un canton nommé Arvisia. [2]

Les habitants prétendent avoir transmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne. [3] Ils font très bonne chère. [4] Un jour que nous dînions chez un des principaux de l'île, on agita la fameuse question de la patrie d'Homère : quantité de peuples veulent s'approprier cet homme célèbre. [5] Les prétentions des autres villes furent rejetées avec mépris, celles de Chio défendues avec chaleur. Entre autres preuves, on nous dit que les descendants d'Homère subsistaient encore dans l'île, sous le nom d'Homérides. [6] A l'instant même,

[1] Theopomp. ap. Athen. lib. 6, cap. 18, p. 265. ... in Χιός. Tournef. voyag. t. 1, p. 371. Voyage ... Grèce, par M. de Choiseul-Gouffier, chap. 5, p. 87.

[2] Strab. lib. 14, p. 645. Plin. lib. 14, cap. 7, t. 1, ... Athen. lib. 1, p. 29 et 32.

[3] Theopomp. ibid. lib. 1, cap. 20, p. 26.

[4] Athen. ibid. p. 25.

[5] ... de patr. Homer. cap. 1.

[6] Strab. lib. 14, p. 645. Isocr. Helen. encom. t. 2, ... Harpocr. in Ὁμηρίδ.

nous en vîmes paraître deux, vêtus
robe magnifique, et la tête couvert
couronne d'or.[1] Ils n'entamèrent pc
loge du poëte; ils avaient un ence
précieux à lui offrir. Après une invoc
Jupiter,[2] ils chantèrent alternati
plusieurs morceaux de l'Iliade, et
tant d'intelligence dans l'exécutio
nous découvrîmes de nouvelles beau
traits qui nous avaient le plus frapp

Ce peuple posséda, pendant c
temps, l'empire de la mer.[3] Sa puiss
ses richesses lui devinrent funestes.
doit cette justice, que dans ses guerre
les Perses, les Lacédémoniens et le
niens, il montra la même prudence c
succès que dans les revers;[4] mais on
blâmer d'avoir introduit l'usage d
des esclaves. L'oracle, instruit de ce
lui déclara qu'il s'était attiré la co
ciel.[5] C'est une des plus belles et d

[1] Plat. in Ion. t. 1, p. 530 et 535.
[2] Pind. in nem. 2, v. 1. Schol. ibid.
[3] Strab. lib. 14, p. 645.
[4] Thucyd. lib. 8, cap. 24.
[5] Theopomp. ap. Athen. lib. 6, cap. 18, p
266. Eustath. in odyss. lib. 3, p. 1462, lin. 35

inutiles réponses que les dieux aient f
aux hommes.

De Chio, nous nous rendîmes à Cume
Éolide, et c'est de là que nous partîmes po
visiter ces villes florissantes qui borne
l'empire des Perses du côté de la mer Égé
Ce que j'en vais dire, exige quelques notion
préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs se trouvèrent divisés en trois grandes peuplades, qui sont les Doriens, les Éoliens et les Ioniens. [1] Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfants de Deucalion qui régna en Thessalie. Deux de ses fils, Dorus et Éolus, et son petit-fils Ion, s'étant établis en différents cantons de la Grèce, les peuples policés ou du moins réunis par les ins de ces étrangers, se firent un honneur porter leurs noms, comme on voit les di- ses écoles de philosophie se distinguer ceux de leurs fondateurs.

es trois grandes classes que je viens liquer, se font encore remarquer par aits plus ou moins sensibles. La langue ue nous présente trois dialectes prin-

[1] acl. Pont. ap. Athen. lib. 14, cap. 5, p. 624.

cipaux, le dorien, l'éolien et l'ionien,[1] qui reçoivent des subdivisions sans nombre. Le dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolide, en Crète, en Sicile, etc., forme dans tous ces lieux et ailleurs des idiômes particuliers.[2] Il en est de même de l'ionien.[3] Quant à l'éolien, il se confond souvent avec le dorien; et ce rapprochement se manifestant sur d'autres points essentiels, ce n'est qu'entre les Doriens et les Ioniens qu'on pourrait établir une espèce de parallèle. Je ne l'entreprendrai pas; je cite simplement un exemple : les mœurs des premiers ont toujours été sévères; la grandeur et la simplicité caractérisent leur musique, leur architecture, leur langue et leur poésie. Les seconds ont plus tôt adouci leur caractère; tous les ouvrages sortis de leurs mains brillent par l'élégance et le goût.

Il règne entre les uns et les autres une antipathie,[4] fondée peut-être sur ce que Lacédémone tient le premier rang parmi les

[1] Dicæarch. stat. Græc. ap. geogr. min. t. 2, p. 21.

[2] Meurs. in Cret. cap 15. Maittair. introd. in græc. dialect. p. vij.

[3] Herodot. lib. 1, cap. 142.

[4] Thucyd. lib. 6, cap. 80 et 82.

nations doriennes, et Athènes parmi les ioniennes; [1] peut-être sur ce que les hommes ne peuvent se classer sans qu'ils se divisent. Quoi qu'il en soit, les Doriens ont acquis une plus haute considération que les Ioniens, qui, en certains endroits, rougissent d'une pareille dénomination. [2] Ce mépris, que les Athéniens n'ont jamais éprouvé, s'est singulièrement accru depuis que les Ioniens de l'Asie ont été soumis, tantôt à des tyrans particuliers, tantôt à des nations barbares.

Environ deux siècles après la guerre de Troie, une colonie de ces Ioniens fit un établissement sur les côtes de l'Asie, dont elle avait chassé les anciens habitants. [3] Peu de temps auparavant, des Éoliens s'étaient emparés du pays qui est au nord de l'Ionie, [4] et celui qui est au midi tomba ensuite entre les mains des Doriens. [5] Ces trois cantons forment, sur les bords de la mer, une lisière

[1] Herodot. lib. 1, cap. 56.

[2] Id. ibid. cap. 143.

[3] Marm. Oxon. epoch. 28. Strab. lib. 14, p. 632. Ælian. var. hist. lib. 8, c. 5. Pausan. lib. 7, c. 2, p. 525.

[4] Strab. lib. 13, p. 582; lib. 14, p. 632.

[5] Prid. in marm. Oxon. p. 385.

qui, en droite ligne, peut avoir de longueur mille sept cents stades, (*a*) et environ quatre cent soixante dans sa plus grande largeur. (*b*) Je ne comprends pas dans ce calcul les îles de Rhodes, de Cos, de Samos, de Chio et de Lesbos, quoiqu'elles fassent partie des trois colonies.

Le pays qu'elles occupèrent dans le continent, est renommé pour sa richesse et sa beauté. Partout la côte se trouve heureusement diversifiée par des caps et des golfes, autour desquels s'élèvent quantité de bourgs et de villes : plusieurs rivières, dont quelques-unes semblent se multiplier par de fréquents détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le sol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Éolide,[1] on y jouit d'un ciel plus serein, et d'une température plus douce.[2]

Les Éoliens possèdent dans le continent onze villes dont les députés s'assemblent en certaines occasions dans celle de Cume.[3]

(*a*) Soixante-quatre lieues.

(*b*) Environ dix-sept lieues un tiers.

[1] Herodot. lib. 1, cap. 149.

[2] Id. ibid. cap. 142. Pausan. lib. 7, cap. 5, p. 533 et 535.

[3] Herodot. ibid. cap. 149 et 157.

La confédération des Ioniens s'est formée entre douze principales villes. Leurs députés se réunissent tous les ans auprès d'un temple de Neptune, situé dans un bois sacré, au dessous du mont Mycale, à une légère distance d'Éphèse. Après un sacrifice interdit aux autres Ioniens, et présidé par un jeune homme de Priène, on délibère sur les affaires de la province.[1] Les états des Doriens s'assemblent au promontoire Triopium. La ville de Cnide, l'île de Cos, et trois villes de Rhodes ont seules le droit d'y envoyer des députés.[2]

C'est à peu près de cette manière que furent réglées, dès les plus anciens temps, les diètes des Grecs asiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultivèrent en paix de riches campagnes, et furent invités, par la position des lieux, à transporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur industrie. On les vit dans la suite s'établir en Égypte, affronter la mer Adriatique et celle de Tyr-

[1] Herodot. lib. 1, cap. 143, 148, 170. Strab. lib. 8, p. 384; lib. 14, p. 639. Diod. lib. 15, p. 364.

[2] Herodot. ibid. cap. 144. Dionys. Halic. antiq. rom. lib. 4, §. 25, t. 2, p. 702.

rhénie, se construire une ville en Corse, et naviguer à l'île de Tartessus, au delà des Colonnes d'Hercule.[1]

Cependant leurs premiers succès avaient fixé l'attention d'une nation trop voisine pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes était la capitale, s'emparèrent de quelques-unes de leurs villes.[2] Crœsus les assujétit toutes, et leur imposa un tribut.[3] Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur proposa de joindre leurs armes aux siennes; elles s'y refusèrent.[4] Après sa victoire, il dédaigna leurs hommages, et fit marcher contre elle ses lieutenants, qui les unirent à la Perse par droit de conquête.[5]

Sous Darius, fils d'Hystaspe, elles se soulevèrent.[6] Bientôt, secondées des Athéniens, elles brûlèrent la ville de Sardes, et allumèrent entre les Perses et les Grecs cette haine fatale que des torrents de sang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de

[1] Herodot. lib. 1, cap. 163 et 165; lib. 2, cap. 178; lib. 3, cap. 26; lib. 4, cap. 152. Strab. lib. 7, p. 801.
[2] Herodot. ibid. cap. 14, 15 et 16.
[3] Id. ibid. cap. 6 et 27.
[4] Id. ibid. cap. 75.
[5] Id. ibid. cap. 141. Thucyd. lib. 1, cap. 16.
[6] Herodot. lib. 5, cap. 98.

ouveau par les premiers, [1] contraintes de
ur fournir des vaisseaux contre les se-
onds, [2] elles secouèrent leur joug après la
taille de Mycale. [3] Pendant la guerre du
éloponèse, alliées quelquefois des Lacédé-
oniens, elles le furent plus souvent des
théniens, qui finirent par les asservir. [4]
uelques années après, la paix d'Antalci-
as les restitua pour jamais à leurs anciens
aitres.

Ainsi, pendant environ deux siècles, les
recs de l'Asie ne furent occupés qu'à por-
r, user, briser et reprendre leurs chaînes.
a paix n'était pour eux que ce qu'elle est
our toutes les nations policées, un som-
eil qui suspend les travaux pour quelques
stants. Au milieu de ces funestes révolu-
ons, des villes entières opposèrent une ré-
stance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres
onnèrent de plus grands exemples de cou-
ge. Les habitants de Téos et de Phocée
andonnèrent les tombeaux de leurs pères;
s premiers allèrent s'établir à Abdère en

[1] Herodot. lib. 6, cap. 32; lib. 7, cap. 9.
[2] Id. lib. 8, cap. 85 et 90.
[3] Id. lib. 9, cap. 104.
[4] Thucyd. lib. 6, cap. 76 et 77.

dans la dépendance de la Perse, lui p

le tribut que Darius avait imposé à

ancêtres.[2] Dans la division générale q

prince fit de toutes les provinces de so

pire, l'Éolide, l'Ionie et la Doride, joi

la Pamphylie, la Lycie et autres con

furent taxées pour toujours à quatre

talents:[3] (*a*) somme qui ne paraîtra

exorbitante, si l'on considère l'étendu

fertilité, l'industrie et le commerce d

contrées. Comme l'assiette de l'impôt

sionnait des dissensions entre les vil

les particuliers, Artapherne, frère de

rius, ayant fait mesurer et évaluer pa

rasanges (*b*) les terres des contribuabl

approuver par leurs députés un table

[1] Herodot. lib. 1, cap. 164 et 168.

répartition qui devait concilier tous les intérêts, et prévenir tous les troubles.[1]

On voit par cet exemple, que la cour de Suze voulait retenir les Grecs, ses sujets, dans la soumission plutôt que dans la servitude; elle leur avait même laissé leurs lois, leur religion, leurs fêtes, et leurs assemblées provinciales. Mais, par une fausse politique, le souverain accordait le domaine ou du moins l'administration d'une ville grecque à l'un de ses citoyens, qui, après avoir répondu de la fidélité de ses compatriotes, les excitait à la révolte, ou exerçait sur eux une autorité absolue.[2] Ils avaient alors à supporter les hauteurs du gouverneur général de la province, et les vexations des gouverneurs particuliers qu'il protégeait; et, comme ils étaient trop éloignés du centre de l'empire, leurs plaintes parvenaient rarement au pied du trône. Ce fut en vain que Mardonius, le même qui commanda l'armée des Perses sous Xerxès, entreprit de ramener la constitution à ses principes.

[1] Herodot. lib. 6, cap. 42.

[2] Id. lib. 4, cap. 137 et 138; lib. 5, cap. 27. Aristot. de rep. lib. 5, cap. 10, t. 2, p. 402; id. cur. rei famil. t. 2, p. 504. Nep. in Miltiad. cap. 3.

Ayant obtenu le gouvernement de Sardes, il rétablit la démocratie dans les villes de l'Ionie, et en chassa tous les tyrans subalternes;[1] ils reparurent bientôt,[2] parce que les successeurs de Darius, voulant récompenser leurs flatteurs, ne trouvaient rien de si facile que de leur abandonner le pillage d'une ville éloignée. Aujourd'hui que les concessions s'accordent plus rarement, les Grecs asiatiques, amollis par les plaisirs, ont laissé partout l'oligarchie s'établir sur les ruines du gouvernement populaire.[3]

Maintenant, si l'on veut y faire attention, on se convaincra aisément qu'il ne leur fut jamais possible de conserver une entière liberté. Le royaume de Lydie, devenu dans la suite une des provinces de l'empire des Perses, avait pour limites naturelles, du côté de l'ouest, la mer Égée, dont les rivages sont peuplés par les colonies grecques. Elles occupent un espace si étroit, qu'elles devaient nécessairement tomber entre les mains des Lydiens et des Perses, ou se mettre en état de leur résister. Or, par un vice qui

[1] Herodot. lib. 6, cap. 43.
[2] Id. lib. 7, cap. 85.
[3] Arrian. exped. Alex. lib. 1, p. 38.

ıbsiste aussi parmi les républiques fédé-
tives du continent de la Grèce, non-seu-
ment l'Éolide, l'Ionie et la Doride, mena-
es d'une invasion, ne réunissaient pas
urs forces, mais dans chacune des trois
ovinces, les décrets de la diète n'obli-
aient pas étroitement les peuples qui la
omposent; aussi vit-on, du temps de Cy-
ıs, les habitants de Milet faire leur paix
articulière avec ce prince, et livrer aux
reurs de l'ennemi les autres villes de
onie. [1]

Quand la Grèce consentit à prendre leur
éfense, elle attira dans son sein les armées
nombrables des Perses; et, sans les prodi-
s du hasard et de la valeur, elle aurait suc-
ombé elle-même. Si, après un siècle de
ıerres désastreuses, elle a renoncé au fu-
ste projet de briser les fers des Ioniens, c'est
ı'elle a compris enfin que la nature des
ıoses opposait un obstacle invincible à
ur affranchissement. Le sage Bias de Priène
nnonça hautement, lorsque Cyrus se fut
ndu maître de la Lydie. « N'attendez ici
qu'un esclavage honteux, dit-il aux Ioniens
assemblés; montez sur vos vaisseaux, tra-

[1] Herodot. lib. 1, cap. 141 et 169.

« versez les mers, emparez-vous de la Sar-
« daigne ainsi que des villes voisines; vous
« coulerez ensuite des jours tranquilles. [1] »

Deux fois, depuis leur entière soumission, ces peuples ont pu se soustraire à la domination des Perses; l'une, en suivant le conseil de Bias; l'autre, en déférant à celui des Lacédémoniens, qui, après la guerre médique, leur offrirent de les transporter en Grèce. [2] Ils ont toujours refusé de quitter leurs demeures; et, s'il est permis d'en juger d'après leur population et leurs richesses, l'indépendance n'était pas nécessaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage, trop long-temps suspendue. Nous parcourûmes les trois provinces grecques de l'Asie. Mais, comme je l'ai promis plus haut, je bornerai mon récit à quelques observations générales.

La ville de Cume est une des plus grandes et des plus anciennes de l'Éolide. On nous avait peint les habitants comme des hommes presque stupides : nous vîmes bientôt qu'ils ne devaient cette réputation qu'à leurs ver-

[1] Herodot. lib. 1, cap. 170.
[2] Id. lib. 9, cap. 106. Diod. lib. 11, p. 29.

tus. Le lendemain de notre arrivée, la pluie survint pendant que nous nous promenions dans la place, entourée de portiques appartenants à la république. Nous voulûmes nous y réfugier; on nous retint; il fallait une permission. Une voix s'écria : Entrez dans les portiques; et tout le monde y courut. Nous apprîmes qu'ils avaient été cédés, pour un temps, à des créanciers de l'État : comme le public respecte leur propriété, et qu'ils rougiraient de le laisser exposé aux intempéries des saisons, on a dit que ceux de Cume ne sauraient jamais qu'il faut se mettre à couvert quand il pleut, si l'on n'avait soin de les en avertir. On a dit encore, que, pendant trois cents ans, ils ignorèrent qu'ils avaient un port, parce qu'ils s'étaient abstenus, pendant cet espace de temps, de percevoir des droits sur les marchandises qui leur venaient de l'étranger. [1]

Après avoir passé quelques jours à Phocée, dont les murailles sont construites en grosses pierres parfaitement jointes ensemble, [2] nous entrâmes dans ces vastes et riches campagnes que l'Hermus fertilise de ses eaux, et qui s'é-

[1] *Strab. lib. 13, p. 622.*
[2] *Herodot. lib. 1, cap. 163.*

tendent depuis les rivages de la mer jusqu'au-delà de Sardes.[1] Le plaisir de les admirer était accompagné d'une réflexion douloureuse. Combien de fois ont-elles été arrosées du sang des mortels![2] combien le seront-elles encore de fois![3] A l'aspect d'une grande plaine, on me disait en Grèce : C'est ici que, dans une telle occasion, périrent tant de milliers de Grecs; en Scythie : Ces champs, séjour éternel de la paix, peuvent nourrir tant de milliers de moutons.

Notre route, presque partout ombragée de beaux andrachnés,[4] nous conduisit à l'embouchure de l'Hermus; et de là nos regards s'étendirent sur cette superbe rade, formée par une presqu'île où sont les villes d'Érythres et de Téos. Au fond de la baie se trouvent quelques petites bourgades, restes infortunés de l'ancienne ville de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens.[5] Elles portent encore le même nom, et si des cir-

[1] Strab. lib. 13, p. 626. Tournef. voyag. t. 1, p. 492.
[2] Xenoph. instit. Cyr. p. 158. Diod. lib. 14, p. 298. Pausan. lib. 3, cap. 9, p. 226.
[3] *Liv.* lib. 37, cap. 37.
[4] *Tournef.* ibid. p. 495.
[5] Strab. lib. 14, p. 646.

constances favorables permettent un jour d'en réunir les habitants dans une enceinte qui les protège, leur position attirera sans doute chez eux un commerce immense. Ils nous firent voir, à une légère distance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau qu'ils nomment Mélès. Elle est sacrée pour eux; ils prétendent qu'Homère y composa ses ouvrages. [1]

Dans la rade, presque en face de Smyrne, est l'île de Clazomènes, qui tire un grand profit de ses huiles. [2] Ses habitants tiennent un des premiers rangs parmi ceux de l'Ionie. Ils nous apprirent le moyen dont ils usèrent une fois pour rétablir leurs finances. Après une guerre qui avait épuisé le trésor public, ils se trouvèrent devoir aux soldats congédiés la somme de vingt talents; (a) ne pouvant l'acquitter, ils en payèrent l'intérêt fixé à vingt-cinq pour cent : ils frappèrent ensuite des monnaies de fer, auxquelles ils assignèrent la même valeur qu'à celles d'argent. Les riches consentirent à les prendre pour

[1] Pausan. lib. 7, cap. 5, p. 535. Aristid. orat. in Smyrn. t. 1, p. 408.

[2] Aristot. cur. rei famil. l. 2, p. 504.

(a) *Cent huit mille livres.*

celles qu'ils avaient entre leurs mains; la dette fut éteinte; et les revenus de l'État, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnaies introduites dans le commerce. [1]

Les petits tyrans établis autrefois en Ionie usaient de voies plus odieuses pour s'enrichir. A Phocée, on nous avait raconté le fait suivant. Un Rhodien gouvernait cette ville; il dit en secret et séparément aux chefs des deux factions qu'il avait formées lui-même, que leurs ennemis lui offraient une telle somme s'il se déclarait pour eux. Il la retira de chaque côté, et parvint ensuite à réconcilier les deux partis. [2]

Nous dirigeâmes notre route vers le midi. Outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Éphèse, Priène, Myus, Milet, Iasus, Myndus, Halicarnasse et Cnide.

Les habitants d'Éphèse nous montraient avec regret les débris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa

[1] Aristot. cur. rei famil. t. 2, p. 504.
[2] Id. ibid.

grandeur.[1] Quatorze ans auparavant, i
avait été brûlé, non par le feu du ciel, ni
par les fureurs de l'ennemi, mais par les ca-
prices d'un particulier nommé Hérostrate,
qui, au milieu des tourments, avoua qu'il
n'avait eu d'autre dessein que d'éterniser son
nom.[2] La diète générale des peuples d'Ionie
fit un décret pour condamner ce nom fatal à
l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le
souvenir; et l'historien Théopompe me dit
un jour, qu'en racontant le fait, il nomme-
rait le coupable.[3]

Il ne reste de ce superbe édifice que les
quatre murs, et des colonnes qui s'élèvent
au milieu des décombres. La flamme a con-
sumé le toit et les ornements qui décoraient
la nef. On commence à le rétablir. Tous les
citoyens ont contribué; les femmes ont sacri-
é leurs bijoux.[4] Les parties dégradées par
feu seront restaurées; celles qu'il a détrui-

[1] Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 357.
Cicer. de nat. deor. lib. 2, cap. 27, t. 2, p. 456.
in Alex. t. 1, p. 665. Solin. cap. 40.
Aul. Gell. lib. 2, cap. 6. Val. Max. lib. 8, cap. 14,
. nº 5.
ristot. cur. rei famil. t. 2, p. 505. Strab. lib. 14,
o.

tes reparaîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur était rehaussée par l'éclat de l'or et les ouvrages de quelques célèbres artistes;[1] elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture et de la sculpture,[2] perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Égyptiens, et qu'on retrouve dans les temples de plusieurs villes grecques.[3] La tête de la déesse est surmontée d'une tour; deux tringles de fer soutiennent ses mains; le corps se termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux et d'autres symboles. (*a*)

Les Éphésiens ont, sur la construction des édifices publics, une loi très sage. L'architecte dont le plan est choisi fait ses soumissions et engage tous ses biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépense excède-

[1] Aristoph. in nub. v. 598. Plin. lib. 34, cap. 8, t. 2, pag. 649.

[2] Strab. lib. 14, p. 641. Plin. lib. 35 cap. 10, t. 2, pag. 697.

[3] Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 357.

(*a*) Voyez la Note VIII à la fin du volume.

t-elle d'un quart? le trésor de l'État fournit ce surplus. Va-t-elle par-delà le quart? tout l'excédant est prélevé sur les biens de l'artiste. [1]

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples, ses fêtes, ses manufactures, ses ports, cet assemblage confus de vaisseaux, de matelots et d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'est le séjour de l'opulence, des lumières et des plaisirs; c'est l'Athènes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes distinguées par des agréments divers; [2] Milet a vu sortir de son sein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin. [3] (a) Leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes; elle se félicite d'avoir produit Aspasie et les plus aimables courtisanes. En certaines circonstances, les inté-

[1] Vitruv. præf. lib. 10, p. 203.

[2] Hesiod. de gener. deor. v. 241.

[3] Ephor ap. Athen. l. 12, p. 523. Strab. l. 14, p. 635. Senec. de consolat. ad Helv. cap. 6. Plin. lib. 5, cap. 29, t. 1, p. 278.

(a) Sénèque attribue à Milet soixante-quinze colonies; Pline, plus de quatre-vingts. Voyez les citations.

rêts de son commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre; en d'autres, elle a déposé les armes sans les avoir flétries; et de là ce proverbe : Les Milésiens furent vaillants autrefois.[1]

Les monuments des arts décorent l'intérieur de la ville; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivières et baigné les murs de plusieurs villes, se répand en replis tortueux au milieu de cette plaine qui s'honore de porter son nom, et se pare avec orgueil de ses bienfaits![2] Combien de fois, assis sur le gazon qui borde ses rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissants, ne pouvant nous rassasier ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté,[3] nous sentions une langueur délicieuse se glisser dans nos âmes, et les jeter, pour ainsi dire, dans l'ivresse du bonheur! Telle est l'influence du climat de l'Ionie; et comme, loin de la cor-

[1] Athen. lib. 12, p. 523. Aristoph. in Plut. v. 1003.
[2] Herodot. lib. 7, c. 26. Strab. l. 12, p. 577 et 578.
[3] Herodot. lib. 1, cap. 142. Pausan. lib. 7, cap. 5, p. 533 et 535. Chandl. trav. in Asia, chapt. 21, p. 78.

riger, les causes morales n'ont servi l'augmenter, les Ioniens sont devenu peuple le plus efféminé, et l'un des plus mables de la Grèce.

Il règne dans leurs idées, leurs sentimei et leurs mœurs,[1] une certaine mollesse q fait le charme de la société; dans leur mus que et leurs danses,[2] une liberté qui com mence par révolter, et finit par séduire. Il ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, et leur luxe s'est enrichi de leurs découvertes : des fêtes nombreuses les occupent chez eux, ou les attirent chez leurs voisins; es hommes s'y montrent avec des habits aagnifiques, les femmes avec l'élégance de parure, tous avec le désir de plaire.[3] Et là ce respect qu'ils conservent pour les ditions anciennes qui justifient leurs faisses. Auprès de Milet, on nous conduisit fontaine de Biblis, où cette princesse rtunée expira d'amour et de douleur.[4]

[1] Aristoph. in thesm. v. 170. Schol. ibid.; id. in eccles. Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 680. Ephor. et Hera-. Athen. lib. 12, cap. 5, p. 623.
[2] rat. l. 3, od. 6, v. 21. Athen. l. 14, c. 5, p. 525. nophan. ap. Athen. lib. 12, p. 526.
[3] usan. lib. 7, cap. 5, p. 535. Conon. ap. Phot.
[4] Ovid. metam. lib. 9, v. 454.

On nous montra le mont Latmus où Diane accordait ses faveurs au jeune Endymion. [1] A Samos, les amants malheureux vont adresser leurs vœux aux mânes de Léontichus et de Rhadine. [2]

Quand on remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thèbes, on aperçoit, aux côtés du fleuve, une longue suite de superbes monuments, parmi lesquels s'élèvent par intervalles des pyramides et des obélisques. Un spectacle plus intéressant frappe le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnasse en Doride, remonte vers le nord pour se rendre à la presqu'île d'Érythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que neuf cents stades environ, (*a*) s'offrent à ses yeux quantité de villes dispersées sur les côtes du continent et des îles voisines. Jamais, dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talents distingués et de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse, Hippocrate à Cos, Thalès à Milet,

[1] Pausan. lib. 5, cap. 1, p. 376. Plin. lib. 2, cap. 9, t. 1, p. 76. Hesych. in Ἐνδυμ. etc.

[2] Pausan. ibid.

(*a*) Environ trente-quatre lieues.

Pythagore à Samos, Parrhasius à Éphèse, Xénophanès (b) à Colophon, Anacréon Téos, Anaxagore à Clazomènes, Homè partout : j'ai déja dit que l'honneur de l avoir donné le jour excite de grandes rivalité dans ces contrées. Je n'ai pas fait mentio de tous les écrivains célèbres de l'Ionie, pa la même raison qu'en parlant des habitants de l'Olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'histo-ien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe ui a vécu de notre temps. On nous mon-ait, en passant, la maison où ce dernier isait ses observations.[1] Un moment après, us nous trouvâmes en présence de la cé-re Vénus de Praxitèle. Elle est placée au ieu d'un petit temple qui reçoit le jour leux portes opposées, afin qu'une lu-

Apelle naquit aussi dans cette contrée; à Cos, sui-s uns; à Éphèse, suivant les autres.

Chef de l'école d'Élée.

ab. lib. 2, p. 119; lib. 14, p. 656.

mière douce l'éclaire de toutes parts. [1] Comment peindre la surprise du premier coup-d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt! Nous prêtions nos sentiments au marbre; [2] nous l'entendions soupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisaient entrevoir des beautés dor[illegible] nous ressentions les effets, sans en p[illegible]r la cause. Parmi les assistants, l'un [illegible] : « Vénus a quitté « l'Olympe, elle habi[illegible]parmi nous. » Un autre : « Si Junon et [illegible]nerve la voyaient « maintenant, elles n[illegible] plaindraient plus « du jugement de Pâ[illegible] [3] » Un troisième : « La déesse daigna autrefois se montrer sans « voile aux yeux de Pâris, d'Anchise et « d'Adonis : a-t-elle apparu de même à « Praxitèle? [4] Oui, répondit un des élèves, « et sous la figure de Phryné. [5] » En effet, au premier aspect nous avions reconnu cette fameuse courtisane. Ce sont de part et d'au-

[1] Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 726. Lucian. in amor. §. 13, t. 2, p. 411.

[2] Diod. eclog. ex lib. 26, p. 884.

[3] Anthol. lib. 4, cap. 12, p. 323.

[4] Id. ibid. p. 324.

[5] Athen. lib. 13, cap. 6, p. 591.

tre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artistes y découvraient en même temps le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de Praxitèle, nommée Cratine.[1]

C'est ainsi que les peintres et les sculpteurs, prenant leurs maîtresses pour modèles, les ont exposées à la vénération publique, sous les noms de différentes divinités; c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de Mercure d'après celle d'Alcibiade.[2]

Les Cnidiens s'enorgueillissent d'un trésor qui favorise à la fois les intérêts de leur commerce et ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la superstition, et passionnés pour les arts, il suffit d'un oracle ou d'un monument célèbre pour attirer les étrangers. On en voit très souvent qui passent les mers, et viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Praxitèle.[3] (*a*)

[1] Cl. Al. coh. ad gent. p. 47. Luc. in am. §. 13, t. 2, p. 411.

[2] Clem. Alex. ibid.

[3] Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 726.

(*a*) Des médailles frappées à Cnide du temps des empereurs romains, représentent, à ce qu'il paraît, la Vénus de Praxitèle. De la main droite, la déesse cache son sexe; de la gauche, elle tient un linge au dessus d'un vase à parfums.

Lysis, qui ne pouvait en détourner ses regards, exagérait son admiration, et s'écriait de temps en temps : Jamais la nature n'a produit rien de si parfait. Et comment savez-vous, lui dis-je, que parmi ce nombre infini de formes qu'elle donne au corps humain, il n'en est point qui surpasse en beauté celle que nous avons devant les yeux? A-t-on consulté tous les modèles qui ont existé, qui existent et qui existeront un jour? Vous conviendrez du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces modèles, et qu'en assortissant avec soin les beautés éparses sur différents individus, [1] il a trouvé le secret de suppléer à la négligence impardonnable de la nature : l'espèce humaine ne se montre-t-elle pas avec plus d'éclat et de dignité dans nos ateliers, que parmi toutes les familles de la Grèce? Aux yeux de la nature, repris-je, rien n'est beau, rien n'est laid, tout est dans l'ordre. Peu lui importe que de ses immenses combinaisons il résulte une figure qui présente toutes les perfections ou toutes les défectuosités que nous assignons au corps humain : son unique

[1] Xenoph. memor. lib. 3, p. 781. Cicer. de invent. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 75.

e les mêmes traits, le même regard. Nos
nes artistes y découvraient en même
mps le sourire enchanteur d'une autre
aîtresse de Praxitèle, nommée Cratine. [1]

C'est ainsi que les peintres et les sculp-
urs, prenant leurs maîtresses pour mo-
les, les ont exposées à la vénération pu-
ique, sous les noms de différentes divini-
s; c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de
ercure d'après celle d'Alcibiade. [2].

Les Cnidiens s'enorgueillissent d'un trésor
i favorise à la fois les intérêts de leur com-
erce et ceux de leur gloire. Chez des peu-
es livrés à la superstition, et passionnés
ur les arts, il suffit d'un oracle ou d'un
onument célèbre pour attirer les étran-
rs. On en voit très souvent qui passent les
ers, et viennent à Cnide contempler le
us bel ouvrage qui soit sorti des mains de
axitèle. [3] (*a*)

[1] Cl. Al. coh. ad gent. p. 47. Luc. in am. §. 13, t. 2, p. 411.

[2] Clem. Alex. ibid.

[3] Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 726.

(*a*) Des médailles frappées à Cnide du temps des em-
eurs romains, représentent, à ce qu'il paraît, la Vénus
Praxitèle. De la main droite, la déesse cache son sexe;
la gauche, elle tient un linge au dessus d'un vase à
fums.

de Zeuxis! Il la considéra pendant que
instants; et, moins surpris de l'excel
du travail, que des transports d'un pe
placé à ses côtés, il lui dit : Mais
trouve pas cette femme si belle. C'est
vous n'avez pas mes yeux, répondit
tiste.[1]

Au sortir du temple, nous parcour
le bois sacré, où tous les objets sont re
au culte de Vénus. Là semblent reviv
jouir d'une jeunesse éternelle, la mère
donis, sous la forme du myrte; la ser
Daphné, sous celle du laurier;[2] le
Cyparissus, sous celle du cyprès.[3] Pa
le lierre flexible se tient fortement at
aux branches des arbres, et en quelqu
droits la vigne trop féconde y trouv
appui favorable. Sous des berceaux, q
superbes platanes protégeaient de leur
bre, nous vîmes plusieurs groupes de
diens, qui, à la suite d'un sacrifice,

ient un repas champêtre : [1] ils chantaient
rs amours, et versaient fréquemment
is leurs coupes le vin délicieux que pro-
it cette heureuse contrée. [2]

Le soir, de retour à l'auberge, nos jeunes
ves ouvrirent leurs porte-feuilles, et nous
ntrèrent dans des esquisses qu'ils s'étaient
curées, les premières pensées de quelques
istes célèbres. [3] Nous y vîmes aussi un
nd nombre d'études qu'ils avaient faites
près plusieurs beaux monuments, et en
ticulier d'après cette fameuse statue de
yclète, qu'on nomme le Canon ou la
gle. [4] Ils portaient toujours avec eux l'ou-
ge que composa cet artiste pour justifier
proportions de sa figure, [5] et le Traité de
ymétrie et des couleurs, récemment pu-
par le peintre Euphranor. [6]

Alors s'élevèrent plusieurs questions sur

Lucian. in amor. §. 12, t. 2, p. 409.
Strab. lib. 14, p. 637.
Petron. in satir.. p. 311. Mém. de l'acad. des bell.
t. 19, p. 260.
Plin. lib. 34, cap. 8, t. 2, p. 650. Lucian. de mort.
gr. §. 9, t. 3, p. 331.
Galen. de Hippocr. et Plat. dogmat. l. 5, t. 1, p. 288.
Plin. lib. 35, cap. 11, t. 2, p. 704.

la beauté, soit universelle, soit individuelle: tous la regardaient comme une qualité uniquement relative à notre espèce; tous convenaient qu'elle produit une surprise accompagnée d'admiration, et qu'elle agit sur nous avec plus ou moins de force, suivant l'organisation de nos sens et les modifications de notre âme. Mais ils ajoutaient que l'idée qu'on s'en fait n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, et variant partout, suivant la différence de l'âge et du sexe, il n'était pas possible d'en réunir les divers caractères dans une définition exacte.

Un de nous, à la fois médecin et philosophe, après avoir observé que les parties de notre corps sont composées des éléments primitifs, soutint que la santé résulte de l'équilibre de ces éléments, et la beauté de l'ensemble de ces parties.[1] Non, dit un des disciples de Praxitèle, il ne parviendrait pas à la perfection, celui qui, se traînant servilement après les règles, ne s'attacherait qu'à la correspondance des parties, ainsi qu'à la justesse des proportions.

On lui demanda quels modèles se propose un grand artiste, quand il veut repré-

[1] Galen. de Hippocr. et Plat. dogm. l. 5, t. 1, p. 288.

senter le souverain des dieux ou la mère d
amours. Des modèles, répondit-il, qu'il s'e
formés d'après l'étude réfléchie de la natur
et de l'art, et qui conservent, pour ains
dire, en dépôt tous les attraits convenables
à chaque genre de beauté. Les yeux fixés
sur un de ces modèles, il tâche, par un long
travail, de le reproduire dans sa copie;[1]
il la retouche mille fois; il y met tantôt l'empreinte de son âme élevée, tantôt celle de
son imagination riante, et ne la quitte qu'après avoir répandu la majesté suprême dans
le Jupiter d'Olympie, ou les grâces séduisantes dans la Vénus de Cnide.

La difficulté subsiste, lui dis-je : ces simulacres de beauté dont vous parlez, ces
nages abstraites où le vrai simple s'enrichit
 vrai idéal,[2] n'ont rien de circonscrit ni
uniforme. Chaque artiste les conçoit et les
ésente avec des traits différents. Ce n'est
nc pas sur des mesures si variables qu'on
 prendre l'idée précise du beau par ex-
nce.

[1] Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 769.

[2] icer. orat. cap. 2, t. 1, p. 421. De Piles, cours de
p. 32. Winckelm. hist. de l'art, t. 2, p. 41. Jun.
vet. lib. 1, cap. 2, p. 9.

Platon, ne le trouvant nulle part exempt de taches et d'altération, s'éleva, pour le découvrir, jusqu'à ce modèle que suivit l'ordonnateur de toutes choses, quand il débrouilla le chaos. [1] Là se trouvaient tracées d'une manière ineffable et sublime, (*a*) toutes les espèces des objets qui tombent sous nos sens, [2] toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverses époques de notre vie. Si la matière rebelle n'avait opposé une résistance invincible à l'action divine, le monde visible posséderait toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particulières, à la vérité, ne feraient sur nous qu'une impression légère, puisqu'elles seraient communes aux individus de même sexe et de même âge; mais combien plus fortes et plus durables seraient nos émotions, à l'aspect de cette abondance de beautés toujours pures et sans mélange d'imperfections, toujours les mêmes et toujours nouvelles!

Aujourd'hui notre âme, où reluit un

[1] Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 93. Plat. in Tim. ibid. p. 29.

(*a*) Voyez le Chapitre LIX de cet ouvrage.

[2] Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 597.

yon de lumière émané de la divinité, sou-
'e sans cesse après le beau essentiel;[1]
e en recherche les faibles restes, disper-
, dans les êtres qui nous entourent, et
fait elle-même jaillir de son sein des étin-
les qui brillent dans les chefs-d'œuvre des
s, et qui font dire que leurs auteurs, ainsi
e les poëtes, sont animés d'une flamme
ıeste.[2]

On admirait cette théorie, on la combat-
t; Philotas prit la parole. Aristote, dit-il,
i ne se livre pas à son imagination, peut-
'e parce que Platon s'abandonne trop à la
nne, s'est contenté de dire que la beauté
:st autre chose que l'ordre dans la gran-
ur.[3] En effet, l'ordre suppose la symé-
e, la convenance, l'harmonie : dans la
ındeur, sont comprises la simplicité, l'u-
.é, la majesté. On convint que cette dé-
ition renfermait à peu près tous les carac-
'es de la beauté, soit universelle, soit in-
ridaelle.

Nous allâmes de Cnide à Mylasa, l'une

[1] Plat. in conv. t. 3, p. 211; id. in Phædr. p. 251.
[2] Jun. de pict. lib. 1, cap. 4, p. 23.
[3] Aristot. de mor. lib. 4, cap. 7, t. 2, p. 49; id. de
:t. cap. 7, t. 2, p. 658.

des principales villes de la Carie. Elle possède un riche territoire, et quantité de temples, quelques-uns très anciens, tous construits d'un beau marbre tiré d'une carrière voisine.[1] Le soir, Stratonicus nous dit qu'il voulait jouer de la cithare en présence du peuple assemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommée Iasus. La multitude était accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployait toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen qui était dur d'oreille. Le musicien s'étant approché de lui pour le remercier de son attention, et le féliciter sur son goût : — Est-ce que la trompette a sonné, lui dit cet homme? — Sans doute. — Adieu donc, je m'enfuis bien vite.[2] Le lendemain Stratonicus se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, et ne voyant autour de lui que très peu d'auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces :

[1] Strab. lib. 14, p. 658. Herodot. lib. 1, cap. 171.
[2] Strab. ibid.

*Temples, écoutez-moi!* [1] et après avoir préludé pendant quelques moments, il congédia l'assemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talents.

Il courut plus de risques à Caunus. Le pays est fertile; mais la chaleur du climat et l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles et languissants qui se traînaient dans les rues. Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homère, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles. [2] C'etait en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitants s'offensaient de cette plaisanterie : « Moi, répondit-il, je n'ai pas voulu dire « que ce lieu fût malsain, puisque je vois « les morts s'y promener paisiblement. [3] » Il fallut partir au plus vite, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiscrétions qui

[1] Athen. lib. 8, cap. 9, p. 348.
[2] Homer. iliad. lib. 6, v. 146.
[3] Strab. lib. 14, p. 651. Eustath. in Dionys. perieg. v. 533. ap. geogr. min. t. 4, p. 101.

furent très mal reçues. Une vieille femme le regardait attentivement; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle : Cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein; comment se peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le sien? [1]

---

# CHAPITRE LXXIII.

## SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

### Les îles de Rhodes, de Crète et de Cos. Hippocrate.

Nous nous embarquâmes à Caunus. En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode où, entre autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus et l'épouse du Soleil : [2] expressions peut-être relatives aux plaisirs que la déesse y distribue, et à l'attention qu'a le dieu de l'honorer sans cesse de sa présence; car on prétend qu'il n'est point de jour dans l'année où il ne s'y montre pendant quelques moments. [3] Les Rhodiens

[1] Athen. lib. 8, cap. 9, p. 349.
[2] Pind. olymp. 7, v. 25.
[3] Plin. lib. 2, cap. 62, t. 1, p. 104.

le regardent comme leur principale divinité,[1] et le représentent sur toutes leurs monnaies.

Rhodes fut d'abord nommée Ophiusa,[2] c'est-à-dire, l'île aux serpents. C'est ainsi qu'on désigna plusieurs autres îles qui étaient peuplées de ces reptiles quand les hommes en prirent possession. Remarque générale : quantité de lieux, lors de leur découverte, reçurent leurs noms des animaux, des arbres, des plantes et des fleurs qui s'y trouvaient en abondance. On disait : Je vais au pays *des cailles, des cyprès, des lauriers*, etc.[3]

Du temps d'Homère, l'île dont je parle était partagée entre les villes d'Ialyse, Camire et Linde,[4] qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours, la plupart de leurs habitants, ayant résolu de s'établir dans un même endroit pour réunir leurs forces,[5] jetèrent les fon-

[1] Diod. lib. 5, p. 327.

[2] Strab. lib. 14, p. 653. Steph. in Ῥόδ.

[3] Eustath. in Dionys. v. 453, p. 84. Spanh. de præst. num. t. 1, p. 320.

[4] Homer. iliad. lib. 2, v. 656. Pind. olymp. 7, v. 135.

[5] *Strab. lib. 14, p. 655.* Diod. lib. 13, p. 196. Conon. ap. *Phot. p. 456.* Aristid. orat. de concord. t. 2, p. 398.

dements de la ville de Rhodes, (a) d'après les dessins d'un architecte athénien :[1] ils y transportèrent les statues qui décoraient leurs premières demeures,[2] et dont quelques-unes sont de vrais colosses.[3] (b) La nouvelle ville fut construite en forme d'amphithéâtre,[4] sur un terrain qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs qui sont d'une très grande élévation, et garnis de tours, ses maisons bâties en pierres et non en briques, ses temples, ses rues, ses théâtres, tout y porte l'empreinte de la grandeur et de la beauté;[5]

(a) Dans la première année de la 93e olympiade, (Diod. lib. 13, p. 196.) avant J. C. 408 ou 407.

[1] Strab. lib. 14, p. 654.

[2] Pind. olymp. 7, v. 95.

[3] Plin. lib. 34, cap. 7, t. 2, p. 647.

(b) Parmi ces statues colossales, je ne compte pas ce fameux colosse qui avait, suivant Pline, soixante-dix coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ soixante-quatre ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes. (Meurs. in Rhod. lib. 1, c. 15.) Mais je le cite ici pour prouver quel était, dans ces temps-là, le goût des Rhodiens pour les grands monuments.

[4] Diod. lib. 20, p. 811.

[5] Strab. lib. 14, p. 652. Diod. lib. 19, p. 689. Pausan. lib. 4, c. 31, p. 356. Aristid. orat. Rhodiac. t. 2, p. 342 et 358. Dio Chrysost. orat. 31, p. 354.

tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, et que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

Le pays qu'elle habite jouit d'un air pur et serein.[1] On y trouve des cantons fertiles, du raisin et du vin excellents, des arbres d'une grande beauté, du miel estimé, des salines, des carrières de marbre : la mer qui l'entoure, fournit du poisson en abondance.[2] Ces avantages, et d'autres encore, ont fait dire aux poëtes qu'une pluie d'or y descend du ciel.[3]

L'industrie seconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquèrent à la marine.[4] Par son heureuse position,[5] leur île sert de relâche aux vaisseaux qui vont d'Égypte en Grèce, ou de Grèce en Égypte.[6] Ils s'établirent successivement dans la plupart des lieux où le commerce les attirait. On doit compter parmi

[1] Suet. in Tiber. cap. 11.

[2] Meurs. in Rhod. lib. 2, cap. 1.

[3] Homer. iliad. lib. 2, v. 670. Pind. olymp. 7, v. 89. Strab. lib. 14, p. 654.

[4] Strab. ibid.

[5] Polyb. lib. 5, p. 430. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.

[6] *Diod. lib. 5, p. 329.* Demosth. adv. Dionys. *p. 1121, etc.*

qui s'est rendu coupable, c'est un étranger;[1] le même esprit a dicté cette loi des Rhodiens : « Que les homicides soient jugés hors « de la ville.[2] » Dans la vue d'inspirer plus d'horreur pour le crime, l'entrée de la ville est interdite à l'exécuteur des hautes œuvres.[3]

L'autorité avait toujours été entre les mains du peuple : elle lui fut enlevée, il y a quelques années, par une faction que favorisait Mausole, roi de Carie;[4] et ce fut vainement qu'il implora le secours des Athéniens.[5] Les riches, auparavant maltraités par le peuple, veillent sur ses intérêts avec plus de soin qu'il ne faisait lui-même. Ils ordonnent de temps en temps des distributions de blé; et des officiers particuliers sont chargés de prévenir les besoins des plus pauvres, et spécialement de ceux qui sont

[1] Dio Chrysost. orat. 31, p. 336.

[2] Aristid. orat. Rhod. t. 2, p. 353.

[3] Dio Chrysost. ibid. p. 348.

[4] Aristot. de rep. lib. 5, cap. 3, t. 2, p. 388; cap. 5, p. 392. Theopomp. ap. Athen. lib. 10, cap. 12, p. 444. Demosth. de lib. Rhod. p. 144 et 145. Liban. et Ulpian. *ibid.*

[5] Demosth. ibid. p. 143.

toutes les nations commerçantes. [1] Les Rhodiens paraissent avec assurance sur toutes les mers, sur toutes les côtes. Rien n'est comparable à la légèreté de leurs vaisseaux, à la discipline qu'on y observe, à l'habileté des commandants et des pilotes. [2] Cette partie de l'administration est confiée aux soins vigilants d'une magistrature sévère; elle punirait de mort ceux qui, sans permission, pénétreraient dans certains endroits des arsenaux. [3]

Je vais rapporter quelques-unes de leurs lois civiles et criminelles. Pour empêcher que les enfants ne laissent flétrir la mémoire de leur père : « Qu'ils paient ses dettes, dit « la loi, quand même ils renonceraient à sa « succession. [4] » A Athènes, lorsqu'un homme est condamné à perdre la vie, on commence par ôter son nom du registre des citoyens : ce n'est donc pas un Athénien

[1] Meurs. in Rhod. lib. 1, cap. 21. Dissert. de M. Pastoret sur l'influence des lois des Rhodiens.

[2] Diod. in excerpt. Vales. p. 402. Liv. lib. 37, c. 30. Cicer. pro leg. Manil. cap. 18, t. 5, p. 20. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.

[3] Strab. *lib. 14, p. 653.*

[4] *Sext. Empir. pyrrhon. hypoth.* lib. 1, cap. 14, p. 38.

cienne simplicité de leurs pères dans le sein de l'opulence. (a) Leurs mœurs ont quelquefois reçu de fortes atteintes; mais ils sont tellement attachés à certaines formes d'ordre et de décence, que de pareilles attaques n'ont chez eux qu'une influence passagère. Ils se montrent en public avec des habits modestes et un maintien grave. On ne les voit jamais courir dans les rues, et se précipiter les uns sur les autres. Ils assistent aux spectacles en silence; et dans ces repas où règne la confiance de l'amitié et de la gaîté, ils se respectent eux-mêmes. [1]

Nous parcourûmes l'île dans sa partie orientale, où l'on prétend qu'habitaient autrefois des géants. [2] On y a découvert des os d'une grandeur énorme. [3] On nous en avait montré de semblables en d'autres lieux de la Grèce. Cette race d'hommes a-t-elle existé? Je l'ignore.

Au bourg de Linde, le temple de Minerve est remarquable, non seulement par sa haute

(a) Voyez la Note IX à la fin du volume.

[1] Dio Chrysost. orat. 31, p. 359; orat. 32, p. 377.

[2] Diod. lib. 5, p. 327.

[3] Phleg. de reb. mirab. cap. 16.

té, et par les offrandes des rois, [1]
ıcore par deux objets qui fixèrent
ttention. Nous y vîmes tracée en
l'or cette ode de Pindare que Strato-
ous avait fait entendre. [2] Non loin
trouve le portrait d'Hercule; il est
hasius, qui, dans une inscription
u bas du tableau, atteste qu'il avait
ıté le dieu tel qu'il l'avait vu plus
ıis en songe. [3] D'autres ouvrages du
artiste excitaient l'émulation d'un
omme de Caunus, que nous connû-
qui se nommait Protogène. Je le cite
u'on augurait, d'après ses premiers
qu'il se placerait un jour à côté ou
ıs de Parrhasius.

ıi les gens de lettres qu'a produits
Rhodes, nous citerons d'abord Cléo-
ın des sages de la Grèce; ensuite Ti-
n et Anaxandride, l'un et l'autre cé-

dot. lib. 2, cap. 182. Note de M. Larcher, t. 2,
ieurs. in Rhod. lib. 1, cap. 6.
. ap. Schol. Pind. olymp. 7, p. 76. Alter Schol.

lib. 35, c. 10, p. 694. Athen. lib. 12, c. 11.

lèbres par leurs comédies. Le premier étai
à la fois athlète et poëte, très vorace et trè
satirique. Dans ses pièces de théâtre, ain
que dans ses chansons, il déchira sans piti
Thémistocle et Simonide. Après sa mort
Simonide fit son épitaphe; elle était conçu
en ces termes : « J'ai passé ma vie à man
« ger, à boire, et à dire du mal de tout l
« monde. [1] »

Anaxandride, appelé à la cour du roi d
Macédoine, augmenta par une de ses pièc
l'éclat des fêtes qu'on y célébrait. [2] Choi
par les Athéniens pour composer le dith
rambe qu'on devait chanter dans une cér
monie religieuse, il parut à cheval à la tête d
chœur, ses cheveux tombant sur ses épaule
vêtu d'une robe de pourpre garnie de frang
d'or, et chantant lui-même ses vers; [3] il cr
que cet appareil, soutenu d'une belle figur
lui attirerait l'admiration de la multitud
Sa vanité lui donnait une humeur insuppo
table. Il avait fait soixante-cinq comédie

[1] Athen. lib. 10, cap. 4, p. 415. Anthol. lib. 3, c.
p. 212. Ælian. var. hist. lib. 1, c. 27. Plut. in Themi
t. 1, p. 122. Suid. in Τιμοκρ.

[2] Suid. in Ἀναξανδρ.

[3] Athen. lib. 9, cap. 4, p. 374.

remporta dix fois le prix; mais, beaucoup
oins flatté de ses victoires qu'humilié de
s chutes, au lieu de corriger les pièces qui
avaient pas réussi, il les envoyait, dans
1 accès de colère, aux épiciers, pour qu'el-
s servissent d'enveloppes. [1]

Que d'après ces exemples on ne juge pas
1 caractère de la nation. Timocréon et
naxandride vécurent loin de leur patrie,
ne cherchèrent que leur gloire person-
elle.

L'île de Rhodes est beaucoup plus petite
ie celle de Crète. (*a*) Toutes deux m'ont
aru mériter de l'attention : la première
est élevée au dessus de ses moyens, la se-
onde est restée au dessous des siens. Notre
aversée de l'une à l'autre fut très heureuse.
ous descendîmes au port de Cnosse, éloi-
né de cette ville de vingt-cinq stades. [2] (*b*)

Du temps de Minos, Cnosse était la capi-
le de l'île de Crète. [3] Les habitants vou-
aient lui conserver la même prérogative,

[1] Athen. lib. 9, cap. 4, p. 374.
(*a*) Aujourd'hui Candie.
[2] *Strab. lib. 10, p. 476.*
(*b*) *Environ une lieue.*
[3] *Strab. ibid. Homer.* odyss. lib. 19, v. 178.

et fo t leur prétention, non sur leur puis e actuelle, mais sur la gloire de leurs ...êtres,[1] et sur un titre encore plus respecta e à leurs yeux : c'est le tombeau de Jupiter;[2] c'est cette caverne fameuse où ils disent qu'il fut enseveli. Elle est creusée au pied du mont Ida, à une légère distance de la ville. pr sèrent de la voir, et le Cnossien ... a complaisance de nous loger, v t ment nous accompagner.

Il fallait traverser la place publique; elle était pleine de monde. On nous dit qu'un étranger devait prononcer un discours en l'honneur des Crétois. Nous ne fûmes pas étonnés du projet; nous avions vu, en plusiers endroits de la Grèce, des orateurs ou des sophistes composer ou réciter en public le panégyrique d'un peuple, d'un héros, ou d'un personnage célèbre.[3] Mais quelle fut notre surprise, quand l'étranger parut à la tribune! C'était Stratonicus. La veille il s'é-

[1] Diod. in excerpt. Vales. p. 353.

[2] Meurs. in Cret. cap. 3 et 4.

[3] Isocr. in paneg. t. 1, p. 120; id. in Helen. encom. t. 2, p. 114. Plat. in Hipp. min. t. 1, p. 363. Plut. apophth. lacon. t. 2, p. 192.

tait concerté, à notre insu, avec les principaux magistrats, qu'il avait connus dans un voyage précédent.

Après avoir représenté les anciens habitants de l'île dans un état de barbarie et d'ignorance : [1] C'est parmi vous, s'écria-t-il, que tous les arts furent découverts ; c'est vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la justice et cette simplicité de cœur qui vous distingue. [2] Vesta vous apprit à bâtir des maisons, Neptune à construire des vaisseaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve celle de l'olivier. [3] Jupiter détruisit les géants qui voulaient vous asservir. [4] Hercule vous délivra des serpents, des loups, et des diverses espèces d'animaux malfaisants. [5] Les auteurs de tant de bienfaits, admis par vos soins au nombre des dieux, reçurent le jour dans cette belle con-

[1] Herodot. lib. 1, cap. 173. Diod. lib. 5, p. 334.

[2] Diod. ibid.

[3] Id. ibid. p. 336, etc.

[4] Id. ibid. p. 338.

[5] Diod. l. 4, p. 225. Plut. de inimic. util. t. 2, p. 86. Ælian. hist. animal. lib. 3, cap. 32. Plin. lib. 8, cap. 58, *t. 1, p. 474.*

trée, et ne sont maintenant occupés que de son bonheur.

L'orateur parla ensuite des guerres de Minos, de ses victoires sur les Athéniens, des étranges amours de Pasiphaé, de cet homme plus étrange encore, qui naquit avec une tête de taureau, et qui fut nommé Minotaure. Stratonicus, en rassemblant les traditions les plus contradictoires et les fables les plus absurdes, les avait exposées comme des vérités importantes et incontestables. Il en résultait un ridicule qui nous faisait trembler pour lui; mais la multitude, enivrée des louanges dont il l'accablait, ne cessa de l'interrompre par des applaudissements.

La séance finie, il vint nous joindre: nous lui demandâmes si, en voulant s'amuser aux dépens de ce peuple, il n'avait pas craint de l'irriter par l'excès des éloges. Non, répondit-il; la modestie des nations, ainsi que celle des particuliers, est une vertu si douce, qu'on peut, sans risque, la traiter avec insolence.

Le chemin qui conduit à l'antre de Jupiter est très agréable: on voit sur ses bords, des arbres superbes; à ses côtés, des prairies char-

mantes, et un bois de cyprès remarquables par leur hauteur et leur beauté, bois consacré au dieu, ainsi qu'un temple que nous trouvâmes ensuite.[1] A l'entrée de la caverne sont suspendues quantité d'offrandes. On nous fit remarquer, comme une singularité, un de ces peupliers noirs qui tous les ans portent du fruit : on nous dit qu'il en croissait d'autres aux environs, sur les bords de la fontaine Saurus.[2] La longueur de l'antre peut être de deux cents pieds, sa largeur de vingt.[3] Au fond nous vîmes un siège qu'on nomme le trône de Jupiter, et sur les parois cette inscription tracée en anciens caractères : C'EST ICI LE TOMBEAU DE ZAN.[4] *(a)*

Comme il était établi que le dieu se manifestait, dans le souterrain sacré, à ceux qui venaient le consulter, des hommes d'esprit profitèrent de cette erreur pour éclairer ou pour séduire les peuples. On prétend, en

[1] Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 625.

[2] Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 5, p. 124.

[3] Benedet. Bordon. Isolar. p. 49.

[4] Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 4, p. 78.

(a) Zan est la même chose que Ζὴν, Jupiter. Il paraît, par une médaille du Cabinet national, que les Crétois prononçaient TAN. (Mém. de l'acad. t. 26, p. 546.) *Cette inscription n'était pas d'une haute antiquité.*

effet, que Minos,[1] Épiménide et Pythagore, voulant donner une sanction divine à leurs lois ou à leurs dogmes, descendirent dans la caverne et s'y tinrent plus ou moins de temps renfermés.[2]

De là nous allâmes à la ville de Gortyne, l'une des principales du pays; elle est située au commencement d'une plaine très fertile. En arrivant, nous assistâmes au jugement d'un homme accusé d'adultère. Il en fut convaincu; on le traita comme le vil esclave des sens. Déchu des privilèges de citoyen, il parut en public avec une couronne de laine, symbole d'un caractère efféminé, et fut obligé de payer une somme considérable.[3]

On nous fit monter sur une colline par un chemin très rude,[4] jusqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur présente à chaque pas des circuits et des sinuosités sans nombre. C'est là surtout qu'on connaît le danger d'une première faute; c'est là que l'erreur d'un moment peut coûter la vie au voyageur

[1] Homer. odyss. lib. 19, v. 179. Plat. in Min. t. 2, pag. 319.

[2] Diog. Laert. lib. 8, §. 3.

[3] Ælian. var. hist. lib. 12, cap. 12. Not. Perizon. ibid.

[4] Tournef. voyag. t. 1, p. 67.

indiscret. Nos guides, à qui une longue expérience avait appris à connaître tous les replis de ces retraites obscures, s'étaient armés de flambeaux. Nous suivîmes une espèce d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front; haute, en certains endroits, de sept à huit pieds; en d'autres, de deux ou trois seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ douze cents pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune vingt-quatre pieds de diamètre, sans autre issue que celle qui nous y avait conduits, toutes deux taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir. [1]

Nos conducteurs prétendaient que cette vaste caverne était précisément ce fameux labyrinthe où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenait renfermé. Ils ajoutaient que, dans l'origine, le labyrinthe ne fut destiné qu'à servir de prison. [2] (*a*)

Dans les pays de montagnes, le défaut de cartes topographiques nous obligeait souvent à gagner une hauteur pour reconnaître

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 65.

[2] Philoch. ap. Plut. in Thes. t. 1, p. 6.

(*a*) *Voyez la Note* X à la fin du volume.

la position respective des lieux. Le sommet du mont Ida nous présentait une station favorable. Nous prîmes des provisions pour quelques jours. Une partie de la route se fait à cheval, et l'autre à pied.[1] On visite, en montant, les antres où s'étaient établis les premiers habitants de la Crète.[2] On traverse des bois de chênes, d'érables et de cèdres. Nous étions frappés de la grosseur des cyprès, de la hauteur des arbousiers et des andrachnés.[3] A mesure qu'on avance, le chemin devient plus escarpé, le pays plus désert. Nous marchions quelquefois sur les bords des précipices, et pour comble d'ennui, il fallait supporter les froides réflexions de notre hôte. Il comparait les diverses régions de la montagne, tantôt aux différents âges de la vie, tantôt aux dangers de l'élévation, et aux vicissitudes de la fortune. Eussiez-vous pensé, disait-il, que cette masse énorme, qui occupe, au milieu de notre île, un espace de six cents stades de circonfé-

[1] Tournef. voyag t. 1, p. 52.

[2] Diod. lib. 5, p. 334.

[3] Dionys. perieg. v. 503. Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 3, p. 121; lib. 4, cap. 1, p. 283. Meurs. in Cret. cap. 9. Belon, observ. liv. 1, chap. 16 et 17.

rence,[1] (a) qui a successivement offert à nos regards des forêts superbes, des vallées et des prairies délicieuses,[2] des animaux sauvages et paisibles,[3] des sources abondantes qui vont au loin fertiliser nos campagnes,[4] se terminerait par quelques rochers, sans cesse battus des vents, sans cesse couverts de neiges et de glaces?[5]

La Crète doit être comptée parmi les plus grandes îles connues.[6] Sa longueur d'orient en occident est, à ce qu'on prétend, de deux mille cinq cents stades;[7] (b) dans son milieu, elle en a environ quatre cents de lar-

[1] Strab. lib. 10, p. 475.

(a) Vingt-deux lieues dix-sept cents toises.

[2] Theophr. de vent. p. 405. Diod. lib. 5, p. 338. Wessel. not. in Diod. t. 1, p. 386. Meurs. in Cret. lib. 2, cap. 3, p. 73. Belon, observ. liv. 1, chap. 16.

[3] Meurs. ibid. cap. 8, p. 100.

[4] Id. ibid. cap. 6, p. 89.

[5] Diod. lib. 5, p. 338. Tournef. voyag. t. 1, p. 53.

[6] Scyl. ap. geogr. min. t. 1, p. 56. Tim. ap. Strab. lib. 14, p. 554. Eustath. in Dionys. v. 568.

[7] Scyl. ibid. Dicæarch. stat. græc. ap. geogr. min. t. 2, p. 24. Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 3, p. 8.

(b) Quatre-vingt-quatorze lieues douze cent cinquante toises.

geur;[1] (a) beaucoup moins partout ailleurs.[2] Au midi, la mer de Libye baigne ses côtes; au nord, la mer Égée : à l'est, elle s'approche de l'Asie; à l'ouest, de l'Europe.[3] Sa surface est hérissée de montagnes, dont quelques-unes, moins élevées que le mont Ida, sont néanmoins d'une très grande hauteur : on distingue, dans sa partie occidentale, les *Monts Blancs*, qui forment une chaîne de trois cents stades de longueur.[4] (b)

Sur les rivages de la mer, et dans l'intérieur des terres, de riches prairies sont couvertes de troupeaux nombreux; des plaines bien cultivées présentent successivement d'abondantes moissons de blé, de vin, d'huile, de miel et de fruits de toute espèce.[5] L'île produit quantité de plantes salutaires;[6] les arbres y sont très vigoureux : les cyprès s'y

[1] Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 209.
(a) Quinze lieues trois cents toises.
[2] Strab. lib. 10, p. 475.
[3] Id. ibid. p. 474.
[4] Id. ibid. p. 475.
(b) Onze lieues huit cent cinquante toise
[5] Strab. ibid. Homer. odyss. lib. 19, v. 173. Diod. lib. 5, p. 343. Tournef. voyag. t. 1, p. 23, 37, 42, etc. Meurs. in Cret. lib. 2, cap. 7, p. 94; cap. 9, p. 102.
[6] Meurs. ibid. cap. 10, p. 108.

plaisent beaucoup; ils croissent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts Blancs, et qui leur ont fait donner ce nom.[1]

La Crète était fort peuplée du temps d'Homère : on y comptait quatre-vingt-dix ou cent villes.[2] Je ne sais si le nombre en a depuis augmenté ou diminué. On prétend que les plus anciennes furent construites sur les flancs des montagnes, et que les habitants descendirent dans les plaines, lorsque les hivers devinrent plus rigoureux et plus longs.[3] J'ai déja remarqué, dans mon voyage de Thessalie, qu'on se plaignait à Larisse de l'augmentation successive du froid. (*a*)

Le pays étant partout montueux et inégal, la course à cheval est moins connue des habitants que la course à pied; et, par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc et de la fronde dès leur enfance, ils sont devenus les

[1] Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 2, p. 118; lib. 4, cap. 1, p. 283. Plin. lib. 16, cap. 33, t. 2, p. 25. Tournef. voyag. t. 1, p. 28.

[2] Homer. odyss. l. 19, v. 174; id. iliad. l. 2, v. 649. Eustath. in iliad. lib. 2, t. 1, p. 313.

[3] Theophr. de vent. p. 405.

(*a*) Voyez le Chapitre XXXV de cet ouvrage, t. 3, pag. 344.

mais comme il est aisé d'en sc
un temps favorable, on pourrait y
des expéditions pour toutes les pa
terre. [4] Les vaisseaux qui parten
montoire le plus oriental, ne me
trois ou quatre jours pour aborder
te; [5] il ne leur en faut que dix po
dre au Palus Méotide au dessus
Euxin. [6]

La position des Crétois au mili
tions connues, leur extrême popu
les richesses de leur sol, font prés
la nature les avait destinés à range
Grèce sous leur obéissance. [7] Dès
guerre de Troie, ils soumirent une

[1] Meurs. in Cret. l. 3, c. 11, p. 177. Be
liv. 1, chap. 5.

le la mer Égée, [1] et s'établirent sur
[ues côtes de l'Asie et de l'Europe. [2] Au
nencement de cette guerre, quatre-
s de leurs vaisseaux abordèrent sur les
d'Ilium, sous les ordres d'Idoménée et
érion. [3] Bientôt après, l'esprit des con-
:s s'éteignit parmi eux, et dans ces der-
temps il a été remplacé par des senti-
s qu'on aurait de la peine à justifier.
de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent
pythie une réponse qui les dispensait
:ourir la Grèce; [4] et pendant la guerre
:loponèse, guidés, non par un principe
stice, mais par l'appât du gain, ils mi-
à la solde des Athéniens un corps de
leurs et d'archers que ces derniers leur
nt demandés. [5]

:l ne fut jamais l'esprit de leurs lois, de
ɔis d'autant plus célèbres, qu'elles en
ɔroduit de plus belles encore. Regret-
de ne pouvoir citer ici tous ceux qui
i eux s'occupèrent de ce grand objet;

leurs. in Cret. lib. 3, cap. 3, p. 128.
l. ibid. lib. 4, cap. 5, p. 210.
omer. iliad. lib. 2, v. 645.
erodot. lib. 7, cap. 169.
*'hucyd. lib.* 7, cap. 57.

prononçons du moins avec respect le nom de Rhadamante qui, dès les plus anciens temps, jeta les fondements de la législation, [1] et celui de Minos qui éleva l'édifice.

Lycurgue emprunta des Crétois l'usage des repas en commun, les règles sévères de l'éducation publique, et plusieurs autres articles qui semblent établir une conformité parfaite entre ses lois et celles de Crète. Pourquoi donc les Crétois ont-ils plus tôt et plus honteusement dégénéré de leurs institutions que les Spartiates? Si je ne me trompe, en voici les principales causes.

1° Dans un pays entouré de mers ou de montagnes qui le séparent des régions voisines, il faut que chaque peuplade sacrifie une partie de sa liberté pour conserver l'autre, et qu'afin de se protéger mutuellement, leurs intérêts se réunissent dans un centre commun. Sparte étant devenue, par la valeur de ses habitants ou par les institutions de Lycurgue, la capitale de la Laconie, on vit rarement s'élever des troubles dans la province. Mais en Crète, les villes de Cnosse, de Gortyne, de Cydonie, de Phestus, de Lyctos et quantité d'autres, forment autant

[1] *Ephor.* ap. Strab. lib. 10, p. 476 et 482.

de républiques indépendantes, jalouses, ennemies, toujours en état de guerre les unes contre les autres.[1] Quand il survient une rupture entre les peuples de Cnosse et de Gortyne sa rivale, l'île est pleine de factions; quand ils sont unis, elle est menacée de la servitude.[2]

2° A la tête de chacune de ces républiques, dix magistrats, nommés Cosmes,[3] (a) sont chargés de l'administration, et commandent les armées. Ils consultent le sénat, et présentent les décrets, qu'ils dressent de concert avec cette compagnie, à l'assemblée du peuple, qui n'a que le privilège de les confirmer.[4] Cette constitution renferme un vice essentiel. Les cosmes ne sont choisis que dans une certaine classe de citoyens; et comme, après leur année d'exercice, ils ont le droit exclusif de remplir les places va-

[1] Aristot. de rep. lib. 2, cap. 9, t. 2, p. 328. Plut. de frat. amor. t. 2, p. 490.

[2] Strab. lib. 10, p. 476 et 496. Polyb. lib. 4, p. 319.

[3] Chishull. antiq. Asiat. p. 108.

(a) Ce nom, écrit en grec, tantôt Κόσμοι, tantô Κόσμιοι, peut signifier Ordonnateurs ou Prud'hommes. (Chishull. antiq. Asiat. p. 123.) Les anciens auteurs les comparent quelquefois aux Éphores de Lacédémone.

[4] *Aristot. ibid. cap. 10, t. 2, p. 333.*

cantes dans le sénat, il arrive qu'un petit nombre de familles, revêtues de toute l'autorité, refusent d'obéir aux lois, exercent, en se réunissant, le pouvoir le plus despotique, et donnent lieu, en se divisant, aux plus cruelles séditions. [1]

3° Les lois de Lycurgue établissent l'égalité des fortunes parmi les citoyens, et la maintiennent par l'interdiction du commerce et de l'industrie; celles de Crète permettent à chacun d'augmenter son bien. [2] Les premières défendent toute communication avec les nations étrangères : ce trait de génie avait échappé aux législateurs de Crète. Cette île, ouverte aux commerçants et aux voyageurs de tous les pays, reçut de leurs mains la contagion des richesses et celle des exemples. Il semble que Lycurgue fonda de plus justes espérances sur la sainteté des mœurs que sur la beauté des lois : qu'en arriva-t-il? dans aucun pays, les lois n'ont été aussi respectées qu'elles le furent par les magistrats et par les citoyens de Sparte. Les législateurs de Crète paraissent

[1] Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, t. 2, p. 333. Polyb. *lib.* 6, p. 490.
[2] Polyb. ibid. p. 489.

avoir plus compté sur les lois que su[r les]
mœurs, et s'être plus donné de soins [pour]
punir le crime que pour le prévenir : in[jus-]
tices dans les chefs, corruption dans [les]
particuliers, voilà ce qui résulta de leu[rs]
règlements. [1]

La loi du Syncrétisme, qui ordonne [à]
tous les habitants de l'île de se réunir si u[ne]
puissance étrangère y tentait une descente,
ne saurait les défendre, ni contre leurs divisions, ni contre les armes de l'ennemi, [2]
parce qu'elle ne ferait que suspendre les
haines au lieu de les éteindre, et qu'elle
laisserait subsister trop d'intérêts particuliers dans une confédération générale.

On nous parla de plusieurs Crétois qui
se sont distingués en cultivant la poésie ou
les arts. Épiménide, qui, par certaines cérémonies religieuses, se vantait de détourner
le courroux céleste, devint beaucoup plus
célèbre que Myson qui ne fut mis qu'au
nombre des sages. [3]

[1] Polyb. lib. 6, p. 490. Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 10, pag. 231.

[2] Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, p. 333, E. Plut. de frat. amor. t. 2, p. 490.

[3] Meurs. ibid. cap. 11, etc.

En plusieurs endroits de la Grèce, on conserve avec respect de prétendus monuments de la plus haute antiquité : à Chéronée le sceptre d'Agamemnon, [1] ailleurs la massue d'Hercule [2] et la lance d'Achille; [3] mais j'étais plus jaloux de découvrir, dans les maximes et dans les usages d'un peuple, les débris de son ancienne sagesse. Les Crétois ne mêlent jamais les noms des dieux dans leurs serments. [4] Pour les prémunir contre les dangers de l'éloquence, on avait défendu l'entrée de l'île aux professeurs de l'art oratoire. [5] Quoiqu'ils soient aujourd'hui plus indulgents à cet égard, ils parlent encore avec la même précision que les Spartiates, et sont plus occupés des pensées que des mots. [6]

Je fus témoin d'une querelle survenue entre deux Cnossiens. L'un dans un accès de fureur dit à l'autre : « Puisses-tu vivre en « mauvaise compagnie! » et le quitta aussitôt.

[1] Pausan. lib. 9, cap. 40, p. 795.

[2] Id. lib. 2, cap. 31, p. 185.

[3] Id. lib. 3, cap. 3, p. 211.

[4] Porphyr. de abstin. lib. 3, §. 16, p. 251. Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 1, p. 195.

[5] Sext. Empir. adv. rhet. lib. 2, p. 292.

[6] Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 641, E.

On m'apprit que c'était la plus forte imprécation à faire contre son ennemi. [1]

Il en est qui tiennent une espèce de registre des jours heureux et des jours malheureux; et comme ils ne comptent la durée de leur vie que d'après les calculs des premiers, ils ordonnent d'inscrire sur leurs tombeaux cette formule singulière : « Ci-gît un tel, « qui exista pendant tant d'années, et qui « en vécut tant. [2] »

Un vaisseau marchand et une galère à trois rangs de rames devaient partir incessamment du port de Cnosse, [3] pour se rendre à Samos. Le premier, à cause de sa forme ronde, faisait moins de chemin que le second. Nous le préférâmes, parce qu'il devait toucher aux îles où nous voulions descendre.

Nous formions une société de voyageurs qui ne pouvaient se lasser d'être ensemble. Tantôt rasant la côte, nous étions frappés de la ressemblance ou de la variété des aspects; tantôt moins distraits par les objets extérieurs, nous discutions avec chaleur des

[1] Val. Max. lib. 7, cap. 2, extern. n° 18.
[2] Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 9, p. 230.
[3] *Strab. lib.* 10, p. 476.

questions qui, au fond, ne nous intéressaient guère; quelquefois des sujets de philosophie, de littérature et d'histoire remplissaient nos loisirs. On s'entretint un jour du pressant besoin que nous avons de répandre au dehors les fortes émotions qui agitent nos âmes. L'un de nous rapporta cette réflexion du philosophe Archytas : « Qu'on vous « élève au haut des cieux, vous serez ravi « de la grandeur et de la beauté du specta-« cle; mais aux transports de l'admiration « succédera bientôt le regret amer de ne « pouvoir les partager avec personne. [1] » Dans cette conversation, je recueillis quelques autres remarques. En Perse, [2] il n'est pas permis de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire. — Les vieillards vivent plus de souvenirs que d'espérances. [3] — Combien de fois un ouvrage annoncé et prôné d'avance, a trompé l'attente du public. [4] !

Un autre jour, on traitoit d'infâme ce

[1] Cicer. de amic. cap. 23, t. 3, p. 349.
[2] Herodot. lib. 1, cap. 138.
[3] Aristot. rhet. lib. 2, cap. 13, p. 565, a.
[4] *Isocr.* in Nicocl. t. 1, p. 54.

citoyen d'Athènes qui donna son suffrage contre Aristide, parce qu'il était ennuyé de l'entendre sans cesse appeler le juste. [1] Je sens, répondit Protésilas, que, dans un moment d'humeur, j'eusse fait la même chose que cet Athénien; mais auparavant j'aurais dit à l'assemblée générale : Aristide est juste; je le suis autant que lui; d'autres le sont autant que moi : quel droit avez-vous de lui accorder exclusivement un titre qui est la plus noble des récompenses? Vous vous ruinez en éloges; et ces brillantes dissipations ne servent qu'à corrompre les vertus éclatantes, qu'à décourager les vertus obscures. J'estime Aristide, et je le condamne; non que je le croie coupable, mais parce qu'à force de m'humilier, vous m'avez forcé d'être injuste.

Il fut ensuite question de Timon qu'on surnomma le Misanthrope, et dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avait connu; tous en avaient ouï parler diversement à leurs pères. Les uns en faisaient un portrait

[1] Plut. in Aristid. t. 1, p. 322. Nep. in Aristid. cap. 1.

avantageux, les autres le peignaient de noires couleurs.[1] Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes, et conçue en ces termes : « Stratonicus accuse Timon d'avoir haï tous « les hommes; pour peine, la haine de tous « les hommes. » On admit la cause, et Philotas fut constitué défenseur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part et d'autre.

Je défère à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractère féroce et perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bienfaits d'ingratitude,[2] tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance.[3] Il l'exerçait sans cesse contre les opérations du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devaient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures et des crimes; et dès ce moment, il fut révolté

[1] Tanaquil. Faber, in Lucian. Timon. p. 89. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 14, p. 74.

[2] Lucian. in Tim. t. 1, §. 8, p. 114.

[3] Cicer. tuscul. lib. 4, cap. 11, t. 2, p. 338; id. de amic. c. 23, t. 3, p. 349. Plin. l. 7, c. 19, t. 1, p. 385.

de la politesse des Athéniens, et plus flatté de leurs mépris que de leur estime. Aristophane, qui le connaissait, nous le représente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettait pas de l'approcher ; il ajoute qu'il fut détesté de tout le monde, et qu'on le regardait comme le rejeton des furies.[1]

Ce n'était pas assez encore : il a trahi sa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venait de faire approuver par l'assemblée générale, des projets nuisibles à l'état : « Courage, mon fils! lui dit Timon; je te félicite de tes succès; continue, et tu perdras la république.[2] » Quelle horreur! et qui oserait prendre la défense d'un tel homme?

Le sort m'a chargé de ce soin, répondit Philotas, et je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produisirent les paroles de Timon sur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnaient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; et les plus éclairés en furent frappés

[1] Aristoph. in Lysistr. v. 810; in av. v. 1548.
[2] *Plut. in Alcib.* t. 1, p. 199; in Anton. p. 948.

comme d'un trait de lumière.[1] Ainsi Timon prévit le danger, en avertit, et ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Aristophane, sans vous apercevoir que son témoignage suffit pour justifier l'accusé. « C'est ce Timon, dit le poëte, c'est « cet homme exécrable, et issu des furies, « qui vomit sans cesse des imprécations « contre les scélérats.[2] » Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les mœurs anciennes luttaient encore contre des passions liguées pour les détruire. C'est un moment redoutable pour un état : c'est alors que dans les caractères faibles, et jaloux de leur repos, les vertus sont indulgentes et se prêtent aux circonstances; que dans les caractères vigoureux, elles redoublent de sévérité, et se rendent quelquefois odieuses par une inflexible roideur. Timon joignait à beaucoup d'esprit et de probité les lumières de la philosophie;[3] mais, aigri peut-être

[1] Plut. in Alcib. t. 1, p. 199.
[2] Aristoph. in Lysistr. v. 816.
[3] Plin. lib. 7, cap. 19, t. 1, p. 385. Suid. in Τιμ. Schol. Aristoph. in Lysistr. v. 816.

par le malheur, peut-être par les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'âpreté dans ses discours et dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattait pour la même cause que Socrate qui vivait de son temps, que Diogène avec qui on lui trouve bien des rapports. [1] Leur destinée a dépendu de leurs différents genres d'attaque. Diogène combat les vices avec le ridicule, et nous rions avec lui; Socrate les poursuivit avec les armes de la raison, et il lui en coûta la vie; Timon avec celles de l'humeur : il cessa d'être dangereux, et fut traité de Misanthrope, expression nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, et le perdra peut-être auprès de la postérité. [2]

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure Il aimait les femmes. [3] Non, reprit Stratonicus aussitôt; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rappelez-vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il semblait chérir, et qui, dans un repas, tête à

[1] Plin. lib. 7, cap. 19, t. 1, p. 385.
[2] Anthol. lib. 3, p. 218.
[3] *Aristoph. in Lysistr.* v. 820.

tête avec lui, s'étant écrié, O Timon, l'agréable souper! n'en reçut que cette réponse outrageante : Oui, si vous n'en étiez pas. [1]

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de faibles rumeurs accréditées par ses ennemis, mais d'après ces effusions de cœur que lui arrachait l'indignation de sa vertu, et dont l'originalité ne peut déplaire aux gens de goût. Car, de la part d'un homme qu'entraîne trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractère en entier. Il monta un jour à la tribune; le peuple, surpris de cette soudaine apparition, fit un grand silence : « Athéniens, dit-il, j'ai un petit terrain; je « vais y bâtir. Il s'y trouve un figuier; je « dois l'arracher. Plusieurs citoyens s'y sont « pendus; si la même envie prend à quel- « qu'un de vous, je l'avertis qu'il n'a pas un « moment à perdre. [2] »

Stratonicus, qui ne savait pas cette anecdote, en fut si content, qu'il se désista de

[1] Plut. in Anton. t. 1, p. 948.
[2] Id. ibid.

son accusation. Cependant on recueillit les avis, et l'on décida que, par l'amertume de son zèle, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale; que néanmoins une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, et que si la plupart des Athéniens avaient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisterait encore dans son ancienne splendeur.

Après ce jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avaient point élevé de temples à l'amitié : Je le suis bien plus, dit Lysis, de ce qu'ils n'en ont jamais consacré à l'amour. Quoi! point de fêtes ni de sacrifices pour le plus ancien et le plus beau des dieux! [1] Alors s'ouvrit une carrière immense que l'on parcourut plusieurs fois. On rapportait sur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnaissait qu'un, on en distinguait plusieurs; [2] on n'en admettait que deux, l'un céleste et pur, l'autre terrestre et

[1] Hesiod. theogon. v. 120. Aristoph. in av. v. 701. Plat. in conv. t. 3, p. 177, 178, etc.

[2] Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 23, t. 2, p. 506.

grossier.[1] On donnait ce nom au principe qui ordonna les parties de la matière agitées dans le chaos,[2] à l'harmonie qui règne dans l'univers, aux sentiments qui rapprochent les hommes.[3] Fatigué de tant de savoir et d'obscurités, je priai les combattants de réduire cette longue dispute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu? Non, répondit Stratonicus; c'est un pauvre qui demande l'aumône.[4] Il commençait à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel s'empara de lui. Le vent soufflait avec violence; notre pilote épuisait vainement les ressources de son art. Lysis, que Stratonicus n'avait cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étaient les bâtiments où l'on court le moins de risques; si c'étaient les ronds ou les longs. Ceux qui sont à terre, répondit-il.[5] Ses vœux furent bientôt comblés; un coup de vent nous porta dans le

[1] Plat. in conv. t. 3, p. 180.

[2] Cudw. system. intellect. t. 1, p. 160. Moshem. not. x, p. 161. Bruck. t. 1, p. 416.

[3] Plat. ibid. p. 179, 186, etc.

[4] Id. ibid. t. 3, p. 200 et 203. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 6, p. 280.

[5] Athen. lib. 8, cap. 10, p. 350.

port de Cos. Nous sautâmes sur le rivage, et l'on mit le navire à sec.

Cette île est petite, mais très agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantissent des vents impétueux du midi, le pays est uni et d'une grande fécondité.[1] Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville,[2] et les habitants se trouvant ensuite déchirés par des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pied d'un promontoire, à quarante stades (*a*) du continent de l'Asie. Rien de si riche en tableaux que cette position; rien de si magnifique que le port, les murailles et l'intérieur de la nouvelle ville.[3] Le célèbre temple d'Esculape, situé dans le faubourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnaissance des malades; et d'inscriptions qui indiquent et les maux dont ils étaient affligés, et les remèdes qui les en ont délivrés.[4]

Un plus noble objet fixait notre atten-

[1] Strab. lib. 14, p. 657.
[2] Thucyd. lib. 8, cap. 41. Strab. ibid.
(*a*) Environ une lieue et demie.
[3] Diod. lib. 15, p. 386.
[4] Strab. lib. 8, p. 374; lib. 14, p. 657.

sieurs siècles, conserve la doctrine
lape, auquel elle rapporte son ori
Elle a formé trois écoles, établies,
Rhodes, la seconde à Cnide, et la tr
à Cos. [4] Il reçut de son père Hérac
éléments des sciences; et convaincu
que, pour connaître l'essence de
corps en particulier, il faudrait re
aux principes constitutifs de l'uni
il s'appliqua tellement à la physiqu
rale, qu'il tient un rang honorable
ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se tro
alors entre les mains de deux classes
mes qui travaillaient, à l'insu l'une

[1] Soran. vit. Hippocr. Fréret, défens. de la

tre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philosophes ne pouvaient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes les vicissitudes qu'il éprouve souvent : d'un autre côté, les descendants d'Esculape traitaient les maladies suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitaient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. [1] Les philosophes discouraient, les Asclépiades agissaient. Hippocrate, enrichi des connaissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époques à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. [2] Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé. [3]

[1] Galen. method. med. lib. 1, t. 4, p. 35, lin. 16.

[2] Cels. de re med. in præfat. Dacier, préf. de la trad. des œuvres d'Hippocrate. Le Clerc, hist. de la médec. liv. 3, chap. 1.

[3] *Hippocr. de princip.* t. 1, p. 112.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venait de s'ouvrir ; [1] et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes, [2] ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, et surtout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que, ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité ne l'avaient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai aperçu dans son âme, qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades. [3]

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avait suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siècles an-

[1] Galen. method. med. lib. 2, t. 4, p. 53, lin. 27; lib. 9, p. 134, lin. 23.

[2] Id. ibid. lib. 5, p. 84, lin. 36, et alibi.

[3] Id. de decret. lib. 9, t. 1, p. 334, lin. 25.

térieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin, et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, [1] et que son style est toujours concis : mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but; et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé. [2] C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur les idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici, vous lirez les listes des malades qu'il avait traités pendant une épidémie, et dont la plupart étaient morts entre ses bras. [3] Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il

[1] Galen. method. med. lib. 7, t. 4, p. 106, lin. 52.

[2] Id. de vict. rat. comm. 1, t. 5, p. 51, lin. 29; id. de elem. lib. 2, t. 1, p. 58, lin. 25.

[3] *Hippocr.* epidem. lib. 1, 2, 3, etc.

ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain.[1] C'est de lui-même que nous tenons ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'institution du médecin, des règles dont je vais donner une légère idée.

La vie est si courte, et l'art que nous exerçons exige une si longue étude, qu'il faut, dès sa plus tendre jeunesse, en commencer l'apprentissage.[2] Voulez-vous former un élève? assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses

[1] Hippocr. epidem. lib. 5, §. 14, t. 1, p. 778.
[2] Id. in leg. §. 2, t. 1, p. 41; id. in aphor. §. 1, pag. 68.

honnêtes? [1] concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres? son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité? concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité. [2]

Accoutumez de bonne heure ses mains aux opérations de la chirurgie, (a) excepté à celle de la taille, qu'on doit abandonner aux artistes de profession. [3] Faites-lui parcourir successivement le cercle des sciences; que la physique lui prouve l'influence du climat sur le corps humain; et lorsque, pour augmenter ses connaissances, il jugera à propos de voyager en différentes villes, [4] conseillez-lui d'observer scrupuleusement la situation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les aliments dont on s'y nourrit, en un mot, toutes les causes qui portent le trouble dans l'économie animale. [5]

[1] Hippocr. in leg. §. 2; id. de decent. t. 1, §. 2, p. 53; §. 5, p. 55; §. 7, p. 56; §. 11, p. 59. Le Clerc, hist. de la médec. liv. 3, chap. 29.

[2] Hippocr. in præcept. §. 5, t. 1, p. 63.

(a) Elles faisaient alors partie de la médecine.

[3] Hippocr. in jusjur. §. 2, t. 1, p. 43.

[4] Id. in leg. §. 3, t. 1, p. 42.

[5] Id. de aer. aq. et loc. t. 1, p. 327.

Quand il sera instruit de vos
clairement exposés dans des confér
glées, et réduits, par vos soins, en
courtes et propres à se graver dar
moire, [1] il faudra l'avertir que l'ex
toute seule est moins dangereuse qu
rie dénuée d'expérience; [2] qu'il e
d'appliquer les principes générau
particuliers, qui, variant sans ce
souvent égaré les médecins par de
blances trompeuses; [3] que ce n'est
poussière de l'école, ni dans les ouv
philosophes et des praticiens, [4] q
prend l'art d'interroger la nature, et
difficile d'attendre sa réponse. Il n
naît pas encore cette nature; il l'a c
jusqu'ici dans sa vigueur, et parven

fins sans obstacle.[1] Vous le conduirez dans ces séjours de douleur, où déja couverte des ombres de la mort, exposée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, se relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ses besoins et ses ressources. Témoin et effrayé de ce combat, le disciple vous verra épier et saisir le moment qui peut fixer la victoire, et décider de la vie du malade. Si vous quittez pour quelques instants le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y rester, de tout observer, et de vous rendre compte ensuite, et des changements arrivés pendant votre absence, et de la manière dont il a cru devoir y remédier.[2]

C'est en l'obligeant d'assister fréquemment à ces spectacles terribles et instructifs, que vous l'initierez, autant qu'il est possible, dans les secrets intimes de la nature et de l'art. Mais ce n'est pas assez encore. Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable.[3] Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait

[1] Hippocr. epid. lib. 6, §. 5, t. 1, p. 809.
[2] Id. de decent. §. 12, t. 1, p. 59.
[3] Id. in jusjur. §. 2, t. 1, p. 43.

le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur.[1] En effet, si l'on n'était assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles?[2] Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaîté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque et chagrine;[3] sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût et cède à leurs caprices; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville pour y prononcer, en l'honneur de son art, des discours étayés du témoignage des poëtes;[5] sur ses lumières, si, outre cette

[1] Hippocr. de decent. §. 5, p. 55.

[2] Id. in jusjur. §. 2, p. 43; id. de med. §. 1, p. 45.

[3] Id. de med. ibid.

[4] Id. de decent. §. 10 et 11, t. 1, p. 58.

[5] *Id. ibid.* §. 2, p. 52 et 53; id. in præcept. §. 9, *p. 66; id.* de med. §. 1, p. 45.

istice générale que l'honnête homme ob-
erve à l'égard de tout le monde, [1] il ne pos-
ède pas celle que le sage exerce sur lui-même,
t qui lui apprend qu'au milieu du plus grand
voir, se trouve encore plus de disette que
'abondance; [2] sur ses intentions, s'il est do-
iné par un fol orgueil, et par cette basse
nvie, qui ne fut jamais le partage de l'homme
upérieur; [3] si, sacrifiant toutes les considé-
ations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au
ervice des gens riches; [4] si, autorisé par
usage à régler ses honoraires dès le com-
encement de la maladie, il s'obstine à ter-
iner le marché, quoique le malade empire
'un moment à l'autre? [5]

Ces vices et ces défauts caractérisent sur-
out ces hommes ignorants et présomptueux
ont la Grèce est remplie, et qui dégradent
 plus noble des arts, en trafiquant de la vie
t de la mort des hommes; imposteurs d'au-
nt plus dangereux, que les lois ne sauraient

[1] Hippocr. de med. §. 1, t. 1, p. 45.
[2] Id. in præcept. §. 7, t. 1, p. 65.
[3] Id. ibid. §. 7, p. 64.
[4] Id. ibid. §. 5 et 6, p. 6
[5] Id. ibid. §. 2, p. 62.

les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.[1]

Quel est donc le médecin qui honore sa profession? Celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité, et une vie sans reproche;[2] celui qui, tous les malheureux étant égaux à ses yeux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la divinité, accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes,[3] leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie;[4] qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidents imprévus,[5] se fait un devoir d'appeler au besoin quelques-uns de ses confrères, pour s'éclairer de leurs conseils;[6] celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces

[1] Hippocr. in leg. §. 1, t. 1, p. 40.
[2] Id. de med. §. 1, p. 44; id. de decent. §. 2, p. 53; §. 4, p. 54; id. in præcept. §. 1, p. 60.
[3] Id. in præcept. §. 5, p. 63.
[4] Id. ibid. §. 4, p. 62.
[5] Id. de decent. §. 9, p. 57.
[6] Id. in præcept. §. 5 et 7, p. 63 et 64.

contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter, dans les revers, d'avoir suspendu des douleurs, et donné des consolations.

Tel est le médecin philosophe qu'Hippocrate comparait à un dieu,[1] sans s'apercevoir qu'il le retraçait en lui-même. Des gens qui, par l'excellence de leur mérite, étaient faits pour reconnaître la supériorité du sien, m'ont souvent assuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que sa doctrine, adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années.[2] Si la prédiction s'accomplit, les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérants s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques-unes des îles

[1] Hippocr. de decent. §. 5, t. 1, p. 55.

[2] Cels. in præfat. Plin. lib. 7, cap. 37, t. 1, p. 395; lib. 18, t. 2, p. 108; lib. 26, p. 391; lib. 29, p. 493. Gen. passim. *Hippocr.* genus et vita ap. vander Linden, p. 958, etc.

fond du canal, amènent à Samos les eaux d'une source abondante qui coule derrière la montagne.[1]

Le môle est une chaussée destinée à mettre le port et les vaisseaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur est d'environ vingt orgyes, sa longueur de plus de deux stades.[2] (a)

A droite de la ville, dans le faubourg,[3] est le temple de Junon, construit, à ce qu'on prétend, vers les temps de la guerre de Troie,[4] reconstruit dans ces derniers siècles par l'architecte Rhécus : il est d'ordre dorique.[5] Je n'en ai pas vu de plus vastes :[6] on en connaît de plus élégants. (b) Il est

[1] Herodot. lib. 3, c. 60. Tournef. voyag. t. 1, p. 419.
[2] Herodot. ibid.
(a) Vingt orgyes font cent treize de nos pieds et quatre pouces; deux stades font cent quatre-vingt-neuf toises.
[3] Strab. lib. 14, p. 637.
[4] Pausan. lib. 7, cap. 4, p. 530. Menodot. ap. Athen. lib. 15, cap. 4, p. 672.
[5] Vitruv. præf. lib. 7, p. 124.
[6] Herodot. lib. 3, cap. 60.
(b) Il reste encore des débris d'un ancien temple à Samos; mais il paraît qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote. Voyez Tournef. voyag. t. 1, p. 422. Pococ. observ. vol. 2, part. 2, p. 27. Choiseul-Gouffier, voyag. pittor. de la Grèce, t. 1, p. 100.

nelle verdure, font jaillir de leurs pie des sources qui fertilisent les campagn voisines. [1]

La ville se distingue parmi toutes celle que possèdent les Grecs et les barbares sur le continent voisin. [2] On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'aqueduc, le môle et le temple de Junon attirèrent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes, dans une montagne qu'on a percée de part en part. La longueur de cette grotte est de sept stades; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de huit pieds. (*a*) Dans toute son étendue, est creusé un canal large de trois pieds, profond de vingt coudées. (*b*) Des tuyaux, placés au

[1] Plin. lib. 5, t. 1, p. 287. Tournef. voyag. t. 1, p. 414.

[2] Herodot. lib. 3, cap. 139.

(*a*) Sept stades font six cent soixante-une toises, trois pieds, huit lignes; huit pieds grecs font sept de nos pieds, six pouces, huit lignes.

(*b*) Trois pieds grecs font deux de nos pieds, dix pouces; vingt coudées, vingt-huit pieds, quatre pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public; et que, lorsqu'ensuite il eut été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source dont le niveau était plus bas que la grotte, on profita du travail déja fait, et l'on se contenta de creuser le canal en question.

et desservis par des ministres aussi ignorants que ces Scythes barbares qui adorent un cimeterre.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui représentai doucement que les troncs d'arbres et les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais seulement des signes arbitraires auprès desquels se rassemblait la nation pour adresser ses vœux à la divinité. Cela ne suffit pas, répondit-il; il faut qu'elle paraisse revêtue d'un corps semblable au nôtre, et avec des traits plus augustes et plus imposants. Voyez avec quel respect on se prosterne devant les statues du Jupiter d'Olympie et de la Minerve d'Athènes. C'est, repris-je, qu'elles sont couvertes d'or et d'ivoire. En faisant les dieux à notre image, au lieu d'élever l'esprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ses sens, et de là vient que sa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur et de la richesse des objets exposés à sa vénération. Si vous embellissiez votre Junon, quelque grossier qu'en soit le travail, vous verriez les offrandes se multiplier.

Le prêtre en convint. Nous lui demanda-

mes ce que signifiaient deux paons de bronze placés aux pieds de la statue.[1] Il nous dit que ces oiseaux se plaisent à Samos, qu'on les a consacrés à Junon, qu'on les a représentés sur la monnaie courante, et que de cette île ils ont passé dans la Grèce.[2] Nous demandâmes à quoi servait une caisse d'où s'élevait un arbuste.[3] C'est, répondit-il, le même *agnus castus* qui servit de berceau à la déesse. Il a toute sa fraîcheur, ajouta-t-il; et cependant il est plus vieux que l'olivier d'Athènes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier sauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ses propres mains à Delphes,[4] et tous ces arbres sacrés que l'on conserve depuis tant de siècles en différents temples. (*a*)

[1] Médailles de Samos.

[2] Antiphan. et Menod. ap. Athen. lib. 14, cap. 20, pag. 655.

[3] Médaille de Gordien, au cabinet national.

[4] Theophr. hist. plant. lib. 4, cap. 14. Plin. lib. 16, cap. 44, t. 2, p. 40. Pausan. lib. 8, cap. 23, p. 643. Cicer. de leg. lib. 1, cap. 1, t. 3, p. 115.

(*a*) Il paraît que tous ces arbres étaient dans des caisses: je le présume d'après celui de Samos. Sur la médaille citée ci-dessus, il est dans une caisse sur les marches du *vestibule*.

Nous demandâmes pourquoi la déesse était vêtue d'un habit de noces. Il répondit : C'est à Samos qu'elle épousa Jupiter. La preuve en est claire : nous avons une fête où nous célébrons l'anniversaire de leur hymen.[1] On le célèbre aussi, dit Stratonicus, dans la ville de Cnosse en Crête, et les prêtres m'ont assuré qu'il fut conclu sur les bords du fleuve Théron.[2] Je vous avertis encore que les prêtresses d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la déesse,[3] comme d'autres pays se disputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter.[4] Je serais embarrassé, si j'avais à chanter sur ma lyre* ou leur naissance ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme; vous vous conformeriez à la tradition du pays : les poëtes ne sont pas si scrupuleux. Mais, repris-je, les ministres des autels devraient l'être davantage. Adopter des opinions fausses et absurdes, n'est qu'un défaut de lumières : en adopter de contra-

[1] Varr. ap. Lactant. de fals. relig. lib. 1, cap. 17, t. 1, pag. 75.
[2] Diod. lib. 5, p. 339.
[3] Strab. lib. 9, p. 413.
[4] Pausan. lib. 4, cap. 33, p 361.

dictoires et d'inconséquentes, c'est un défaut de logique; et alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de se prosterner devant un cimeterre.

Vous me paraissez instruit, répondit le prêtre, et je vais vous révéler notre secret. Quand nous parlons de la naissance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays, et par leur mariage l'époque où le culte de l'un fut associé à celui d'un autre. [1] Et qu'entendez-vous par leur mort? lui dit Stratonicus : car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crète. [2] Nous avons recours à une autre solution, répondit le prêtre. Les dieux se manifestent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits; et, après avoir passé quelque temps avec eux pour les instruire, ils disparaissent et retournent aux cieux. [3] C'est en Crète surtout qu'ils avaient autrefois coutume de descendre; c'est de là qu'ils partaient pour

[1] Herodot. lib. 2, cap. 146. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 18, p. 17; t. 23, hist. p. 22.

[2] Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 21, t. 2, p. 504. Origen. contr. Cels. lib. 3, t. 1, p. 475.

[3] Diod. lib. 1, p. 20. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 36, p. 292.

parcourir la terre.[1] Nous allions répliquer; mais il prit le sage parti de se retirer.

Nous jetâmes ensuite les yeux sur cet amas de statues dont le temple est entouré. Nous contemplâmes avec admiration trois statues colossales, de la main du célèbre Myron,[2] posées sur une même base, et représentant Jupiter, Minerve et Hercule. (a) Nous vîmes l'Apollon de Téléclès et de Théodore, deux artistes qui, ayant puisé les principes de l'art en Égypte, apprirent de leurs maîtres à s'associer pour exécuter un même ouvrage. Le premier demeurait à Samos, le second à Éphèse. Après être convenus des proportions que devait avoir la figure, l'un se chargea de la partie supérieure, et l'autre de l'inférieure. Rapprochées ensuite, elles s'unirent si bien, qu'on les croirait de la même main.[3] Il faut convenir néanmoins que la sculpture n'ayant pas fait alors de grands progrès, cet Apollon est plus recom-

[1] Diod. lib. 5, p. 344.

[2] Strab. lib. 14, p. 637.

(a) Marc-Antoine les fit transporter à Rome; et quelque temps après, Auguste en renvoya deux à Samos, et ne garda que le Jupiter. (Strab. lib. 14, p. 637.)

[3] Diod. lib. 1, p. 88.

nandable par la justesse des proportions, que par la beauté des détails.

Le Samien qui nous racontait cette anecdote, ajouta : Vers la fin de la guerre du Péloponèse, Alcibiade croisait sur nos côtes avec la flotte des Athéniens. Il favorisa le parti du peuple, qui lui fit élever cette statue. [1] Quelque temps après, Lysander, qui commandait la flotte de Lacédémone, se rendit maître de Samos, et rétablit l'autorité des riches, qui envoyèrent sa statue au temple d'Olympie. [2] Deux généraux athéniens, Conon et Timothée, revinrent ensuite avec des forces supérieures, et voilà les deux statues que le peuple leur éleva ; [3] et voici la place que nous destinons à celle de Philippe, quand il s'emparera de notre île. Nous devrions rougir de cette lâcheté ; mais elle nous est commune avec les habitants des îles voisines, avec la plupart des nations grecques du continent, sans en excepter même les Athéniens. La haine qui a toujours subsisté entre les riches et les pauvres, a partout détruit les ressources de l'honneur

[1] Pausan. lib. 6, cap. 3, p. 460.

[2] Plut. in *Lys.* t. 1, p. 440. Pausan. ibid. p. 459.

[3] *Pausan. ibid. p.* 460.

et de la vertu. Il finit par ces mots : Un peuple qui a, pendant deux siècles, épuisé son sang et ses trésors pour se ménager quelques moments d'une liberté plus pesante que l'esclavage, est excusable de chercher le repos, surtout quand le vainqueur n'exige que de l'argent et une statue.

Les Samiens sont le peuple le plus riche et le plus puissant de tous ceux qui composent la confédération ionienne.[1] Ils ont beaucoup d'esprit, ils sont industrieux et actifs : aussi leur histoire fournit-elle des traits intéressants pour celle des lettres, des arts et du commerce. Parmi les hommes célèbres que l'île à produits, je citerai Créophile qui mérita, dit-on, la reconnaissance d'Homère en l'accueillant dans sa misère, et celle de la postérité en nous conservant ses écrits;[2] Pythagore, dont le nom suffirait pour illustrer le plus beau siècle et le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très inférieur, nous placerons deux de ses contemporains, Rhécus et Théo-

[1] Plut. in Pericl. t. 1, p. 167.

[2] Strab. lib. 14, p. 638. Callim. t. 1, p. 188. Plut. in Lycurg. t. 1, p. 41. Eustath. in Iliad. lib. 2, p. 330.

dore,[1] sculpteurs habiles pour leur temps, qui, après avoir, à ce qu'on prétend, perfectionné la règle, le niveau et d'autres instruments utiles,[2] découvrirent le secret de forger les statues de fer,[3] et de nouveaux moyens pour jeter en fonte celles de cuivre.[4]

La terre de Samos, non seulement a des propriétés dont la médecine fait usage;[5] mais elle se convertit encore, sous la main de quantité d'ouvriers, en des vases qu'on recherche de toutes parts.[6]

Les Samiens s'appliquèrent de très bonne heure à la navigation, et firent autrefois un établissement dans la haute Égypte.[7] Il y a trois siècles environ, qu'un de leurs vaisseaux marchands, qui se rendait en Égypte,

[1] Plat. in Ion. t. 1, p. 533.
[2] Plin. lib. 7, cap. 56, t. 1, p. 414.
[3] Pausan. lib. 3, cap. 12, p. 237.
[4] Id. lib. 8, cap. 14, p. 629; lib. 10, c. 38, p. 896. Plin. lib. 35, cap. 12, t. 2, p. 710.
[5] Hippocr. de nat. mul. t. 2, p. 379. Plin. lib. 35, cap. 16, t. 2, p. 717.
[6] Cicer. pro Mur. cap. 36, t. 5, p. 233. Plin. lib. 35, t. 2, p. 711.
[7] Herodot. lib. 3, cap. 26.

fut poussé, par les vents contraires, au delà des colonnes d'Hercule, dans l'île de Tartessus, située sur les côtes de l'Ibérie, et jusqu'alors inconnue aux Grecs. L'or s'y trouvait en abondance. Les habitants, qui en ignoraient le prix, le prodiguèrent à ces étrangers; et ceux-ci, en échange de leurs marchandises, rapportèrent chez eux des richesses estimées soixante talents, (a) somme alors exorbitante, et qu'on aurait eu de la peine à rassembler dans une partie de la Grèce. On en préleva le dixième; il fut destiné à consacrer au temple de Junon un grand cratère de bronze qui subsiste encore. Les bords en sont ornés de têtes de gryphons. Il est soutenu par trois statues colossales à genoux, et de la proportion de sept coudées de hauteur. (b) Ce groupe est aussi de bronze. [1]

Samos ne cessa depuis d'augmenter et d'exercer sa marine. Des flottes redoutables sortirent souvent de ses ports, et maintinrent pendant quelque temps sa liberté contre les efforts des Perses et des puissances de la

(a) Trois cent vingt-quatre mille livres.
(b) Environ dix pieds.
[1] Herodot. lib. 4, cap. 152.

Grèce, jaloux de la réunir à leur domaine; mais on vit plus d'une fois des divisions s'élever dans son sein, et se terminer, après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talents, et de son père Éacès de grandes richesses. Ce dernier avait usurpé le pouvoir souverain, et son fils résolut de s'en revêtir à son tour.[2] Il communiqua ses vues à ses deux frères, qui crurent entrer dans la conspiration comme ses associés, et n'en furent que les instruments. Le jour où l'on célèbre la fête de Junon, leurs partisans s'étant placés aux postes assignés, les uns fondirent sur les Samiens assemblés autour du temple de la déesse, et en massacrèrent un grand nombre; les autres s'emparèrent de la citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos.[3] L'île fut divisée entre les trois frères; et bientôt après elle tomba sans réserve

[1] Strab. lib. 14, p. 637. Plut. apophth. lacon. t. 2, p. 232.

[2] Herodot. lib. 3, cap. 39.

[3] Polyæn. strateg. lib. 1, cap. 23.

entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort, et l'autre à l'exil.[1]

Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt la voie des fêtes et des spectacles,[2] tantôt celle de la violence et de la cruauté;[3] le distraire du sentiment de ses maux en le conduisant à des conquêtes brillantes, de celui de ses forces en l'assujétissant à des travaux pénibles;[4] (*a*) s'emparer des revenus de l'état,[5] quelquefois des possessions des particuliers; s'entourer de satellites, et d'un corps de troupes étrangères;[6] se renfermer au besoin dans une forte citadelle; savoir tromper les hommes, et se jouer des serments les plus sacrés:[7] tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate

[1] Herodot. lib. 3, cap. 39.
[2] Athen. lib. 12, cap. 10, p. 541.
[3] Diod. lib. 1, p. 85.
[4] Aristot. de rep. lib. 5, cap. 11, t. 2, p. 407.

(*a*) Aristote dit que dans les gouvernements despotiques, on fait travailler le peuple à des ouvrages publics, pour le tenir dans la dépendance. Entre autres exemples, il cite celui de Polycrate, et celui des rois d'Égypte qui firent construire les pyramides. (De rep. lib. 5, cap. 11, t. 2, p. 407.)

[5] Herodot. ibid. cap. 142.
[6] Id. ibid. cap. 39, etc.
[7] Plut. in Lys. t. 1, p. 437.

après son élévation. On pourrait intituler l'histoire de son règne : L'art de gouverner, à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer cent galères, qui lui assurèrent l'empire de la mer, et lui soumirent plusieurs îles voisines et quelques villes du continent. [1] Ses généraux avaient un ordre secret de lui apporter les dépouilles, non seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandaient et les recevaient de ses mains, comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité. [2]

Pendant la paix, les habitants de l'île, les prisonniers de guerre, ensemble ou séparément, ajoutaient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creusaient des fossés autour de ses murailles, élevaient dans son intérieur ces monuments qui décorent Samos, et qu'exécutèrent des artistes que Polycrate avait à grands frais attirés dans ses états. [3]

Également attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les

[1] Herodot. lib. 3, cap. 39 et 122, etc.
[2] Id. ibid. *cap. 39*. Polyæn. strateg. lib. 1, cap. 23.
[3] *Athen. lib. 12*, cap. 10, p. 540.

cultivaient, et dans sa bibliothèque les plus belles productions de l'esprit humain.[1] On vit alors un contraste frappant entre la philosophie et la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un despote barbare, fuyait loin de sa patrie opprimée,[2] Anacréon amenait à Samos les grâces et les plaisirs. Il obtint sans peine l'amitié de Polycrate,[3] et le célébra sur sa lyre,[4] avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate, voulant multiplier dans ses états les plus belles espèces d'animaux domestiques, fit venir des chiens d'Épire et de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chèvres de Scyros et de Naxos, des brebis de Milet et d'Athènes;[5] mais comme il ne faisait le bien que par ostentation, il introduisait en même temps parmi ses sujets le luxe et les vices des Asiatiques. Il savait qu'à Sardes, capitale de la Lydie, des femmes

[1] Athen. lib. 1, p. 3.

[2] Aristox. ap. Porphyr. de vit. Pythag. p. 13. Jamblic. de vit. Pythag. cap. 2, p. 8; cap. 18, p. 73.

[3] Herodot. lib. 3, cap. 121. Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 4; lib. 12, cap. 25.

[4] Strab. lib. 14, p. 638.

[5] Cleit. et Alex. ap. Athen. lib. 12 cap. 10, p. 540.

listinguées par leur beauté, et rassemblées lans un même lieu, étaient destinées à raffiner sur les délices de la table et sur les différents genres de volupté; [1] Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, t *les fleurs* de cette ville furent aussi faneuses que celles des Lydiens. Car c'est de e nom qu'on appelait ces sociétés où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, donnant et recevant des leçons d'intempérance, passait s jours et les nuits dans les fêtes et dans la débauche. [2] La corruption s'étendit parmi s autres citoyens, et devint funeste à leurs descendants. On dit aussi que les découvertes des Samiennes passèrent insensiblement chez les autres Grecs, et portèrent artout atteinte à la pureté des mœurs. [3]

Cependant plusieurs habitants de l'île yant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur ne flotte qui devait se joindre aux troupes le Cambyse, roi Perse, menait en Égypte.

[1] Athen. lib. 12, cap. 12, p. 545.
[2] Erasm. adag. in flor. Sam. chil. 2, cent. 9, p. 553.
[3] Duris, Asius et Heracl. ap. Athen. lib. 12, cap. 4, p. 525. Clearch. ap. eumd. lib. 12, cap. 10, p. [illegible] Casaub. ibid.

Il s'était flatté qu'ils périraient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendrait pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir, et de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au lieu de se rendre en Égypte, ils retournèrent à Samos, et furent repoussés : quelque temps après, ils reparurent avec des troupes de Lacédémone et de Corinthe, et cette tentative ne réussit pas mieux que la première.[1]

Polycrate semblait n'avoir plus de vœux à former; toutes les années de son règne, presque toutes ses entreprises, avaient été marquées par des succès.[2] Ses peuples s'accoutumaient au joug; ils se croyaient heureux de ses victoires, de son faste, et des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens. Tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisaient oublier le meurtre de son frère, le vice de son usurpation, ses cruautés et ses parjures. Lui-même ne se souvenait plus des sages avis d'Amasis, roi d'Égypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avaient uni pendant

[1] Herodot. lib. 3, cap. 44, etc.
[2] Val. Max. lib. 5, cap. 9, extern. n° 5.

quelque temps. « Vos prospérités m'épou-
« vantent, mandait-il un jour à Polycrate.
« Je souhaite à ceux qui m'intéressent, un
« mélange de biens et de maux; car une di-
« vinité jalouse ne souffre pas qu'un mortel
« jouisse d'une félicité inaltérable. Tâchez
« de vous ménager des peines et des revers,
« pour les opposer aux faveurs opiniâtres
« de la fortune. » Polycrate, alarmé de ces
réflexions, résolut d'affermir son bonheur
par un sacrifice qui lui coûterait quelques
moments de chagrin. Il portait à son doigt
une émeraude montée en or, sur laquelle
Théodore, dont j'ai déja parlé, avait repré-
senté je ne sais quel sujet, (*a*) ouvrage d'au-
tant plus précieux, que l'art de graver les
pierres était encore dans son enfance parmi
les Grecs. Il s'embarqua sur une galère, s'é-
loigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer,
et, quelques jours après, le reçut de la main
d'un de ses officiers qui l'avait trouvé dans
le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire
Amasis, qui dès cet instant rompit tout
commerce avec lui. [1]

(*a*) Voyez la Note XII à la fin du volume.

[1] Herod. l. 3, *c. 40, etc.* Str. l. 14, p. 637. Plin. l. 33, c. 1, *c. 2, p. 605; l. 37, c. 1*, p. 764. Pausan. l. 8, c. 14, p. 629.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie et des îles de la mer Égée, le satrape d'une province voisine de ses états, et soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, et, après l'avoir fait expirer dans des tourments horribles, [1] ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. (*a*)

Après sa mort, les habitants de l'île éprouvèrent successivement toutes les espèces de tyrannies, celle d'un seul, celle des riches, celle du peuple, celle des Perses, celle des puissances de la Grèce. Les guerres de Lacédémone et d'Athènes faisaient tour à tour prévaloir chez eux l'oligarchie et la démocratie. [2] Chaque révolution assouvissait la vengeance d'un parti, et préparait la vengeance de l'autre. Ils montrèrent la plus grande valeur dans ce fameux siège qu'ils soutinrent pendant neuf mois contre les forces d'Athènes réunies sous Périclès. Leur

[1] Herodot. lib. 3, cap. 125. Strab. lib. 14, p. 638. Cicer. de fin. lib. 5, cap. 30, t. 2. p. 230. Val. Max. l. 6, cap. 9, extern. n° 5.

(*a*) Polycrate mourut vers l'an 522 avant J. C.

[2] Thucyd. lib. 8, cap. 73.

résistance fut opiniâtre, leurs pertes presque irréparables : ils consentirent à démolir leurs murailles, à livrer leurs vaisseaux, à donner des ôtages, à rembourser les frais de la guerre.[1] Les assiégeants et les assiégés signalèrent également leur cruauté sur les prisonniers qui tombaient entre leurs mains; les Samiens leur imprimaient sur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire.[2] (*a*)

Ils se relevèrent ensuite, et retombèrent entre les mains des Lacédémoniens, qui bannirent les partisans de la démocratie.[3] Enfin les Athéniens, maîtres de l'île, la divisèrent, il y a quelques années, en deux mille portions distribuées par le sort à autant de colons chargés de les cultiver.[4] Néoclès était du nombre; il y vint avec Chérestrate sa femme.[5] Quoiqu'ils n'eussent qu'une for-

[1] Thucyd. lib. 1, cap. 117. Diod. lib. 12, p. 89.

[2] Plut. in Pericl. t. 1, p. 166.

(*a*) Les monnaies des Athéniens représentaient ordinairement une chouette; celles des Samiens, une proue de navire.

[3] Plut. in Lys. t. 1, p. 440.

[4] Strab. lib. 14, p. 638. Diod. lib. 18, p. 593. Corsin. fast. attic. t. 4, p. 26.

[5] *Diog. Laert. lib.* 10, §. 1.

tune médiocre, ils nous obligèrent d'accepter un logement chez eux. Leurs attentions, et celles des habitants, prolongèrent notre séjour à Samos.

Tantôt nous passions le bras de mer qui sépare l'île de la côte d'Asie, et nous prenions le plaisir de la chasse sur le mont Mycale;[1] tantôt nous goûtions celui de la pêche au pied de cette montagne, vers l'endroit où les Grecs remportèrent sur la flotte et sur l'armée de Xerxès cette fameuse victoire qui acheva d'assurer le repos de la Grèce. (a) Nous avions soin, pendant la nuit, d'allumer des torches et de multiplier les feux.[2] A cette clarté reproduite dans les flots, les poissons s'approchaient des bateaux, se prenaient à nos pièges, ou cédaient à nos armes.

Cependant Stratonicus chantait la bataille de Mycale, et s'accompagnait de la cithare; mais il était sans cesse interrompu: nos bateliers voulaient absolument nous raconter les détails de cette action. Ils parlaient tous à la fois; et quoiqu'il fût impos-

[1] Strab. lib. 14, p. 636.
(a) L'an 479 avant J. C.
[2] Plat. soph. t. 1, p. 220.

sible, au milieu des ténèbres, de discerner les objets, ils nous les montraient, et dirigeaient nos mains et nos regards vers différents points de l'horizon. Ici, était la flotte des Grècs; là, celle des Perses. Les premiers venaient de Samos : ils s'approchent; et voilà que les galères des Phéniciens prennent la fuite, que celles des Perses se sauvent sous ce promontoire, vers ce temple de Cérès que vous voyez là devant nous. [1] Les Grecs descendent sur le rivage; ils sont bien étonnés d'y trouver l'armée innombrable des Perses et de leurs alliés. Un nommé Tigrane les commandait; [2] il désarma un corps de Samiens qu'il avait avec lui; [3] il en avait peur. Les Athéniens attaquèrent de ce côté-ci, les Lacédémoniens de ce côté-là : [4] le camp fut pris. La plupart des barbares s'enfuirent. On brûla leurs vaisseaux; quarante mille soldats furent égorgés, et Tigrane tout comme un autre. [5] Les Samiens avaient engagé les Grecs à poursuivre la flotte des Per-

[1] Herodot. lib. 9, cap. 97.
[2] Id. ibid. cap. 96. Diod. lib. 11, p. 27.
[3] Herodot. ibid. cap. 99.
[4] Id. ibid. cap. 102.
[5] *Id. ibid.*

ses :[1] les Samiens pendant le combat, ayant retrouvé des armes, tombèrent sur les Perses :[2] c'est aux Samiens que les Grecs dûrent la plus belle victoire qu'ils aient remportée sur les Perses. En faisant ces récits, nos bateliers sautaient, jetaient leurs bonnets en l'air, et poussaient des cris de joie.

La pêche se diversifie de plusieurs manières. Les uns prennent les poissons à la ligne : c'est ainsi qu'on appelle un grand roseau ou bâton, d'où pend une ficelle de crin, terminée par un crochet de fer auquel on attache l'appât.[3] D'autres les percent adroitement avec des dards à deux ou trois pointes, nommés harpons ou tridents : d'autres enfin les enveloppent dans différentes espèces de filets,[4] dont quelques-uns sont garnis de morceaux de plomb qui les attirent dans la mer, et de morceaux de liège qui les tiennent suspendus à sa surface.[5]

La pêche du thon nous inspira un vif intérêt. On avait tendu le long du rivage un filet

[1] Herodot. lib. 9, cap. 90. Diod. lib. 11, p. 28.

[2] Herodot. ibid. cap. 90. p. 103.

[3] Plat. soph. t. 1, p. 220. Theocrit. idyll. 21, v. 11. *Poll. lib.* 1, cap. 9, §. 97.

[4] Plat. ibid. Oppian. de piscat. lib. 3, v. 72.

[5] Pind. pyth. 2, v. 146.

ès long et très ample. Nous nous rendîmes
r les lieux à la pointe du jour. Il régnait un
lme profond dans toute la nature. Un des
cheurs, étendu sur un rocher voisin, [1] te-
it les yeux fixés sur les flots presque trans-
rents. Il aperçut une tribu de thons qui sui-
it tranquillement les sinuosités de la côte,
s'engageait dans le filet par une ouverture
énagée à cet effet. Aussitôt ses compa-
ons, avertis, se divisèrent en deux ban-
s, et pendant que les uns tiraient le filet,
s autres battaient l'eau à coups de rames,
ur empêcher les prisonniers de s'échapper.
étaient en assez grand nombre, et plu-
urs d'une grosseur énorme : un, entre
tres, pesait environ quinze talents. [2] (a)
Au retour d'un petit voyage que nous
ions fait sur la côte de l'Asie, nous trou-
mes Néoclès occupé des préparatifs d'une
te. Chérestrate sa femme était accouchée
elques jours auparavant ; il venait de
nner un nom à son fils, c'était celui

[1] Aristoph. in equit. v. 313. Schol. ibid.
[2] Archestr. ap. Athen. lib. 7, p. 301. Aristot. hist.
im. lib. 8, cap. 30, t. 1, p. 921. Plin. lib. 9, t. 1,
g. 505.
(a) Poids, environ sept cent soixante-douze livres.

d'Épicure.(a) En ces occasions, les Grecs
dans l'usage d'inviter leurs amis à sou
L'assemblée fut nombreuse et choisie. J'
à l'un des bouts de la table, entre un A
nien qui parlait beaucoup, et un citoye
Samos qui ne disait rien.

Parmi les autres convives, la conversa
fut très bruyante; dans notre coin, d'al
vague et sans objet, ensuite plus sout
et plus sérieuse. On parla, je ne sais à
propos, du monde, de la société. Après q
ques lieux communs, on interrogea le
nien, qui répondit : Je me contentera
vous rapporter le sentiment de Pythag
il comparait la scène du monde à celle
jeux olympiques, où les uns vont pour c
battre, les autres pour commercer, et d
tres simplement pour voir.[1] Ainsi les an
tieux et les conquérants sont nos lutte
la plupart des hommes échangent leur te
et leurs travaux contre les biens de la fortu

les sages, tranquilles spectateurs, examinent tout et se taisent.

A ces mots, je le considérai avec plus d'attention. Il avait l'air serein et le maintien grave. Il était vêtu d'une robe dont la blancheur égalait la propreté. [1] Je lui offris successivement du vin, du poisson, d'un morceau de bœuf, [2] d'un plat de fèves. Il refusa tout : il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille : C'est un rigide pythagoricien ; et tout à coup, élevant la voix : Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poissons ; car dans l'origine, nous habitions comme eux le sein des mers : oui, nos premiers pères ont été poissons ; on n'en saurait douter ; le philosophe Anaximandre l'a dit. [3] Le dogme de la métempsycose me donne des scrupules sur l'usage de la viande ; en mangeant de ce bœuf, je suis peut-être anthropophage. Quant aux fèves, c'est la substance qui participe le plus de la matière animée, dont nos âmes sont des parcelles. [4] Prenez les fleurs

[1] Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 19.
[2] Aristox. ap. eumd. ibid. §. 20.
[3] Plut. sympos. lib. 8, quæst. 8, t. 2, p. 730.
[4] *Diog. Laert. lib.* 8, §. 24.

de cette plante quand elles commencent à noirci[illegible]ettez-les dans un vase que vous enfou[illegible] dans la terre; quatre-vingt-dix jours [illegible]; ôtez le couvercle, et vous trouverez [illegible]ond du vase une tête d'enfant:[1] Pyth[illegible] en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voisin, qui [illegible]tinuait à garder le silence. On vou[illegible]près, lui dis-je. Je le vois bien[illegible] d[illegible]is je ne répondrai point; [illegible]rt [illegible]oir raison dans ce moment-ci : repousser [illegible]eusement les ridicules, est un ridicule [illegible] plus. Mais je ne cours aucun risque avec vous. Instruit par Néoclès des motifs qui vous ont fait entreprendre de si longs voyages, je sais que vous aimez la vérité, et je ne refuserai pas de vous la dire. J'accceptai ses offres, et nous eûmes, après le souper, l'entretien suivant.

[1] Porph. vit. Pyth. p. 44.

## CHAPITRE LXXV.

### Entretien sur l'Institut de Pythagore.

*Le Samien.* Vous ne croyez pas sans doute que Pythagore ait avancé les absurdités qu'on lui attribue?

*Anacharsis.* J'en étais surpris en effet. D'un côté, je voyais cet homme extraordinaire enrichir sa nation des lumières des autres peuples, faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, et fonder cette école qui a produit tant de grands hommes. D'un autre côté, je voyais ses disciples, souvent joués sur le théâtre, s'asservir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuses, et les justifier par des raisons puériles ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des pythagoriciens : je n'entendis qu'un langage énigmatique et mystérieux. Je consultai d'autres philosophes, et Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthousiastes, qui prescrit des dogmes incompréhensibles et des observances impraticables.

*Le Samien.* Le portrait n'est pas flatté.

*Anacharsis.* Écoutez jusqu'au bout le récit de mes préventions. Étant à Memphis, je reconnus la source où votre fondateur avait puisé les lois rigoureuses qu'il vous a laissées; elles sont les mêmes que celles des prêtres égyptiens. [1] Pythagore les adopta, sans s'apercevoir [2] que le régime diététique doit varier suivant la différence des climats et des religions. Citons un exemple : Ces prêtres ont tellement les fèves en horreur, qu'on n'en sème point dans toute l'Égypte; et si par hasard il en survient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque chose d'impur. [3] Si ce légume est nuisible en Égypte, les prêtres ont dû le proscrire; mais Pythagore ne devait pas les imiter : il le devait encore moins, si la défense était fondée sur quelque vaine superstition. Cependant il vous l'a transmise, et jamais elle n'occasionna, dans les lieux de son origine, une scène aussi cruelle que celle qui s'est passée de nos jours.

Denys, roi de Syracuse, voulait pénétrer vos mystères. Les pythagoriciens, persécu-

[1] Chærem. ap. Porph. de abstin. lib. 4, p. 308.
[2] Recherch. philos. sur les Égypt. t. 1, p. 103.
[3] Herodot. lib. 2, cap. 37.

tés dans ses États, se cachaient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en aperçut dix qui allaient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite; mais, à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage, ils s'arrêtèrent, se mirent en état de défense, et se laissèrent égorger plutôt que de souiller leur âme par l'attouchement de ce légume odieux. [1] Quelques moments après, l'officier qui commandait le détachement en surprit deux qui n'avaient pas pu suivre les autres. C'étaient Myllias de Crotone, et son épouse Timycha, née à Lacédémone, et fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys voulait savoir pourquoi leurs compagnons avaient mieux aimé perdre la vie que de traverser ce champ de fèves : mais ni ses promesses, ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer; et Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offrait à sa vue. Voilà pourtant ce qu'opèrent les préjugés

[1] *Hippob.* et Neant. ap. Jambl. vit. Pythag. cap. 31, *pag.* 158.

aigri par les rigueurs que depuis q
temps on exerçait contre eux. Ils ju
de l'importance de leurs opinions pa
qu'on mettait à les leur ôter.

*Anacharsis.* Et pensez-vous qu'
raient pu sans crime violer le préce
Pythagore?

*Le Samien.* Pythagore n'a rien ou p
rien écrit. [1] Les ouvrages qu'on lui at
sont tous, ou presque tous de ses disc
Ce sont eux qui ont chargé sa règle
sieurs nouvelles pratiques. Vous en
dire, et l'on dira encore plus dans la
que Pythagore attachait un mérite i
l'abstinence des fèves. [3] Il est certain
moins qu'il faisait un très grand usag

[1] Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328. Porph. v

légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile et de plu-[illegible]ieurs vieillards presque contemporains de [illegible]ythagore.[1]

*Anacharsis*. Et pourquoi vous les a-t-on d[illegible]endues depuis?

[illegible]*e Samien*. Pythagore les permettait, pa[illegible] qu'il les croyait salutaires; ses disciples [illegible]s condamnèrent, parce qu'elles produis[illegible] des flatuosités et d'autres effets nuisible[illegible] la santé.[2] Leur avis, conforme à celui [illegible] plus grands médecins, a prévalu.[3]

*Ana[illegible]arsis*. Cette défense n'est donc, suivant v[illegible], qu'un règlement civil, qu'un simple [illegible]seil? J'en ai pourtant ouï parler à d'autre[illegible]thagoriciens comme d'une loi sacrée, [illegible]ui tient, soit aux mystères de la nature[illegible] de la religion, soit aux principes d'une [illegible]ge politique.[4]

*L[illegible]amien*. Chez nous, ainsi que chez

1 [illegible]stox. ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11.

2 [illegible]em. Alex. strom. lib. 3, p. 521. Anonym. ap. Phot[illegible]. 1316. Cicer. de divinat. lib. 1, cap. 30, t. 3, pag. [illegible].

3 [illegible]cr. de diæt. lib. 2, §. 13, t. 1, p. 218.

4 [illegible]t. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 34. Jambl. vit. Pyth[illegible] 24, p. 92. Porph. vit. Pyth. p. 43.

presque toutes les sociétés religieuses, les lois civiles sont des lois sacrées. Le caractère de sainteté qu'on leur imprime facilite leur exécution. Il faut ruser avec la négligence des hommes, ainsi qu'avec leurs passions. Les règlements relatifs à l'abstinence sont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la santé. Tel qui, pour la conserver, ne sacrifierait pas un plaisir, exposerait mille fois sa vie pour maintenir des rites qu'il respecte sans en connaître l'objet.

*Anacharsis*. Ainsi donc ces ablutions, ces privations et ces jeûnes que les prêtres égyptiens observent si scrupuleusement, et qu'on recommande si fort dans les mystères de la Grèce, n'étaient, dans l'origine, que des ordonnances de médecine et des leçons de sobriété?

*Le Samien*. Je le pense; et en effet personne n'ignore que les prêtres d'Égypte, en cultivant la plus salutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, sont parvenus de tout temps à se procurer une vie longue et paisible.[1] Pythagore apprit cette médecine à leur école,

[1] Isocr. in Busir. t. 2, p. 163. Diog. Laert. l. 3, §. 7.

la transmit à ses disciples, [1] et fut placé, à juste titre, parmi les plus habiles médecins de la Grèce. [2] Comme il voulait porter les âmes à la perfection, il fallait les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, et qui leur communique ses souillures. Il bannit en conséquence les aliments et les boissons qui, en excitant du trouble dans le corps, obscurcissent et appesantissent l'esprit. [3]

*Anacharsis.* Il pensait donc que l'usage du vin, de la viande et du poisson produisait ces funestes effets? car il vous l'a sévèrement interdit. [4]

*Le Samien.* C'est une erreur. Il condamnait l'excès du vin; [5] il conseillait de s'en abstenir, [6] et permettait à ses disciples d'en boire à souper, mais en petite quantité. [7] On leur servait quelquefois une portion des ani-

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 29, p. 139; cap. 34, p. 196; cap. 35, p. 212.

[2] Corn. Cels. de re medic. lib. 1, præf.

[3] Jambl. ibid. cap. 16, p. 55.

[4] Athen. lib. 7, cap. 16, p. 308. Jambl. ibid. cap. 30, p. 156. Diog. Laert. lib. 8, §. 13.

[5] Diog. Laert. lib. 8, §. 9.

[6] Clem. Alex. pæd. lib. 2, p. 170.

[7] Jambl. ibid. cap. 21, p. 83.

osons-nous arracher la vie à des êtres q
reçu comme nous ce présent du ciel
premiers hommes, plus dociles aux
la nature, n'offraient aux dieux que les
le miel et les gâteaux dont ils se n
saient. [3] On n'osait pas verser le sa
animaux, et surtout de ceux qui sont
à l'homme. La tradition nous a transm
effroi le souvenir du plus ancien parri
en nous conservant de même les no
ceux qui, par inadvertance ou dans ur
vement de colère, tuèrent, les premie
animaux de quelque espèce, [5] elle
l'étonnement et l'horreur dont cett
velle frappa successivement les espr

[1] Diog. Laert. lib. 8, §. 13. Jambl. vit. Pyth.

fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupaient trop de place sur la terre, et l'on supposa un oracle qui nous autorisait à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes; et pour nous étourdir sur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le consentement de nos victimes. De là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en sacrifie aucune sans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baisser la tête en signe d'approbation.[1] Voyez avec quelle indignité la violence se joue de la faiblesse!

*Anacharsis.* Cette violence était sans doute nécessaire; les animaux, en se multipliant, dévoraient les moissons.

*Le Samien.* Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années; et la plupart, dénués de nos soins, ne perpétueraient pas leur espèce.[2] A l'égard des autres, les loups et les vautours nous en auraient fait justice : mais pour vous montrer que ce ne furent pas leurs déprédations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ravageraient nos campagnes, ces poissons que nous poursuivons dans un

[1] Plut. *sympos. lib.* 8, quæst. 8, t. 2, p. 729, F.
[2] *Porph. de abstin.* lib. 4, p. 344.

permis d'offrir au ciel des fruits enl
champ de mon voisin, devais-je lui
ter l'hommage d'une vie qui ne m'ap
pas?[2] Quelle est, d'ailleurs, la vic
plus agréable à la divinité? A cette qu
les peuples et les prêtres se partagen
un endroit, on immole les animaux s
et malfaisants; dans un autre, ceux q
associons à nos travaux. L'intérêt de l
présidant à ce choix, a tellement s
injustice, qu'en Égypte c'est une im
sacrifier des vaches, un acte de pié
moler des taureaux.[3]

Au milieu de ces incertitudes, Py
sentit aisément qu'on ne pouvait d
tout à coup des abus consacrés par u
gue suite de siècles. Il s'abstint des sa

nombre d'animaux, et de goûter plutôt que de manger de leur chair. [1]

Ce fut une condescendance que le respect de l'usage et de la religion semblait justifier. A cela près, nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux et paisibles. Il nous est défendu de leur porter le moindre préjudice. [2] Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les professions qui sont destinées à leur donner la mort. [3] On ne sait que trop, par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'âme une sorte de férocité. La chasse nous est interdite. [4] Nous renonçons à des plaisirs; mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissants que les autres hommes : [5] j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuse et savante, [6] qui, renonçant à toutes les dou-

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 28, p. 126.

[2] Plut. de solert. animal. t. 2, p. 964. Jambl. vit. Pyth. cap. 21, p. 84.

[3] Eudox. ap. Porph. vit. Pyth. p. 9.

[4] Jambl. ibid. cap. 21, p. 84.

[5] *Porph. de abstin.* lib. 3, p. 263.

[6] *Apul. ap. Bruck.* t. 1, p. 633.

ceurs de la vie, s'était dévouée sans réserve au bonheur des sociétés.

*Anacharsis.* Je connais mal votre institut; oserais-je vous prier de m'en donner une juste idée?

*Le Samien.* Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en Italie; qu'à ses exhortations, les nations grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses pieds et leurs intérêts entre ses mains; que, devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes et avec les autres; que les hommes et les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices; que de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de disciples; que Pythagore parut à la cour des tyrans sans les flatter, et les obligea de descendre du trône sans regret; et qu'à l'aspect de tant de changements, les peuples s'écrièrent qu'un dieu avait paru sur la terre pour la délivrer des maux qui l'affligent. [1]

*Anacharsis.* Mais lui ou ses disciples n'ont-ils pas employé le mensonge pour entretenir

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 6, p. 23; cap. 28, p. 118 et 120. Porph. vit. Pyth. p. 25.

ette illusion? Rappelez-vous tous ces pro-
iges qu'on lui attribue : [1] à sa voix la mer
almée, l'orage dissipé, la peste suspendant
es fureurs; [2] et puis cet aigle qu'il appelle
u haut du ciel, et qui vient se reposer sur
a main, et cette ourse qui, docile à ses or-
res, n'attaque plus les animaux timides. [3]

*Le Samien*. Ces récits extraordinaires
n'ont toujours paru dénués de fondement.
e ne vois nulle part que Pythagore se soit
rrogé le droit de commander à la nature.

*Anacharsis*. Vous conviendrez du moins
u'il prétendait lire dans l'avenir, [4] et avoir
eçu ses dogmes de la prêtresse de Delphes. [5]

*Le Samien*. Il croyait en effet à la divina-
ion; et cette erreur, si c'en est une, lui fut
ommune avec les sages de son temps, avec
eux d'un temps postérieur, avec Socrate
ui-même. [6] Il disait que sa doctrine émanait

[1] Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 17.

[2] Jambl. vit. Pyth. cap. 28, p. 114. Porph. vit. Pyth.
ag. 31.

[3] Jambl. ibid. cap. 13, p. 46.

[4] Porph. ibid. p. 34. Clem. Alex. strom. lib 1, p. 399.
ambl. cap. 28, p. 126. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

[5] *Aristox. ap. Diog. Laert.* lib. 8, §. 21.

[6] *Cicer. de divin. lib. 1, cap. 3, t. 3, p. 5.*

de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime
faut accuser d'imposture Minos, Lycurg
presque tous les législateurs, qui, pour d
ner plus d'autorité à leurs lois, ont feint
les dieux mêmes les leur avaient dictées.

*Anacharsis.* Permettez que j'insiste :
ne renonce pas facilement à d'anciens p
jugés. Pourquoi sa philosophie est-elle
tourée de cette triple enceinte de ténèbr
Comment se fait-il qu'un homme qui
assez de modestie pour préférer au titre
sage celui d'ami de la sagesse, [2] n'ait pas
assez de franchise pour annoncer hautem
la vérité?

*Le Samien.* Ces secrets qui vous ét
nent, vous en trouverez de semblables da
les mystères d'Éleusis et de Samothra
chez les prêtres égyptiens, parmi toutes
sociétés religieuses. Que dis-je? nos phi
sophes n'ont-ils pas une doctrine exclusi
ment réservée à ceux de leurs élèves do
ils ont éprouvé la circonspection? [3] I

[1] Diod. l. 1, p. 84. Cicer. de divin. l. 1, c. 43, p.
[2] Cicer. tuscul. lib. 5, cap. 3, t. 2, p. 361. Val. M
lib. 8, cap. 7, extern. n° 2.
[3] Cicer. de finib. lib. 5, cap. 5, t. 2, p. 200. A
Gell. lib. 20, cap. 5. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 6

yeux de la multitude étaient autrefois trop faibles pour supporter la lumière ; et aujourd'hui même, qui oserait, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, et sur les vices du gouvernement populaire ? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme en dépôt, et ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte.

*Anacharsis.* Mais celles qu'on doit répandre à pleines mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée, [1] il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons celle de les entendre. [2]

*Le Samien.* Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit. On conserve avec plus de soin ce qui coûte beaucoup à acquérir.

[1] Plut. in Num. t. 1, p. 69 ; id. de lib. educ. t. 2, p. 12. Porph. vit. Pyth. p. 42. Jambl. vit. Pyth. cap. 22, p. 84. Diog. Laert. lib. 8, §. 18. Demetr. Byzant. ap. Athen. lib. 10, cap. 19, p. 452.

[2] Jambl. ibid. cap. 34, p. 198.

ajoutent du crédit aux lois qu'ils renf
Aussi le militaire ne peut être assis au
son feu, et le laboureur regarder son b
sans se rappeler la défense et le préc

*Anacharsis*. Vous aimez tellem
mystère, qu'un des premiers disci
Pythagore encourut l'indignation des
pour avoir publié la solution d'un pr
de géométrie. [1]

*Le Samien*. On était alors génér
persuadé que la science, ainsi que
deur, doit se couvrir d'un voile qui
plus d'attraits aux trésors qu'il recè
d'autorité à celui qui les possède. Py
profita sans doute de ce préjugé; et j'a
même, si vous voulez, qu'à l'imita
quelques législateurs, il employa de

sa gloire,[1] c'est qu'il conçut un grand projet : celui d'une congrégation qui, toujours dépositaire des sciences et des mœurs, serait l'organe de la vérité et de la vertu, quand les hommes seraient en état d'entendre l'une et de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'élèves embrassèrent le nouvel institut.[2] Il les rassembla dans un édifice immense, où ils vivaient en commun,[3] et distribués en différentes classes. Les uns passaient leur vie dans la méditation des choses célestes; les autres cultivaient les sciences, et surtout la géométrie et l'astronomie;[4] d'autres enfin, nommés Économes ou Politiques, étaient chargés de l'entretien de la maison, et des affaires qui la concernaient.[5]

On n'était pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinait le caractère du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisaient sur lui, la ma-

[1] Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 600.
[2] Diog. Laert. l. 8, §. 15. Jambl. vit. Pyth. c. 6, p. 22.
[3] Jambl. ibid. Porph. vit. Pyth. p. 25.
[4] Anonym. ap. Phot. cod. 249, p. 1313. Aul. Gell. lib. 1, *cap.* 9.
[5] *Jambl. ibid. cap.* 17, p. 59.

Les épreuves du noviciat duraie[illegible]
sieurs années. On les abrégeait en fa[illegible]
ceux qui parvenaient plus vite à la [illegible]
tion.[2] Pendant trois ans entiers, le [illegible]
ne jouissait dans la société d'aucun [illegible]
d'aucune considération; il était com[illegible]
voué au mépris. Ensuite, condamn[illegible]
dant cinq ans au silence,[3] il appre[illegible]
domter sa curiosité,[4] à se détac[illegible]
monde, à ne s'occuper que de Dieu seu[illegible]
purifications et différents exercices d[illegible]
remplissaient tous ses moments.[6] Il [illegible]
dait par intervalles la voix de Pyth[illegible]
qu'un voile épais dérobait à ses reg[illegible]
et qui jugeait de ses dispositions [illegible]
ses réponses.

Quand on était content de ses progrès, on l'admettait à la doctrine sacrée : s'il trompait l'espérance de ses maîtres, on le renvoyait, en lui restituant son bien considérablement augmenté;[1] dès ce moment il était comme effacé du nombre des vivants, on lui dressait un tombeau dans l'intérieur de la maison, et ceux de la société refusaient de le reconnaître, si par hasard il s'offrait à leurs yeux.[2] La même peine était décernée contre ceux qui communiquaient aux profanes la doctrine sacrée.[3]

Les associés ordinaires pouvaient, avec la permission ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagements.

Des externes, hommes et femmes, étaient agrégés aux différentes maisons.[4] Ils y pas-

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 17, p. 60.

[2] Orig. contr. Cels. lib. 3, t. 1, p. 481. Jambl. ibid. pag. 61.

[3] Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 680. Lysid. epist. ap. Jambl. ibid. p. 62.

[4] *Jambl. ibid.* c. 36, p. 214. Porph. vit. Pyth. p. 25. *Kust. ibid.*

à l'ordre, s'intéressaient à ses progrès, s
traient de son esprit, et pratiquaient la

Les disciples qui vivaient en com
se levaient de très grand matin. Leur
était suivi de deux examens, l'un
qu'ils avaient dit ou fait la veille, l'au
ce qu'ils devaient faire dans la journ
premier pour exercer leur mémoire,
cond pour régler leur conduite. [1]
avoir passé une robe blanche et ex
ment propre, [2] ils prenaient leur ly
chantaient des cantiques sacrés [3] ju
moment où, le soleil se montrant à
zon, ils se prosternaient devant lui, [4]

[1] Diod. in excerpt. Vales. p. 245. Jambl. vi
cap. 29, p. 140 et 141; cap. 35, p. 206. Porp
Pyth. p. 40 et 41. Aur. carm. v. 40.

allaient chacun en particulier se promener dans des bosquets riants ou des solitudes agréables. L'aspect et le repos de ces beaux lieux mettaient leur âme dans une assiette tranquille, et la disposaient aux savantes conversations qui les attendaient à leur retour.[1]

Elles se tenaient presque toujours dans un temple, et roulaient sur les sciences exactes ou sur la morale.[2] Des professeurs habiles en expliquaient les éléments, et conduisaient les élèves à la plus haute théorie. Souvent ils leur proposaient pour sujet de méditation, un principe fécond, une maxime lumineuse. Pythagore, qui voyait tout d'un coup-d'œil, comme il exprimait tout d'un seul mot, leur disait un jour : Qu'est-ce que l'univers? l'ordre. Qu'est-ce que l'amitié? l'égalité.[3] Ces définitions sublimes, et neuves alors, attachaient et élevaient les esprits. La première eut un tel succès, qu'elle fut substituée aux anciens noms que les Grecs avaient jusqu'alors donnés à l'univers. Aux

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 20, p. 81.
[2] Id. ibid.
[3] *Id. ibid. cap.* 29, p. 138. Diog. Laert. lib. 8, §. 10. *Anonym. ap. Phot.* p. 1317.

exercices de l'esprit, succédaient ceux du corps, tels que la course et la lutte; et ces combats paisibles se livraient dans les bois ou dans les jardins.[1]

A dîner, on leur servait du pain et du miel, rarement du vin:[2] ceux qui aspiraient à la perfection, ne prenaient souvent que du pain et de l'eau.[3] En sortant de table, ils s'occupaient des affaires que les étrangers soumettaient à leur arbitrage.[4] Ensuite ils se réunissaient deux à deux, trois à trois, retournaient à la promenade, et discutaient entre eux les leçons qu'ils avaient reçues dans la matinée.[5] De ces entretiens étaient sévèrement bannies les médisances et les injures, les facéties et les paroles superflues.[6]

Revenus à la maison, ils entraient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuaient en différentes pièces où l'on avait dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 21, p. 81.

[2] Id. ibid. p. 82.

[3] Alexis ap. Athen. lib. 4, p. 161.

[4] Jambl. ibid. p. 82.

[5] Id. ibid.

[6] Id. ibid. cap. 30, p. 145.

servait du vin, du pain, des légumes cuits ou crus; quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devait finir avant le coucher du soleil, commençait par l'hommage de l'encens et de divers parfums qu'ils offraient aux dieux.[1]

J'oubliais de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentait un repas excellent et somptueux, qu'ils en repaissaient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyaient ensuite aux esclaves, sortaient de table, et se passaient même de leur nourriture ordinaire.[2]

Le souper était suivi de nouvelles libations, et d'une lecture que le plus jeune était obligé de faire, que le plus ancien avait le droit de choisir. Ce dernier, avant de les congédier, leur rappelait ces préceptes importants : « Ne cessez d'honorer les dieux, « les génies et les héros; de respecter ceux « dont vous avez reçu le jour ou des bien- « faits, et de voler au secours des lois vio- « lées. » Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur et d'équité : « Gardez-

[1] *Jambl. vit. Pyth. cap.* 21, p. 83.
[2] *Diod. excerpt.* Vales. p. 245. Jambl. c. 31, p. 137.

« vous, ajoutait-il, d'arracher l'arbre ou la « plante dont l'homme retire de l'utilité, et « de tuer l'animal dont il n'a point à se « plaindre.[1] »

Retirés chez eux, ils se citaient à leur propre tribunal, repassaient en détail et se reprochaient les fautes de commission et d'omission.[2] Après cet examen, dont la constante pratique pourrait seule nous corriger de nos défauts, ils reprenaient leurs lyres, et chantaient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever ils employaient l'harmonie pour dissiper les vapeurs du sommeil, le soir pour calmer le trouble des sens.[3] Leur mort était paisible. On renfermait leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier,[4] et leurs funérailles étaient accompagnées de cérémonies qu'il ne nous est pas permis de révéler.[5]

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 21, p. 84.

[2] Diog. Laert. l. 8, §. 22. Jambl. ibid. c. 35, p. 206. Aur. carm. v. 40. Hierocl. ibid. Porph. vit. Pyth. p. 41.

[3] Plut. de Isid. t. 2, p. 384. Quintil. de orat. lib. 9, cap. 4, p. 589. Jambl. ibid. cap. 25, p. 95.

[4] Plin. lib. 35, cap. 12, t. 2, p. 711.

[5] Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 586.

Pendant toute leur vie, deux sentiments, ou plutôt un sentiment unique devait les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation était de s'occuper de la divinité,[1] de se tenir toujours en sa présence,[2] de se régler en tout sur sa volonté.[3] De là ce respect qui ne leur permettait pas de mêler son nom dans leurs serments,[4] cette pureté de mœurs qui les rendait dignes de ses regards,[5] ces exhortations qu'ils se faisaient continuellement de ne pas éloigner l'esprit de Dieu qui résidait dans leurs âmes,[6] cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquaient à la divination, seul moyen qui nous reste de connaître ses intentions.[7]

De là découlaient encore les sentiments qui les unissaient entre eux et avec les au-

[1] Plut. in Num. t. 1, p. 69. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 686. Aur. carm.

[2] Jambl. vit. Pyth. cap. 16, p. 57. Anonym. ap. Phot. pag. 1313.

[3] Jambl. cap. 28, p. 115.

[4] Id. ibid. p. 126.

[5] Id. cap. 16, p. 57.

[6] Id. cap. 33, p. 193.

[7] Id. cap. 28, p. 116.

tres hommes.[1] Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus consolant de tous : *Mon ami est un autre moi-même.*[2] En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux.

Comme dans le physique et dans le moral il rapportait tout à l'unité, il voulut que ses disciples n'eussent qu'une même pensée, qu'une seule volonté.[3] Dépouillés de toute propriété,[4] mais libres dans leurs engagements, insensibles à la fausse ambition, à la vaine gloire,[5] aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, divisent les hommes, ils n'avaient plus à craindre que la rivalité de la vertu et l'opposition du caractère. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouraient à surmonter ces obstacles. Leur union, cimentée par le désir de plaire à la divinité, à laquelle ils rapportaient toutes leurs ac-

[1] Jambl. cap. 33, p. 193.
[2] Porph. vit. Pyth. p. 37.
[3] Jambl. vit. Pyth. cap. 33, p. 186.
[4] Id. ibid. cap. 30, p. 143.
[5] Id. cap. 31, p. 165.

tions,[1] leur procurait des triomphes sans faste et de l'émulation sans jalousie.

Ils apprenaient à s'oublier eux-mêmes, à se sacrifier mutuellement leurs opinions,[2] à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les mensonges, même légers; par des plaisanteries hors de propos, par des protestations inutiles.[3]

Ils apprenaient encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque, dans ces entretiens où s'agitaient des questions de philosophie, il leur échappait quelque expression d'aigreur, ils ne laissaient pas coucher le soleil sans s'être donné la main en signe de réconciliation.[4] Un d'eux, en pareille occasion, courut chez son ami, et lui dit : Oublions notre colère, et soyez le juge de notre différend. J'y consens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu.[5]

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 33, p. 193.
[2] Id. ibid. cap. 22, p. 85; cap. 33, p. 186.
[3] Id. ibid. cap. 30, p. 145; cap. 33, p. 187.
[4] Plut. de frat. amor. t. 2, p. 488.
[5] Jambl. ibid. cap. 27, p. 107.

moment de tristesse ou de dégoût?
cartaient au loin, et calmaient ce t
involontaire, ou par la réflexion,[1]
des chants appropriés aux différentes
tions de l'âme.[2]

C'est à leur éducation qu'ils de
cette docilité d'esprit, cette facilité de
qui les rapprochaient les uns des a
Pendant leur jeunesse, on s'était fait
voir de ne point aigrir leur caractèr
instituteurs respectables et indulgen
ramenaient par des corrections douce
tes à propos et en particulier, qui a
plus l'air de la représentation que
proche.[3]

Pythagore, qui régnait sur tout le
avec la tendresse d'un père, mais ave

me avec ses amis; il les soignait dans leurs maladies, et les consolait dans leurs peines.[1] C'était par ses attentions, autant que par ses lumières, qu'il dominait sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étaient pour eux des oracles, et qu'ils ne répondaient souvent aux objections que par ces mots : *C'est lui qui l'a dit.*[2] Ce fut encore par là qu'il sut imprimer dans le cœur de ses disciples cette amitié rare et sublime qui a passé en proverbe.[3]

Les enfants de cette grande famille dispersée en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnaissaient à certains signes,[4] et se traitaient au premier abord comme s'ils s'étaient toujours connus. Leurs intérêts se trouvaient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, et risqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs frères, tombé dans la détresse ou dans l'indigence.[5]

[1] Porph. vit. Pyth. p. 37.

[2] Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 400. Val. Max. lib. 8, extern. n° 1.

[3] Jambl. ibid. cap. 33, p. 186.

[4] Id. ibid. p. 191.

[5] Diod. excerpt. Vales. p. 243. Jambl. vit. Pyth. c. 33, *pag. 192.*

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres, voyageant à pied, s'égare dans un désert, et arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnaître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amène dans ces lieux écartés un autre disciple de Pythagore. Instruit, par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste, et continue sa route. [1]

*Anacharsis*. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontait à Thèbes. Vous avez connu Lysis?

*Le Samien*. Ce fut un des ornements de l'ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette persécution qui fit périr tant d'illustres pythagoriciens; [2] et, s'étant rendu quelques années après à Thèbes,

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 33, p. 192.
[2] *Id. ibid.* cap. 35, p. 200.

il se chargea de l'éducation d'Epaminondas.[1]

*Anacharsis.* Lysis mourut. Vos philosophes d'Italie, craignant qu'on n'eût pas observé dans ses funérailles les rites qui vous sont particuliers, envoyèrent à Thèbes Théanor, chargé de demander le corps de Lysis, et de distribuer des présents à ceux qui l'avaient secouru dans sa vieillesse. Théanor apprit qu'Épaminondas, initié dans vos mystères, l'avait fait inhumer suivant vos statuts, et ne put faire accepter l'argent qu'on lui avait confié.[2]

*Le Samien.* Vous me rappelez un trait de ce Lysis. Un jour, en sortant du temple de Junon,[3] il rencontra sous le portique un de ses confrères, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en apercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour était assez avancé lorsqu'il

[1] Nep. in Epamin. cap. 2.
[2] Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 585.
[3] Jambl. vit. Pyth. cap. 30, p. 155.

lit à l'assemblée des disciples. Ils
inquiets de l'absence de Lysis; Eu-
nus se souvint alors de la promesse
avait tirée : il courut à lui, le trouva
vestibule, tranquillement assis sur
e pierre où il l'avait laissé la veille.
n'est point étonné de cette constance,
on connaît l'esprit de notre congré-
: il est rigide et sans ménagement.
apporter la moindre restriction aux
rigueur, il fait consister la perfection
rtir les conseils en préceptes.
charsis. Mais vous en avez de minu-
t de frivoles qui rapetissent les âmes;
emple, de n'oser croiser la jambe
sur la droite, [1] ni vous faire les on-
jours de fêtes, ni employer pour vos
ls le bois de cyprès. [2]
Samien. Eh! ne nous jugez point
cette foule d'observances, la plupart
s à la règle par des rigoristes qui vou-
réformer la réforme, quelques-unes
à des vérités d'un ordre supérieur,
prescrites pour nous exercer à la pa-

. de vitios. pud. t. 2, p. 532.
. Laert. lib. 8, §. 10. Jambl. vit. Pyth. cap. 28,

fa
si
re
n
vér
détail.
et la pu
dentes et
se dédon
sacrifie
de près
et la priè
des sens e
abstinen
parce qu
peuples
tiens, do
ressemb

[1] Jamb
[2] Hero
[3] Cas

tience et aux autres vertus. C'est dans les occasions importantes qu'il faut étudier la force de notre institution. Un disciple de Pythagore ne laisse échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni faiblesse dans les dangers. S'il a des discussions d'intérêt, il ne descend point aux prières, parce qu'il ne demande que la justice; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité. [1]

*Anacharsis.* Épargnez-vous un plus long détail. Je sais tout ce que peuvent la religion et la philosophie sur des imaginations ardentes et subjuguées; mais je sais aussi qu'on se dédommage souvent des passions que l'on sacrifie par celles que l'on conserve. J'ai vu de près une société, partagée entre l'étude et la prière, renoncer sans peine aux plaisirs des sens et aux agréments de la vie : retraite, abstinences, austérités, [2] rien ne lui coûte, parce que c'est par là qu'elle gouverne les peuples et les rois. Je parle des prêtres égyptiens, dont l'institut me paraît parfaitement ressembler au vôtre. [3]

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 32, p. 174; cap. 33, p. 188.
[2] Herodot. lib. 2, cap. 37.
[3] *Chæremon. ap. Porph.* de abstin. lib. 4, p. 308.

*Le Samien.* Avec cette différence que, loin de s'appliquer à réformer la nation, ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur société.

*Anacharsis.* Vous avez essuyé les mêmes reproches. Ne disait-on pas que pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation, vous ne regardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux? [1]

*Le Samien.* Dégrader l'humanité! nous qui regardons la bienfaisance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité; [2] nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaison entre le ciel et la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfants d'une même famille, entre tous les êtres vivants, [3] de quelque nature qu'ils soient!

En Égypte, l'ordre sacerdotal n'aime que la considération et le crédit : aussi protège-t-il le despotisme, qui le protège à son tour. [4] Quant à Pythagore, il aimait tendrement les

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 35, p. 208.
[2] Anonym. ap. Phot. p. 1313.
[3] Jambl. ibid. cap. 33, p. 185.
[4] Diod. lib. 1, p. 66.

hommes, puisqu'il désirait qu'ils fussent tous libres et vertueux.

*Anacharsis*. Mais pouvait-il se flatter qu'ils le désireraient aussi vivement que lui, et que la moindre secousse ne détruirait pas l'édifice des lois et des vertus?

*Le Samien*. Il était beau du moins d'en jeter les fondements, et les premiers succès lui firent espérer qu'il pourrait l'élever jusqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que son arrivée en Italie causa d'abord dans les mœurs. Elle se serait étendue par degrés, si des hommes puissants, mais souillés de crimes, n'avaient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occasionna sa ruine. La calomnie se souleva dès qu'elle se vit soutenue.[1] Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magistratures par la voie du sort;[2] aux riches, en ne les faisant accorder qu'au mérite.[3] Nos paroles furent transformées en maximes séditieuses, nos assemblées en con-

[1] Jambl. vit. Pyth. cap. 35, p. 210.
[2] Id. ibid. p. 209.
[3] Id. ibid. p. 204.

joui pendant sa vie;[1] vous n'en serez pas surpris. Voyez comme les nations, et même les philosophes, parlent des législateurs et des précepteurs du genre humain. Ce ne sont point des hommes, mais des dieux,[2] des âmes d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le Tartare que nous habitons, ont daigné se revêtir d'un corps humain, et partager nos maux pour établir parmi nous les lois et la philosophie.[3]

*Anacharsis.* Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaisants n'ont eu que des succès passagers; et puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes et vicieux.

*Le Samien.* A moins, comme disait Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, et que Dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte sa parole et leur révèle ses volontés.[4]

[1] Porph. vit. Pyth. p. 28. Jambl. vit. Pyth. cap. 6, p. 23; cap. 28, p. 118 et 120. Dio Chrysost. orat. 15, p. 524. Phil. vit. Apol. c. 1, p. 2. Diog. Laert. l. 8, §. 11.

[2] Clem. Alex. strom. lib. 1, p. 355.

[3] Plat. ap. Clem. Alex. ibid.

[4] Plat. apol. Socr. t. 1, p. 31; id. in Phæd. t. 1, p. 85, E; id. in Alcib. 2, t. 2, p. 150.

Le lendemain de cet entretien, nous partîmes pour Athènes, et quelques mois après, nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

---

## CHAPITRE LXXVI.

### Délos et les Cyclades.

DANS l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets; c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelants, et les nymphes de l'Attique vont, d'un pas timide, essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle

lors on ne regrette ni
qu'on vient de perdre,
ur qui l'avait précédée;
iveau soleil se lève sur
et qu'il apporte de l'orient
ües aux mortels. Chaque
ouveau trait aux beautés
ique instant, le grand ou-
pement des êtres avance

nts! ô nuits délicieuses!
xcitait dans mon âme cette
que vous offriez à tous mes
es plaisirs! ô printemps! je
te année dans toute votre
parcouriez en vainqueur les
la Grèce, et vous détachiez
es fleurs qui devaient les em-
araissiez dans les vallées, elles
t en prairies riantes; vous pa-
es montagnes, le serpolet et le
ient mille parfums; vous vous
les airs, et vous y répandiez la
vos regards. Les amours empres-
ent à votre voix; ils lançaient de
s des traits enflammés : la terre
embrasée. Tout renaissait pour

pl
lèbre
hono
lon. [2] (
dans l'il
Mais co
Athéni
du Pélopo
peuples d
lait d'envie

1 Dionys. perie
Mém. de l'acad. de
2 Corsin. fast. a
(a) Le 6 du m
naissance de Dian
année de la 109e
mença le 2 de ma
le 7 de thargélio
3 Thucyd.

s'embellir; tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

Cette saison charmante ramenait des fêtes plus charmantes encore, [1] celles qu'on célèbre de quatre en quatre ans à Délos, pour honorer la naissance de Diane et d'Apollon. [2] (*a*) Le culte de ces divinités subsiste dans l'île depuis une longue suite de siècles. Mais comme il commençait à s'affaiblir, les Athéniens instituèrent, pendant la guerre du Péloponèse, [3] des jeux qui attirent cent peuples divers. La jeunesse d'Athènes brûlait d'envie de s'y distinguer : toute la ville

[1] Dionys. perieg. v. 528, ap. geogr. min. t. 4, p. 100. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 26, p. 211.

[2] Corsin. fast. attic. t. 2, p. 326.

(*a*) Le 6 du mois attique thargélion, on célébrait la naissance de Diane; le 7, celle d'Apollon. Dans la 3e année de la 109e olympiade, le mois thargélion commença le 2 de mai de l'an 341 avant J. C.; ainsi, le 6 et le 7 de thargélion concoururent avec le 8 et le 9 de mai.

[3] *Thucyd. lib. 3, cap.* 104.

était en mouvement. On y préparait aussi la députation solennelle qui va, tous les ans, offrir au temple de Délos un tribut de reconnaissance pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui transporta ce héros en Crète; et déja le prêtre d'Apollon en avait couronné la poupe de ses mains sacrées.[1] Je descendis au Pirée avec Philotas et Lysis; la mer était couverte de bâtiments légers qui faisaient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté du choix; nous nous sentîmes enlever par des matelots, dont la joie tumultueuse et vive se confondait avec celle d'un peuple immense qui courait au rivage. Ils appareillèrent à l'instant : nous sortîmes du port, et nous abordâmes le soir à l'île de Céos.[2]

Le lendemain nous rasâmes Syros; et ayant laissé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui sépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes aussitôt le temple d'Apollon, et nous le saluâmes par de nouveaux transports de joie. La ville de Délos se développait presque toute entière à nos regards.

[1] Plat. in Phæd. t. 1, p. 58. Plut. in Thes. t. 1, p. 9.
[2] Æschin. epist. 1, in Demosth. oper. p. 205.

Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégants, ces forêts de colonnes dont elle est ornée; et ce spectacle, qui variait à mesure que nous approchions, suspendait en nous le désir d'arriver.

Parvenus au rivage, nous courûmes au temple, qui n'en est éloigné que d'environ cent pas. [1] Il y a plus de mille ans qu'Érysichthon, fils de Cécrops, en jeta les premiers fondements, [2] et que les divers états de la Grèce ne cessent de l'embellir : il était couvert de festons et de guirlandes qui, par l'opposition de leurs couleurs, donnaient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il est construit. [3] Nous vîmes dans l'intérieur la statue d'Apollon, moins célèbre par la délicatesse du travail que par son ancienneté. [4] Le dieu tient son arc d'une main, et, pour montrer que la musique lui doit son origine et ses agréments, il soutient de la gauche les trois Grâces, représentées, la première avec

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 300.

[2] Euseb. chron. lib. 2, p. 76.

[3] Spon, voyag. t. 1, p. 111.

[4] *Plut. de mus.* t. 2, p. 1136.

une lyre, la seconde avec des flûtes,
troisième avec un chalumeau.

Auprès de la statue est cet aute
passe pour une des merveilles du mo
Ce n'est point l'or, ce n'est point le m
qu'on y admire ; des cornes d'anin
pliées avec effort, entrelacées avec
sans aucun ciment, forment un tout
solide que régulier. Des prêtres, occu
l'orner de fleurs et de rameaux,[2] not
saient remarquer l'ingénieux tissu
parties. C'est le dieu lui-même, s'écri
jeune ministre, qui, dans son enfar
pris soin de les unir entre elles. Ces
menaçantes que vous voyez suspen
ce mur, celles dont l'autel est composé
les dépouilles des chèvres sauvages qu
saient sur le mont Cynthus, et que
fit tomber sous ses coups.[3] Ici les r
ne s'arrêtent que sur des prodiges. C
mier, qui déploie ses branches sur nos
est cet arbre sacré qui servit d'appui
tone, lorsqu'elle mit au monde les div

[1] Plut. de solert. animal. t. 2, p. 983. Mart.
Diog. Laert. lib. 8, §. 13.

[2] Spanh. in Callim. t. 2, p. 97.

[3] Callim. hymn. in Apoll. v. 60.

que nous adorons.[1] La forme de cet autel est devenue célèbre par un problème de géométrie, dont on ne donnera peut-être jamais une exacte solution. La peste ravageait cette île, et la guerre déchirait la Grèce. L'oracle, consulté par nos pères, répondit que ces fléaux cesseraient, s'ils faisaient cet autel une fois plus grand qu'il n'est en effet.[2] Ils crurent qu'il suffisait de l'augmenter du double en tout sens; mais ils virent avec étonnement qu'ils construisaient une masse énorme, qui contenait huit fois celle que vous avez sous les yeux. Après d'autres essais, tous infructueux, ils consultèrent Platon qui revenait d'Égypte. Il dit aux députés, que le dieu, par cet oracle, se jouait de l'ignorance des Grecs, et les exhortait à cultiver les sciences exactes, plutôt que de s'occuper éternellement de leurs divisions. En même temps il proposa une voie simple

[1] Homer. odyss. lib. 6, v. 162. Callim. in Del. v. 208. Theophr. hist. plant. lib. 4, cap. 14, p. 489. Cicer. de leg. lib. 1, t. 3, p. 115. Plin. lib. 16, c. 44, t. 2, p. 40. Pausan. lib. 8, cap. 23, p. 643.

[2] Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 579; de Ei Delph. p. 386. Val. Max. lib. 8, cap. 12, extern. n° 1. Montu-

et mécanique de résoudre le problème; mais la peste avait cessé quand sa réponse arriva. C'est apparemment ce que l'oracle avait prévu, me dit Philotas.

Ces mots, quoique prononcés à demi-voix, fixèrent l'attention d'un citoyen de Délos. Il s'approcha, et, nous montrant un autel moins orné que le précédent : Celui-ci, nous dit-il, n'est jamais arrosé du sang des victimes; on n'y voit jamais briller la flamme dévorante : c'est là que Pythagore venait, à l'exemple du peuple, offrir des gâteaux, de l'orge et du froment;[1] et sans doute que le dieu était plus flatté de l'hommage éclairé de ce grand homme, que de ces ruisseaux de sang dont nos autels sont continuellement inondés.

Il nous faisait ensuite observer tous les détails de l'intérieur du temple. Nous l'écoutions avec respect; nous admirions la sagesse de ses discours, la douceur de ses regards, et le tendre intérêt qu'il prenait à nous. Mais quelle fut notre surprise, lorsque des éclaircissements mutuels nous firent connaître Philoclès! C'était un des princi-

[1] Clem. Alex. strom. lib. 7, p. 848. Porph. de abstin. lib. 2, p. 153, not. ibid.

aux habitants de Délos par ses richesses et
es dignités; c'était le père d'Ismène, dont
beauté faisait l'entretien de toutes les
mmes de la Grèce; c'était lui qui, prévenu
ar des lettres d'Athènes, devait exercer à
otre égard les devoirs de l'hospitalité. Après
ous avoir embrassés à plusieurs reprises :
âtez-vous, nous dit-il, venez saluer mes
ieux domestiques; venez voir Ismène, et
ous serez témoins de son hymen; venez
oir Leucippe son heureuse mère, et vous
artagerez sa joie : elles ne vous recevront
as comme des étrangers, mais comme des
nis qu'elles avaient sur la terre, et que le
el leur destinait depuis long-temps. Oui,
vous le jure, ajouta-t-il en nous serrant la
ain, tous ceux qui aiment la vertu, ont des
roits sur l'amitié de Philoclès et de sa fa-
ille.

Nous sortîmes du temple; son zèle impa-
ent nous permit à peine de jeter un coup-
œil sur cette foule de statues et d'autels
ont il est entouré. Au milieu de ces monu-
ents s'élève une figure d'Apollon, dont la
auteur est d'environ vingt-quatre pieds; [1]

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 301. Wheler, a journ.
ok 1, p. 56. Spon, voyag. t. 1, p. 107.

de longues tresses de cheveux flotter
ses épaules, et son manteau, qui se
sur le bras gauche, semble obéir au s
du zéphir. La figure et la plinthe qui l
tient, sont d'un seul bloc de marbre,
furent les habitants de Naxos qui le c
crèrent en ce lieu. [1] Près de ce co
Nicias, général des Athéniens, fit élev
palmier de bronze, [2] dont le travail est
précieux que la matière. Plus loin,
lûmes sur plusieurs statues cette inscri
fastueuse : [3] *L'île de Chio est célèbr
ses vins excellents; elle le sera dans l
par les ouvrages de Bupalus et d'A
mus.* Ces deux artistes vivaient il y a
siècles. Ils ont été suivis et effacés p
Phidias et les Praxitèles; et c'est ainsi
voulant éterniser leur gloire, ils n'ont
nisé que leur vanité.

La ville de Délos n'a ni tours ni mur
et n'est défendue que par la présence d'
lon. [4] Les maisons sont de briques, ou

[1] Tournef. voyag. t. 1. p. 301.
[2] Plut. in Nic. t. 1, p. 525.
[3] Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2.
[4] Callim. in Del. v. 24. Cicer. orat. pro leg
cap. 18, t. 5, p. 20.

espèce de granit assez commun dans l'île.[1] Celle de Philoclès s'élevait sur le bord d'un lac[2] couvert de cygnes,[3] et presque partout entouré de palmiers.

Leucippe, avertie du retour de son époux, vint au devant de lui, et nous la prîmes pour Ismène; mais bientôt Ismène parut, et nous la prîmes pour la déesse des amours. Philoclès nous exhorta mutuellement à bannir toute contrainte; et dès cet instant nous éprouvâmes à la fois toutes les surprises d'une liaison naissante, et toutes les douceurs d'une ancienne amitié.

L'opulence brillait dans la maison de Philoclès; mais une sagesse éclairée en avait si bien réglé l'usage, qu'elle semblait avoir tout accordé au besoin, et tout refusé au caprice. Des esclaves, heureux de leur servitude, couraient au devant de nos désirs. Les uns répandaient sur nos mains et sur nos pieds une eau plus pure que le cristal;

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 305.

[2] Herodot. lib. 2, cap. 171. Callim in Apoll. v. 59; in Del. v. 261. Theogn. sent. v. 7. Spon, voyag. t. 1, pag. 106.

[3] Euripid. in Ion. v. 167; in Iphig. in Taur. v. 1103.

les autres chargeaient de fruits une t
placée dans le jardin,[1] au milieu d'un
quet de myrtes. Nous commençâmes
des libations en l'honneur des dieux
président à l'hospitalité. On nous fit
sieurs questions sur nos voyages. Philo
s'attendrit plus d'une fois au souvenir
amis qu'il avait laissés dans le continen
la Grèce. Après quelques instants d
conversation délicieuse, nous sortîmes a
lui, pour voir les préparatifs des fêtes.

C'était le jour suivant qu'elles deva
commencer; (a) c'était le jour suivant qu
honorait à Délos la naissance de Dian
L'île se remplissait insensiblement d'étr
gers attirés par la piété, l'intérêt et le pla
Ils ne trouvaient déja plus d'asile dans
maisons; on dressait des tentes dans
places publiques, on en dressait dans
campagne : on se revoyait après une lon
absence, et on se précipitait dans les b
les uns des autres. Ces scènes touchantes
rigeaient nos pas en différents endroits
l'île; et, non moins attentifs aux objets

[1] Theod. prodr. de Rhod. et Dosicl. amor. l. 2, p

(a) Le 8 mai de l'an 341 avant J. C.

[2] Diog. Laert. lib. 2, §. 44.

s'offraient à nous qu'aux discours de Philoclès, nous nous instruisions de la nature et des propriétés d'un pays si fameux dans la Grèce.

L'île de Délos n'a que sept à huit mille pas de tour, et sa largeur n'est qu'environ le tiers de sa longueur. [1] Le mont Cynthus, dirigé du nord au midi, termine une plaine qui s'étend vers l'occident jusqu'aux bords de la mer. C'est dans cette plaine que la ville est située. [2] Le reste de l'île n'offre qu'un terrain inégal et stérile, à l'exception de quelques vallées agréables que forment diverses collines placées dans sa partie méridionale. [3] La source de l'Inopus est la seule dont la nature l'ait favorisée; mais, en divers endroits, des citernes et des lacs conservent pendant plusieurs mois les eaux du ciel.

Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui réunissaient le sacerdoce à l'empire. [4] Dans la suite elle tomba sous la puissance

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 287 et 288.

[2] Strab. lib. 10, p. 485.

[3] Euripid. Iphig. in Taur. v. 1235. Tournef. voyag. t. 1, p. 311.

[4] Virg. Æneid. lib. 3, v. 80. Ovid. metam. lib. 13, v. 632. *Dionys. Halic. antiq. roman. lib. 1, cap. 50,*

des Athéniens, qui la purifièrent pendant la guerre du Péloponèse. [1] On transporta les tombeaux de ses anciens habitants dans l'île de Rhénée. C'est là que leurs successeurs ont vu, pour la première fois, la lumière du jour; c'est là qu'ils doivent la voir pour la dernière fois. Mais, s'ils sont privés de l'avantage de naître et de mourir dans leur patrie, [2] ils y jouissent du moins pendant leur vie d'une tranquillité profonde : les fureurs des barbares, [3] les haines des nations, [4] les inimitiés particulières, tombent à l'aspect de cette terre sacrée : les coursiers de Mars ne la foulent jamais de leurs pieds ensanglantés : [5] tout ce qui présente l'image de la guerre en est sévèrement banni : on n'y souffre pas même l'animal le plus fidèle à l'homme, parce qu'il y détruirait des animaux plus faibles et plus timides. (*a*) Enfin

[1] Thucyd. lib. 3, cap. 104.

[2] Æschin. epist. ad Philocr. p. 205. Plut. apophth. lacon. t. 2, p. 230.

[3] Herodot. lib. 6, cap. 97.

[4] Pausan. lib. 3, cap. 23, p. 269. Liv. lib. 44, c. 29.

[5] Callim. in Del. v. 277.

(*a*) Il n'était pas permis d'avoir des chiens à Délos, (Strab. lib. 10, p. 486) de peur qu'ils n'y détruisissent les lièvres et les lapins.

la paix a choisi Délos pour son séjour, et la maison de Philoclès pour son palais.

Nous en approchions, lorsque nous vîmes venir à nous un jeune homme dont la démarche, la taille et les traits n'avaient rien de mortel. C'est Théagène, nous dit Philoclès, c'est lui que ma fille a choisi pour son époux; et Leucippe vient de fixer le jour de son hymen. O mon père! répondit Théagène en se précipitant entre ses bras, ma reconnaissance augmente à chaque instant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi : ils sont mes amis, puisqu'ils sont les vôtres; et je sens que l'excès de la joie a besoin de soutien comme l'excès de la douleur. Vous pardonnerez ce transport, si vous avez aimé, ajouta-t-il en s'adressant à nous; et si vous n'avez point aimé, vous le pardonnerez en voyant Ismène. L'intérêt que nous prîmes à lui, sembla calmer le désordre de ses sens, et le soulager du poids de son bonheur.

Philoclès fut accueilli de Leucippe et d'Ismène, comme Hector l'était d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentrait dans les murs d'Ilium. On servit le souper dans une *galerie ornée* de statues et de tableaux; et

nos cœurs, ouverts à la joie la plus pure, goûtèrent les charmes de la confiance et de la liberté.

Cependant Philoclès mettait une lyre entre les mains d'Ismène, et l'exhortait à chanter un de ces hymnes destinés à célébrer la naissance de Diane et d'Apollon. Exprimez par vos chants, disait-il, ce que les filles de Délos retraceront demain dans le temple par la légèreté de leurs pas. Anacharsis et Philotas en reconnaîtront mieux l'origine de nos fêtes, et la nature du spectacle que nous offrirons à leurs yeux.

Ismène prit la lyre, en tira, comme par distraction, quelques sons tendres et touchants, qui n'échappèrent pas à Théagène; et tout à coup, préludant avec rapidité sur le mode dorien, elle peignit en traits de feu la colère implacable de Junon contre une rivale odieuse. [1] « C'est en vain que Latone « veut se dérober à sa vengeance; elle a eu « le malheur de plaire à Jupiter, il faut que « le fruit de ses amours devienne l'instru- « ment de son supplice, et périsse avec elle. « Junon paraît dans les cieux; Mars, sur le « mont Hémus en Thrace; Iris, sur une

[1] Callim. in Del. v. 40.

« montagne voisine de la mer : ils effraient
« par leur présence les airs, la terre et les
« îles. Tremblante, éperdue, pressée des
« douleurs de l'enfantement, Latone, après
« de longues courses, arrive en Thessalie,
« sur les bords du fleuve qui l'arrose. O
« Pénée! s'écrie-t-elle, arrêtez-vous un mo-
« ment, et recevez dans vos eaux plus paisi-
« bles les enfants de Jupiter que je porte
« dans mon sein. O nymphes de Thessalie,
« filles du dieu dont j'implore le secours,
« unissez-vous à moi pour le fléchir. Mais il
« ne m'écoute point, et mes prières ne ser-
« vent qu'à précipiter ses pas. O Pélion! ô
« montagnes affreuses! vous êtes donc mon
« unique ressource; hélas! me refuserez-
« vous dans vos cavernes sombres une re-
« traite que vous accordez à la lionne en
« travail?

« A ces mots le Pénée attendri suspend
« le mouvement de ses flots bouillonnants.
« Mars le voit, frémit de fureur; et sur le
« point d'ensevelir ce fleuve sous les débris
« fumants du mont Pangée, il pousse un
« cri dans les airs, et frappe de sa lance
« contre son bouclier. Ce bruit, semblable à

« Thessalie, ébranle le mont Ossa
« loin rouler en mugissant dans
« profonds du Pinde. C'en était f
« née, si Latone n'eût quitté des l
« présence attirait le courroux du
« vient dans nos îles mendier une
« qu'elles lui refusent; les menace
« remplissent d'épouvante.

« Délos seule est moins sen
« crainte qu'à la pitié. Délos n'
« qu'un rocher stérile, désert, qu
« et les flots poussaient de tous
« venaient de le jeter au milieu
« des, lorsqu'il entendit les accent
« de Latone. Il s'arrête aussitôt, e
« un asile sur les bords sauvages de
« La déesse, transportée de recon
« tombe aux pieds d'un arbre qui
« son ombre, et qui, pour ce bienf
« d'un printemps éternel. C'est là
« de fatigue, et dans les accès
« cruelles souffrances, elle ouvre
« presque éteints, et que ses rega
« joie brille au milieu des express
« douleur, rencontrent enfin ces
« cieux de tant d'amour, ces enf
« la naissance lui a coûté tant

« Les nymphes de l'Inopus, témoins de ses « transports, les annoncent à l'univers par « des cantiques sacrés, et Délos n'est plus le « jouet des vagues inconstantes; elle se re- « pose sur des colonnes qui s'élèvent du « fond de la mer,[1] et qui s'appuient elles- « mêmes sur les fondements du monde. Sa « gloire se répand en tous lieux; de tous les « côtés, les nations accourent à ses fêtes, et « viennent implorer ce dieu qui lui doit le « jour, et qui la rend heureuse par sa pré- « sence. »

Ismène accompagna ces dernières paroles d'un regard qu'elle jeta sur Théagène, et nous commençâmes à respirer en liberté; mais nos âmes étaient encore agitées par des secousses de terreur et de pitié. Jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des Sirènes, n'ont rendu des sons si touchants. Pendant qu'Ismène chantait, je l'interrompais souvent, ainsi que Philotas, par des cris involontaires d'admiration; Philoclès et Leucippe lui prodiguaient des marques de tendresse, qui la flattaient plus que nos éloges; Théagène écoutait, et ne disait rien.

Enfin il arriva ce jour qu'on attendait

[1] *Pind. ad Strab.* lib. 10, p. 485.

avec tant d'impatience. L'aurore traçait faiblement à l'horizon la route du soleil, lorsque nous parvînmes au pied du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation : [1] c'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs, et surtout des parcelles de talc, noirâtres et luisantes. Du haut de la colline, on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs : elles sont semées au milieu des flots avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, et les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles; tantôt il mesure lentement les lacs et les plaines liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle; où l'âme inquiète, cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve partout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici, le sein des ondes est devenu le séjour des mortels; c'est une ville disper-

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 307. Spon, voyag. t. 1, p. 111. Whel. a journ. book 1, p. 58.





sée sur la surface de la mer; c'est le tableau de l'Égypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, et semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitants. [1]

La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, se nomment Cyclades, (*a*) parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos. [2] Sésostris, roi d'Égypte, en soumit une partie à ses armes; [3] Minos, roi de Crète, en gouverna quelques-unes par ses lois; [4] les Phéniciens, [5] les Cariens, [6] les Perses, les Grecs, [7] toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, les ont successivement conquises ou peuplées : mais les colonies de ces derniers ont fait disparaître les traces des colonies étrangères, et des intérêts puissants ont pour jamais attaché le sort des Cyclades à celui de la Grèce.

Les unes s'étaient dans l'origine choisi des

[1] Herodot. lib. 2, cap. 97. Diod. lib. 1, p. 33.

(*a*) Cycle, en grec, signifie cercle.

[2] Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 211.

[3] Diod. lib. 1, p. 51.

[4] Thucyd. lib. 1, cap. 4. Diod. lib. 5, p. 349.

[5] Boch. geogr. p. 405.

[6] Thucyd. ibid. Diod. ibid.

[7] *Herodot.* lib. 8, cap. 46 et 48. Thucyd. passim.

en avaient reçu des mains de
eurs : [1] mais l'amour de la li-
el à des Grecs, plus naturel en-
nsulaires, détruisit le joug sous
gémissaient. Tous ces peuples se
en petites républiques, la plupart
antes, jalouses les unes des autres,
nant mutuellement à se tenir en
e par des alliances et des protections
es dans le continent. Elles jouis-
de ce calme heureux que les nations
ivent attendre que de leur obscurité,
ne l'Asie fit un effort contre l'Europe,
e les Perses couvrirent la mer de leurs
seaux. Les îles consternées s'affaiblirent
e divisant. Les unes eurent la lâcheté de
oindre à l'ennemi; les autres, le courage
lui résister. Après sa défaite, les Athé-
iens formèrent le projet de les conquérir
outes : ils leur firent un crime presque égal
de les avoir secourus ou de les avoir aban-
donnés, et les assujétirent successivement,
sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Athènes leur a donné ses lois : Athènes
en exige des tributs proportionnés à leurs
forces. A l'ombre de sa puissance, elles

1 Herodot. lib. 1, cap. 64. Diod. lib. 5, p. 345.

voient fleurir dans leur sein le commerce, l'agriculture, les arts, et seraient heureuses, si elles pouvaient oublier qu'elles ont été libres.

Elles ne sont pas toutes également fertiles : il en est qui suffisent à peine au besoin des habitants. Telle est Mycone que vous entrevoyez à l'est de Délos, dont elle n'est éloignée que de vingt-quatre stades.[1] (*a*) On n'y voit point les ruisseaux tomber du haut des montagnes, et fertiliser les plaines.[2] La terre, abandonnée aux feux brûlants du soleil, y soupire sans cesse après les secours du ciel ; et ce n'est que par de pénibles efforts, qu'on fait germer dans son sein le blé et les autres grains nécessaires à la subsistance du laboureur. Elle semble réunir toute sa vertu en faveur des vignes et des figuiers dont les fruits[3] sont renommés. Les perdrix, les cailles, et plusieurs oiseaux de passage, s'y trouvent en abondance.[4] Mais

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 278.

(*a*) Deux mille deux cent soixante-huit toises.

[2] Spon, voyag. t. 1, p. 115. Whel. a journ. book 1, pag. 65.

[3] Tournef. ibid. p. 281.

[4] *Id. ibid.* Spon, voyag. t. 1, p. 115. Whel. a journ. book 1, p. 65.

ces avantages, communs à cette île et au
îles voisines, sont une faible ressource po
les habitants, qui, outre la stérilité du pay
ont encore à se plaindre de la rigueur
climat. Leurs têtes se dépouillent de bon
heure de leur ornement naturel; [1] et
cheveux flottants, qui donnent tant de g
ces à la beauté, ne semblent accordés à
jeunesse de Mycone, que pour lui en fa
bientôt regretter la perte.

On reproche aux Myconiens d'être ava
et parasites : [2] on les blâmerait moins,
dans une fortune plus brillante, ils étaie
prodigues et fastueux; car le plus gra
malheur de l'indigence est de faire sor
les vices, et de ne pouvoir les faire p
donner.

Moins grande, mais plus fertile que M
cone, Rhénée que vous voyez à l'ouest,
qui n'est éloignée de nous que d'envir
cinq cents pas, [3] se distingue par la riches
de ses collines et de ses campagnes. A t
vers le canal qui sépare les deux îles, ét

[1] Plin. lib. 11, cap. 37, t. 1, p. 615. Strab. lib.
p. 487. Tournef. voyag. t. 1, p. 280.
[2] Athen. lib. 1, cap. 7, p. 7. Suid. in Μυκών.
[3] Tournef. ibid. p. 315.

autrefois tendue une chaîne qui semblait les unir : c'était l'ouvrage de Polycrate, tyran de Samos;[1] il avait cru, par ce moyen, communiquer à l'une la sainteté de l'autre. (*a*) Mais l'île de Rhénée a des droits plus légitimes sur notre respect : elle renferme les cendres de nos pères; elle renfermera un jour les nôtres. Sur cette éminence qui s'offre directement à nos regards, ont été transportés les tombeaux qui étaient auparavant à Délos.[2] Ils se multiplient tous les jours par nos pertes, et s'élèvent du sein de la terre, comme autant de trophées que la mort couvre de son ombre menaçante.

Portez vos regards vers le nord-ouest, vous y découvrirez les côtes de l'île de Té-

[1] Thucyd. lib. 1, cap. 13; lib. 3, cap. 104.

(*a*) Vers le même temps, Crœsus assiégea la ville d'Éphèse. Les habitants, pour obtenir la protection de Diane, leur principale divinité, tendirent une corde qui d'un côté s'attachait à leurs murailles, et de l'autre au temple de la déesse, éloigné de sept stades, ou de six cent soixante-une toises et demie. (Herodot. lib. 1, cap. 26. Polyæn. strateg. lib. 6, cap. 50. Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 26.)

[2] Thucyd. lib. 3, cap. 104. Strab. lib. 10, p. 486. Tournef. voyag. t. 1, p. 316.

'enceinte de la capitale, est un
énérables dont la religion con-
ée, et sur lesquels le temps mul-
ement les hivers. [1] Ses routes
rvent d'avenues au superbe tem-
ur la foi des oracles d'Apollon, les
élevèrent autrefois à Neptune :
des plus anciens asiles de la Grèce.[2]
touré de plusieurs grands édifices, où
nent les repas publics, où s'assemblent
uples pendant les fêtes de ce dieu.[3]
les éloges qui retentissent en son hon-
, on le loue d'écarter ou de dissiper les
idies qui affligent les humains, [4] et d'a-
r détruit les serpents qui rendaient au-
fois cette île inhabitable. [5]

Ceux qui la cultivèrent les premiers, en
rent une terre nouvelle, une terre qui ré-
pond aux vœux du laboureur, ou les pré-
vient. Elle offre à ses besoins les fruits les
plus exquis, et des grains de toute espèce;

1 Strab. lib. 10, p. 487.
2 Tacit. annal. lib. 3, n° 63.
3 Strab. ibid.
4 Philochor. ap. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 26.
5 Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 211. Steph. Byzant.
in Τήνοσ. Hesych. Miles.





mille fontaines y jaillissent de tous côtés, [1] et les plaines, enrichies du tribut de leurs eaux, s'embellissent encore par le contraste des montagnes arides et désertes dont elles sont entourées. [2] Ténos est séparée d'Andros par un canal de douze stades de largeur. [3] (*a*)

On trouve dans cette dernière île des montagnes couvertes de verdure, comme à Rhénée; des sources plus abondantes qu'à Ténos; des vallées aussi délicieuses qu'en Thessalie; des fruits qui flattent la vue et le goût; [4] enfin une ville renommée par les difficultés qu'eurent les Athéniens à la soumettre, et par le culte de Bacchus qu'elle honore spécialement.

J'ai vu les transports de joie que ses fêtes inspirent; [5] je les ai vus dans cet âge où

[1] Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 211. Steph. Byzant. in Τῆνος. Eustath. in Dionys. perieg. v. 526. Tournef. voyag. t. 1, p. 357.

[2] Tournef. ibid.

[3] Scylax ap. geogr. min. t. 1, p. 55. Tournef. ib. p. 355.

(*a*) Près d'une demi-lieue.

[4] Tournef. ibid. p. 348.

[5] Pausan. lib. 6, cap. 26, p. 518. Philostr. icon. l. 1,

l'âme reçoit des impressions dont
nir ne se renouvelle qu'avec un
de plaisir. J'étais sur un vaisseau
nait de l'Eubée : les yeux fixés ver
nous admirions les apprêts éclat
naissance du jour, lorsque mille
çants attirèrent nos regards sur l
dros. Les premiers rayons du so
raient une éminence couronnée pa
ple élégant. Les peuples accou
tous côtés; ils se pressaient autou
ple, levaient les mains au ciel, s
naient par terre, et s'abandonnai
pétuosité d'une joie effrénée. N
dons; nous sommes entraînés su
de la colline; plusieurs voix con
dressent à nous : Venez, voyez, g
flots de vin qui s'élancent à gros
du temple du Bacchus, n'étaient l
nuit, ce matin, qu'une source d'e
Bacchus est l'auteur de ce prodige
tous les ans, le même jour, à la mê
il l'opérera demain, après demain
sept jours de suite.[1] A ces disco
coupés, succéda bientôt une

[1] Plin. lib. 2, cap. 103, t. 1, p. 121; lib
t. 2, p. 549.





douce et intéressante. « L'Achéloüs, disait-« on, est célèbre par ses roseaux ; le Pénée « tire toute sa gloire de la vallée qu'il arrose ; « et le Pactole, des fleurs dont ses rives sont « couvertes : mais la fontaine que nous « chantons rend les hommes forts et élo-« quents, et c'est Bacchus lui-même qui la « fait couler. [1] »

Tandis que les ministres du temple, maîtres des souterrains d'où s'échappait le ruisseau, se jouaient ainsi de la crédulité du peuple, j'étais tenté de les féliciter du succès de leur artifice. Ils trompaient ce peuple, mais ils le rendaient heureux.

A une distance presque égale d'Andros et de Céos, on trouve la petite île de Gyaros, digne retraite des brigands, si on en purgeait la terre ; [2] région sauvage et hérissée de rochers. [3] La nature lui a tout refusé, comme elle semble avoir tout accordé à l'île de Céos.

Les bergers de Céos rendent des honneurs divins et consacrent leurs troupeaux

[1] Philostr. icon. lib. 1, cap. 25, p. 799.
[2] Juven. sat. 1, v. 73.

stée,[1] qui, le premier, con-
lonie dans cette île. Ils *disent*
quelquefois habiter leurs bois
que du fond de ces retraites il
urs taureaux plus blancs que la

tres de Céos vont tous les ans sur
montagne observer le lever de la
[2] offrir des sacrifices à cet astre,
à Jupiter, et leur demander le re-
ces vents favorables, qui, pendant
te jours, brisent les traits enflammés
il, et rafraîchissent les airs.
habitants de Céos ont construit un
e en l'honneur d'Apollon; [3] ils conser-
avec respect celui que Nestor, en reve-
de Troie, fit élever à Minerve, [4] et
nent le culte de Bacchus au culte de
divinités. [5] Tant d'actes de religion sem-
nt leur attirer la faveur des dieux. L'île

1 Diod. lib. 4, t. 1, p. 325, edit. Wessel. Virg. georg.
b. 1, v. 14.

2 Heracl. Pont. ap. Cicer. de divin, lib. 1, c. 57, t. 3,
p. 47. Apoll. argon. v. 535.

3 Strab. lib. 10, p. 487.

4 Id. ibid.

5 Athen. lib. 10, cap. 22, p. 456.

d'
co
ving
rich
On
belle et
loi, n'
parven
plus en é
servir la
une hon
per sur
plus re
qu'on
qui d

abonde en fruits et en pâturages;[1] les corps y sont robustes, les âmes naturellement vigoureuses, et les peuples si nombreux, qu'ils ont été obligés de se distribuer en quatre villes,[2] dont Ioulis est la principale. Elle est située sur une hauteur, et tire son nom d'une source féconde qui coule au pied de la colline.[3] Caressus, qui en est éloignée de vingt-cinq stades, (*a*) lui sert de port et l'enrichit de son commerce.

On verrait dans Ioulis des exemples d'une belle et longue vieillesse,[4] si l'usage, ou la loi, n'y permettait le suicide à ceux qui, parvenus à l'âge de soixante ans, ne sont plus en état de jouir de la vie, ou plutôt de servir la république.[5] Ils disent que c'est une honte de survivre à soi-même, d'usurper sur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, et de s'approprier des jours qu'on n'avait reçus que pour la patrie : celui qui doit les terminer, est un jour de fête

[1] Virg. georg. lib. 1, v. 14.

[2] Strab. lib. 10, p. 486.

[3] Steph. in l'ȣλ. Tournef. voyag. t. 1, p. 332.

(*a*) Près d'une lieue.

[4] Heraclid. Pont. de polit.

[5] Strab. ibid. Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 37. Steph. *ibid.* Val. Max. lib. 2, cap. 6, nº 8.

pour eux : ils assemblent leurs amis, ceignent leur front d'une couronne, et, prenant une coupe empoisonnée, ils se plongent insensiblement dans un sommeil éternel.

Des courages si mâles étaient capables de tout oser pour conserver leur indépendance. Un jour qu'assiégés par les Athéniens, ils étaient près de se rendre faute de vivres, ils les menacèrent, s'ils ne se retiraient, d'égorger les plus âgés des citoyens renfermés dans la place. [1] Soit horreur, soit pitié, soit crainte uniquement, les Athéniens laissèrent en paix un peuple qui bravait également la nature et la mort. Ils l'ont soumis depuis, et l'ont adouci par la servitude et les arts. La ville est ornée d'édifices superbes : d'énormes quartiers de marbre forment son enceinte, et l'accès en est devenu facile par des chemins soutenus sur les penchants des hauteurs voisines; [2] mais ce qui lui donne le plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célèbres, et, entre autres, Simonide, Bacchylide et Prodicus. [3]

[1] Strab. lib. 10, p. 486.
[2] Tournef. voyag. t. 1, p. 332 et 333.
[3] Strab. ibid.

Simonide,[1] fils de Léoprépès, naquit vers la troisième année de la cinquante-cinquième olympiade. (*a*) Il mérita l'estime des rois, des sages et des grands hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athènes aurait adoré, si Athènes avait pu souffrir un maître;[2] Pausanias, roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avaient élevé au comble de l'honneur et de l'orgueil;[3] Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, et augmenta celle de sa nation;[4] Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, et finit par en être le père;[5] Thémistocle enfin, qui n'était pas roi, mais qui avait triomphé du plus puissant des rois.[6]

Suivant un usage perpétué jusqu'à nous, les souverains appelaient à leur cour ceux

[1] Fabric. bibl. græc. t. 1, p. 591. Bayle, dict. art. SIMONIDE. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 13, p. 250.

(*a*) L'an 558 avant J. C.

[2] Plat. in Hipp. t. 2, p. 228.

[3] Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 41.

[4] Theocr. idyll. 16, v. 44. Plut. de frat. amor. t. 2, p. 492. Sozom. hist. eccles. lib. 1, p. 322.

[5] Xenoph. in Hieron. p. 901. Ælian. var. hist. l. 4, c. 15.

[6] Plut. in Themist. t. 1, p. 114.

qui se distinguaient par des connaissanc
ou des talents extraordinaires. Quelquef
ils les faisaient entrer en lice, et en e
geaient de ces traits d'esprit qui brillent pl
qu'ils n'éclairent; d'autres fois ils les cons
taient sur les mystères de la nature, sur l
principes de la morale, sur la forme du go
vernement : on devait opposer à ces qu
tions des réponses claires, promptes et p
cises, parce qu'il fallait instruire un prin
plaire à des courtisans et confondre des
vaux. La plupart de ces réponses couraie
toute la Grèce, et ont passé à la postéri
qui n'est plus en état de les apprécier, pa
qu'elles renferment des allusions ignoré
ou des vérités à présent trop connues. Pa
celles qu'on cite de Simonide, il en est q
ques-unes que des circonstances particul
ont rendues célèbres.

Un jour, dans un repas, [1] le roi de
démone le pria de confirmer, par q
trait lumineux, la haute opinion qu'o
de sa philosophie. Simonide qui, en pé
les projets ambitieux de ce prince,
prévu le terme fatal, lui dit : « So
« vous que vous êtes homme. » F

[1] Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 41.

ne vit dans cette réponse qu'une maxime frivole ou commune; mais dans les disgrâces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, et la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois, [1] la reine de Syracuse lui demanda si le savoir était préférable à la fortune. C'était un piège pour Simonide, qu'on ne recherchait que pour le premier de ces avantages, et qui ne recherchait que le second. Obligé de trahir ses sentiments ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, et donna la préférence aux richesses, sur ce que les philosophes assiégeaient à toute heure les maisons des gens riches. On a depuis résolu ce problème d'une manière plus honorable à la philosophie. Aristippe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisait sa cour avec tant d'assiduité : [2] L'un, dit-il, connaît ses besoins, et l'autre ne connaît pas les siens.

Simonide était poëte et philosophe. [3] L'heureuse réunion de ces qualités rendit

[1] Aristot. rhet. lib. 2, cap. 16, t. 2, p. 586.
[2] Diog. Laert. lib. 2, §. 69.
[3] *Plat. de rep.* lib. 1, t. 2, p. 331. Cicer. de nat. deor.

et l'arrangement des mots. Les
des dieux, les victoires des Gre
Perses, les triomphes des athlètes fu
jet de ses chants. Il décrivit en vers
de Cambyse et de Darius; il s'ex
presque tous les genres de poésie,
principalement dans les élégies et
plaintifs. [2] Personne n'a mieux c
sublime et délicieux d'intéresser e
drir; personne n'a peint avec plus
les situations et les infortunes qui e
pitié. [3] Ce n'est pas lui qu'on e
sont des cris et des sanglots; c'est u
désolée qui pleure la mort d'un pè
fils; [4] c'est Danaé, c'est une mère
lutte avec son fils contre la fureur
qui voit mille gouffres ouverts à

Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent. [1]

Ces tableaux, que Simonide a remplis de passion et de mouvement, sont autant de bienfaits pour les hommes; car c'est leur rendre un grand service, que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, et de nourrir dans leur cœur ces sentiments de compassion destinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, et les seuls en effet qui puissent unir des malheureux.

Comme les caractères des hommes influent sur leurs opinions, on doit s'attendre que la philosophie de Simonide était douce et sans hauteur. Son système, autant qu'on en peut juger d'après quelques-uns de ses écrits et plusieurs de ses maximes, se réduit aux articles suivants.

« Ne sondons point l'immense profondeur « de l'Être suprême; [2] bornons-nous à savoir « que tout s'exécute par son ordre, [3] et qu'il

[1] Longin. de subl. cap. 15.
[2] Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 22, t. 2, p. 415.

rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avait comblé de bienfaits.[1] On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvaient satisfaire, et qui, suivant le caractère de cette passion, devenait de jour en jour plus insatiable.[2] Il fut le premier qui dégrada la poésie, en faisant un trafic honteux de la louange.[3] Il disait vainement que le plaisir d'entasser des trésors était le seul dont son âge fût susceptible;[4] qu'il aimait mieux enrichir ses ennemis après sa mort, que d'avoir besoin de ses amis pendant sa vie;[5] qu'après tout, personne n'était exempt de défauts, et que s'il trouvait jamais un homme irrépréhensible, il le dénoncerait à l'univers.[6] Ces étranges raisons ne le justifièrent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne par-

[1] Hephæst. in enchirid. p. 14. Ælian. var. hist. lib. 8, cap. 2.

[2] Athen. lib. 14, cap. 21, p. 656. Ælian. ibid. lib. 9, cap. 1.

[3] Schol. Pind. in isthm. 2, v. 9. Callim. frag. ap. Spanh. t. 1, p. 264 et 337.

[4] Plut. an seni, etc. t. 2, p. 786.

[5] Stob. serm. 10, p. 132.

[6] Plat. in Protag. t. 1, p. 345.

donnent jamais les vices qui tiennent plus à la bassesse qu'à la faiblesse du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.[1] (a) On lui fait un mérite d'avoir augmenté, dans l'île de Céos, l'éclat des fêtes religieuses,[2] ajouté une huitième corde à la lyre,[3] et trouvé l'art de la mémoire artificielle;[4] mais ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'est d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ses égarements,[5] et le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets et lui-même.

La famille de Simonide était comme ces familles où le sacerdoce des Muses est perpétuel. Son petit-fils, de même nom que lui, écrivit sur les généalogies et sur les décou-

[1] Marm. Oxon. epoch. 58. Suid. in Σιμων. Lucian. in Macrob. t. 3, p. 228.

(a) L'an 468 avant J. C.

[2] Athen. lib. 10, cap. 22, p. 456.

[3] Plin. lib. 7, cap. 56, t. 1, p. 416.

[4] Cicer. de orat. lib. 2, cap. 86, t. 1, p. 275; id. de fin. lib. 2, cap. 32, t. 2, p. 137. Plin. lib. 7, cap. 24, t. 1, p. 387.

[5] Synes. ad Theot. epist. 49, p. 187. Schol. Pind. in *olymp.* 2, v. 29. Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 15.

vertes, qui font honneur à l'esprit humain.[1] Bacchylide, son neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poésie lyrique. La pureté du style, la correction du dessin, des beautés régulières et soutenues[2] méritèrent à Bacchylide des succès dont Pindare pouvait être jaloux.[3] Ces deux poëtes partagèrent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, et les suffrages de la cour de Syracuse; mais lorsque la protection ne les empêcha plus de se remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, et Bacchylide resta sur la terre.

Tandis que ce dernier perpétuait en Sicile la gloire de sa patrie, le sophiste Prodicus la faisait briller dans les différentes villes de la Grèce;[4] il y récitait des harangues préparées avec art, semées d'allégories ingénieuses, d'un style simple, noble et harmonieux. Son éloquence était honteusement vénale, et n'était point soutenue par les

[1] Suid. in Σιμων.

[2] Longin. de subl. cap. 33.

[3] Schol. Pind. in pyth. 2, v. 171.

[4] Bayle, dict. art. Prodicus. Mémoires de l'acad. des bell. lettr. t. 21, p. 157. Voyez aussi ce que j'ai dit de Prodicus dans le Chapitre LVIII de cet ouvrage.

agréments de la voix; [1] mais comme elle présentait la vertu sous des traits séduisants, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, estimée des Spartiates. [2] Dans la suite, il avança des maximes qui détruisaient les fondements de la religion; [3] et dès cet instant les Athéniens le regardèrent comme le corrupteur de la jeunesse, et le condamnèrent à boire la ciguë.

Non loin de Céos est l'île de Cythnos, renommée pour ses pâturages; [4] et plus près de nous, cette terre que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile [5] de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grèce. [6] C'est Phérécyde, qui vivait il y a deux cents ans. [7] Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuse maladie qui ne laissait aucune espérance, Pythagore, son dis-

[1] Philostr. de vit. sophist. lib. 1, p. 496.
[2] Id. ibid. p. 483.
[3] Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 42, t. 2, p. 432. Sext. Empir. adv. physic. lib. 9, p. 552 et 561. Suid. in Πρόδικ.
[4] Steph. in Κύθν. Eustath. in Dionys. perieg. v. 526. Tournef. voyag. t. 1, p. 326.
[5] Homer. odyss. lib. 15, v. 405.
[6] Diog. Laert. lib. 1, §. 116.
[7] Id. ibid. §. 121.

[?]ple, quitta l'Italie et vint recueillir ses d[?]
[?]iers soupirs. [1]

Étendez vos regards vers le midi; vo[?] à l'horizon ces vapeurs sombres et fixes [?] en ternissent l'éclat naissant : ce sont les i[?] de Paros et de Naxos.

Paros peut avoir trois cents stades de [?]cuit. [2] (*a*) Des campagnes fertiles, de no[?]breux troupeaux, [3] deux ports excellents[?] des colonies envoyées au loin, [5] vous d[?]neront une idée générale de la puissance[?] ses habitants. Quelques traits vous fer[?] juger de leur caractère, suivant les circo[?]tances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie était tourm[?]tée par de fatales divisions. [6] De tous[?] peuples distingués par leur sagesse, cel[?] Paros lui parut le plus propre à rétab[?] calme dans ses états. Elle en obtint d[?]bitres qui, ne pouvant rapprocher d[?]

[1] Diod. in excerpt. Vales. p. 242. Jambl. v[?] cap. 35, p. 202. Porph. vit. Pyth. p. 3.

[2] Plin. lib. 4, t. 1, cap. 12. Tourn. voyag. t.[?]

(*a*) Onze lieues, huit cent cinquante toises.

[3] Tourn. ibid. p. 203.

[4] Scylax, peripl. ap. geogr. min. t. 1, p. 2[?]

[5] Strab. lib. 10, p. 487.

[6] Herodot. lib. 5, cap. 28.

divinités, [1] on vint lui annoncer que son fils Androgée avait été tué dans l'Attique. Il acheva la cérémonie, en jetant au loin une couronne de laurier qui lui ceignait le front; et d'une voix qu'étouffaient les sanglots, il imposa silence au joueur de flûte. Les prêtres ont conservé le souvenir d'une douleur si légitime; et quand on leur demande pourquoi ils ont banni de leurs sacrifices l'usage des couronnes et des instruments de musique, ils répondent : C'est dans une pareille circonstance, c'est auprès de cet autel, que le plus heureux des pères apprit la mort d'un fils qu'il aimait tendrement, et devint le plus malheureux des hommes.

Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homère; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque. [2] Ce poëte, qui vivait il y a environ trois cent cinquante ans, [3] était d'une famille distinguée. La pythie prédit sa naissance, et la gloire dont il devait se couvrir

[1] Apollod. lib. 3, p. 251.

[2] Fabr. bibl. græc. t. 1, p. 572. Mém de l'acad. des bell. lettr. t. 10, p. 36 et 239.

[3] *Herodot.* lib. 1, cap. 12. Aul. Gell. lib. 17, cap. 21. *Cicer. tuscul.* lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 234.

un jour.[1] Préparés par cet oracle, les Gr
admirèrent dans ses écrits la force des e
pressions et la noblesse des idées;[2] ils
virent montrer, jusque dans ses écarts,
mâle vigueur de son génie,[3] étendre les
mites de l'art, introduire de nouvelles
dences dans les vers, et de nouvelles beau
dans la musique.[4] Archiloque a fait pour
poésie lyrique ce qu'Homère avait fait po
la poésie épique. Tous deux ont eu cela
commun, que dans leur genre ils ont se
de modèles;[5] que leurs ouvrages sont réci
dans les assemblées générales de la Grèc
que leur naissance est célébrée en comm
par des fêtes particulières.[7] Cependant,
associant leurs noms, la reconnaissance p
blique n'a pas voulu confondre leurs rang
elle n'accorde que le second au poëte
Paros;[8] mais c'est obtenir le premier, q
de n'avoir qu'Homère au dessus de soi.

[1] Euseb. præpar. evang. lib. 5, cap. 33, p. 27.
[2] Quintil. lib. 10, cap. 1.
[3] Longin. de subl. cap. 33.
[4] Plut. de mus. t. 2, p. 1140.
[5] Vell. Patercul. lib. 1, cap. 5.
[6] Chamæl. ap. Athen. lib. 14, cap. 3, p. 620.
[7] Anthol. lib. 2, cap. 47, p. 173.
[8] Val. Max. lib. 6, cap. 3, extern. n° 1.

Du côté des mœurs et de la conduite, Archiloque devrait être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talents plus sublimes ne furent unis à un caractère plus atroce et plus dépravé : il souillait ses écrits d'expressions licencieuses et de peintures lascives; [1] il y répandait avec profusion le fiel dont son âme se plaisait à se nourrir. [2] Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout succombait sous les traits sanglants de ses satires; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de lui que nous tenons ces faits odieux; [3] c'est lui qui, en traçant l'histoire de sa vie, eut le courage d'en contempler à loisir toutes les horreurs, et l'insolence de les exposer aux yeux de l'univers.

Les charmes naissants de Néobule, fille de Lycambe, avaient fait une vive impression sur son cœur. [4] Des promesses mutuelles semblaient assurer son bonheur et la con-

[1] Œnom. ap. Euseb. in præpar. evang. lib. 5, cap. 32 et 33. Julian. imper. fragm. p. 300.

[2] Pind. pyth. 2, v. 100.

[3] Ælian. var. hist. lib. 10, cap. 13. Synes. de insomn. pag. 158.

[4] *Schol. Horat.* epod. 6, v. 13.

le poëte, plus irrité qu'affligé, ag
pents que les Furies avaient mi
mains, et couvrit de tant d'oppr
bule et ses parents, qu'il les obl
terminer, par une mort violente
qu'il avait cruellement empoison

Arraché par l'indigence du se
trie, il se rendit à Thasos [2] avec
de Pariens. [3] Sa fureur y trou
veaux aliments, et la haine publ
chaîna contre lui. L'occasion de l
se présenta bientôt. Ceux de Tha
en guerre avec les nations voisin
l'armée, vit l'ennemi, prit la fu
son bouclier. Ce dernier trait es
de l'infamie pour un Grec; mais l
flétrit que les âmes qui ne méri

C'est ainsi qu'il bravait les reproches du public, parce que son cœur ne lui en faisait point; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux lois de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvait-il attendre d'un peuple qui ne séparait jamais son admiration de son estime? Les Spartiates frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles, ils l'en bannirent à l'instant,[1] et proscrivirent ses écrits dans toutes les terres de la république.[2]

L'assemblée des jeux olympiques le consola de cet affront. Il y récita, en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on célèbre la gloire des vainqueurs.[3] Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudissements; et les juges, en lui décernant une couronne, dûrent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus de droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivait depuis long-temps. La pythie regarda sa mort comme une insulte

[1] Plut. instit. lacon. t. 2, p. 239.
[2] Val. Max. lib. 6, cap. 3, extern. nº 1.
[3] Pind. *olymp.* 9, v. 1.

faite à la poésie. « Sortez du temple, dit-« elle au meurtrier,[1] vous qui avez porté « vos mains sur le favori des muses. » Callondas remontra qu'il s'était contenu dans les bornes d'une défense légitime; et, quoique fléchie par ses prières, la pythie le força d'apaiser par des libations les mânes irrités d'Archil[illegible][2] T[illegible] la fin d'un homme qui, pa[illegible] vices et son impudence, [illegible] objet d'admiration, de mép[illegible]

Moi[illegible] plus estimables que ce poëte, [illegible]rcésilas et Nicanor de Paros, [illegible] progrès de la peinture encaustique.[3] Un autre artiste, né dans cette île, s'est fait une réputation par un mérite emprunté; c'est Agoracrite, que Phidias prit pour son élève, et qu'il voulut en vain élever au rang de ses rivaux.[4] Il lui cédait une partie de sa gloire; il traçait sur ses propres ouvrages le nom de son jeune disciple, sans s'apercevoir que l'élégance du

[1] Plut. de serâ num. vind. t. 2, p. 560. OEnom. ap. Euseb. præpar. evang. lib. 5, cap. 33, p. 228.

[2] Suid. in Ἀρχίλ.

[3] Plin. lib. 35, cap. 11, t. 2, p. 703.

[4] Id. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 725. Suid. in Ῥαμνοῦς.

ciseau dévoilait l'imposture, et trahissait l'amitié.

Mais, au défaut de modèles, Paros fournit aux artistes des secours inépuisables. Toute la terre est couverte de monuments ébauchés dans les carrières [1] du mont Marpesse. Dans ces souterrains, éclairés de faibles lumières, [2] un peuple d'esclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus superbes édifices de la Grèce, et jusque sur la façade du labyrinthe en Égypte. [3] Plusieurs temples sont revêtus de ce marbre, parce que sa couleur, dit-on, est agréable aux immortels. [4] Il fut un temps où les sculpteurs n'en employaient pas d'autre : aujourd'hui même ils le recherchent avec soin, [5] quoiqu'il ne réponde pas toujours à leurs espérances; car les grosses parties cristallines dont est formé son tissu, égarent l'œil par des reflets trompeurs, et

[1] Steph. in Μάρπσ. Virgil. æneid. lib. 6, v. 471. Serv. ibid.

[2] Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 725. Athen. lib. 5, pag. 205.

[3] Plin. ibid. cap. 13, t. 2, p. 739.

[4] Plat. de leg. t. 2, lib. 12, p. 956.

[5] Strab. lib. 10, p. 487. Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, pag. 725.

volent en éclats sous le ciseau.[1] Mais ce défaut est racheté par des qualités excellentes, et surtout par une blancheur extrême,[2] à laquelle les poëtes font des allusions fréquentes, et quelquefois relatives au caractère de leur poésie. « J'éleverai un monu-« ment plus brillant que le marbre de Paros, » dit Pindare en parlant d'une de ses odes.[3] « O « le plus habile des peintres! s'écriait Ana-« créon,[4] emprunte, pour représenter celle « que j'adore, les couleurs de la rose, du « lait, et du marbre de Paros. »

Naxos n'est séparée de l'île précédente que par un canal très étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur; elle le disputerait à la Sicile pour la fertilité.[5] Cependant sa beauté se dérobe aux premiers regards du voyageur attiré sur ses bords :[6] il n'y voit que des montagnes inaccessibles et désertes ; mais ces montagnes sont des barrières que la nature oppose à la fu-

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 202.

[2] Anton. itiner. p. 528. Horat. lib. 1, od. 19, v. 6.

[3] Pind. nem. 4, v. 131.

[4] Anacr. od. 28, v. 27.

[5] Agathem. lib. 1, cap. 5, ap. geogr. min. t. 2, p. 16. Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 212.

[6] Tournef. ibid. p. 213.

reur des vents, et qui défendent les plaines et les vallées qu'elle couvre de ses trésors. [1] C'est là qu'elle étale toute sa magnificence: que des sources intarissables d'une onde vive et pure se reproduisent sous mille formes différentes, et que les troupeaux s'égarent dans l'épaisseur des prairies. Là, non loin des bords charmants du Biblinus, [2] mûrissent en paix, et ces figues excellentes que Bacchus fit connaître aux habitants de l'île, et ces vins célèbres qu'on préfère à presque tous les autres vins. Les grenadiers, les amandiers [3] et les oliviers multiplient sans peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moissons abondantes; des esclaves, toujours occupés, ne cessent de ramasser ces trésors, [4] et des vaisseaux sans nombre de les transporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitants sont braves, généreux, souverainement jaloux de leur liberté. Il y a deux siècles que leur république, parvenue au plus haut période

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 213.
[2] Etymol. magn. in Βίϐλινος.
[3] Athen. lib. 2, cap. 12, p. 52.
[4] Herodot. lib. 5, cap. 31.

de sa grandeur, pouvait mettre huit mille hommes sur pied.[1] Elle eut la gloire de résister aux Perses avant que de leur être soumise,[2] et de secouer leur joug dans l'instant même qu'ils allaient soumettre la Grèce entière.[3] Ses forces de terre et de mer, jointes à celles des Grecs, se distinguèrent dans les batailles de Salamine et de Platée; mais elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laisser croître une puissance déja capable de leur rendre de si grands services. Aussi, lorsqu'au mépris des traités, Athènes résolut d'assujétir ses anciens alliés, elle porta ses premiers coups sur le peuple de Naxos,[4] et ne lui laissa que la paisible possession de ses fêtes et de ses jeux.

Bacchus y préside; Bacchus protège Naxos, et tout y présente l'image du bienfait et de la reconnaissance. Les habitants s'empressent de montrer aux étrangers l'endroit où les Nymphes prirent soin de l'élever.[5] Ils racontent les merveilles qu'il opère

[1] Herodot. lib. 5, cap. 30.
[2] Id. ibid.
[3] Diod. lib. 5, p. 325.
[4] Thucyd. lib. 1, cap. 98 et 137.
[5] Diod. ibid.

en leur faveur; c'est de lui que viennent les richesses dont ils jouissent; c'est pour lui seul que leurs temples et leurs autels fument jour et nuit. Ici, leurs hommages s'adressent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier:[1] là, c'est au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux.[2] Ils l'adorent sous plusieurs titres, pour multiplier des devoirs qu'ils chérissent.

Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos et Mélos. Pour avoir une idée de la première de ces îles,[3] concevez plusieurs montagnes escarpées, arides, et ne laissant, pour ainsi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés voient continuellement suspendus sur leurs têtes d'affreux rochers, monuments de la vengeance de Persée : car, suivant une tradition aussi ridicule qu'alarmante pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduse, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayants.[4]

[1] Athen. lib. 3, cap. 5, p. 78.

[2] Archil. ap. Athen. lib. 1, cap. 24, p. 30.

[3] Tacit. annal. lib. 4, c. 21. Plut. de exil. t. 2, p. 602. Tournef. voyag. t. 1, p. 179.

[4] Strab. lib. 10, p. 487. Pherec. ap. schol. Apol. Rhod. lib. 4, v. 1515.

Concevez à une légère distanc
sous un ciel toujours serein, des c
émaillées de fleurs et toujours cou
fruits, un séjour enchanté, où l'a
pur prolonge la vie des hommes au
bornes ordinaires : c'est une faible
beautés que présente Siphnos. [1]
tants étaient autrefois les plus rich
insulaires. [2] La terre dont ils avaie
les entrailles, leur fournissait tou
un immense tribut en or et en arg
consacraient la dixième partie à
de Delphes, et leurs offrandes form
des plus riches trésors de ce temp
vu, depuis, la mer en fureur co
mines dangereuses, et il ne leur
leur ancienne opulence que des
des vices. [3]

L'île de Mélos est une des plus
la mer Égée. [4] Le soufre et d'aut
raux cachés dans le sein de la terre

[1] Tournef. voyag. t. 1, p. 172.
[2] Herodot. lib. 3, cap. 57.
[3] Pausan. lib. 10, cap. 11, p. 823. Hesy
in Σιφνιάζ. Steph. in Σιφν.
[4] Tournef. voyag. t. 1, p. 145.

tiennent une chaleur active, et donnent un goût exquis à toutes ses productions.

Le peuple qui l'habite était libre depuis plusieurs siècles, lorsque, dans la guerre du Péloponèse, les Athéniens voulurent l'asservir, et le faire renoncer à la neutralité qu'il observait entre eux et les Lacédémoniens dont il tirait son origine. [1] Irrités de ses refus, ils l'attaquèrent à plusieurs reprises, furent souvent repoussés, et tombèrent enfin sur lui avec toutes les forces de la république. [2] L'île fut soumise, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avaient commencé la guerre par une injustice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent transportés dans l'Attique; on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étaient en état de porter les armes; [3] les autres gémirent dans les fers, jusqu'à ce que l'armée de Lacédémone eût forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos. [4]

[1] Thucyd. lib. 5, cap. 84.
[2] Id. ibid. cap. 85, etc.
[3] Thucyd. lib. 5, cap. 116. Strab. lib. 10, p. 484. *Plut. in Alcib.* t. 1, p. 199.
[4] *Plut. in Lysandr.* t. 1, p. 441.

Un philosophe né dans cette île, témoin des maux dont elle était affligée, crut que les malheureux n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, n'avaient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'est Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les lois et le bonheur dont ils jouissent. [1] Son imagination ardente, après l'avoir jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique, le pénétra d'une crainte servile à l'égard des dieux; il chargeait son culte d'une foule de pratiques religieuses, [2] et parcourait la Grèce pour se faire initier dans les mystères. Mais sa philosophie, qui le rassurait contre les désordres de l'univers, succomba sous une injustice dont il fut la victime. Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, et appuya son refus d'un serment prononcé à la face des autels. [3] Le silence des dieux sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe, et le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'a-

[1] Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 23.

[2] Sext. Empir. adv. phys. lib. 9, p. 561.

[3] Hesych. Miles. in Διαγορ. p. 11. Schol. Aristoph. in nub. v. 828.

théisme. Il souleva les prêtres en divulguant dans ses discours et dans ses écrits les secrets des mystères,[1] le peuple en brisant les effigies des dieux,[2] (*a*) la Grèce entière en niant ouvertement leur existence.[3] Un cri général s'éleva contre lui; son nom devint une injure.[4] Les magistrats d'Athènes le citèrent à leur tribunal, et le poursuivivirent de ville en ville :[5] on promit un talent à ceux qui apporteraient sa tête, deux talents à ceux qui le livreraient en vie; et pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze.[6] Dia-

[1] Lysias in Andoc. p. 111. Tatian. orat. adv. græc. p. 95. Suid. in Διαγόρ. Schol. Aristoph. in av. v. 1073.

[2] Schol. Aristoph. in nub. v. 828. Athenag. in legat. p. 38. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 21.

(*a*) Un jour, dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une statue d'Hercule au feu; et faisant allusion aux douze travaux de ce héros : Il t'en reste un treizième, s'écria-t-il; fais cuire mon dîner. (Schol. Aristoph. in nub. v. 828.)

[3] Cicer de nat. deor. lib. 1, cap. 23, t. 2, p. 416. Sext. Empir. pyrrhon. hypoth. lib. 3, cap. 24, p. 182.

[4] Aristoph. in nub. v. 828.

[5] Schol. Aristoph. in ran. v. 323.

[6] Aristoph. in av. v. 1073. Schol. ibid. Suid. in Διαγόρ. *Joseph. in Appion.* lib. 2, t. 2, p. 493.

goras ne trouvant plus d'asile dans la Grèce, s'embarqua et périt dans un naufrage. [1]

L'œil, en parcourant une prairie, n'aperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs, ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en décrivant les régions qui forment une couronne autour de Délos, je ne dois vous parler ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qu s'offre à vos regards.

La mer sépare ces peuples, et le plai les réunit : ils ont des fêtes qui leur sc communes, et qui les rassemblent tan dans un endroit, et tantôt dans un au mais elles disparaissent dès que nos so nités commencent. C'est ainsi que, sui Homère, [2] les dieux suspendent leurs fondes délibérations, et se lèvent de trônes, lorsqu'Apollon paraît au r d'eux. Les temples voisins vont être d( les divinités qu'on y adore permetten porter à Délos l'encens qu'on leur de Des députations solennelles, connu

[1] Athen. lib. 13, cap. 9, p. 611.
[2] Homer. in Apoll. v. 4.

le nom de *Théories*, sont chargées de ce glorieux emploi; elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la beauté, et le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Égée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignées.[1] Ils arrivent au son des instruments, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût et de la magnificence; les vaisseaux qui les amènent sont couverts de fleurs; ceux qui les conduisent, en couronnent leur front; et leur joie est d'autant plus expressive, qu'ils se font une religion d'oublier les chagrins et les soins qui pourraient la détruire ou l'altérer.[2]

Dans le temps que Philoclès terminait son récit, la scène changeait à chaque instant, et s'embellissait de plus en plus. Déja étaient sorties des ports de Mycone et de Rhénée les petites flottes qui conduisaient les offrandes à Délos. D'autres flottes se faisaient apercevoir dans le lointain : un nom-

[1] Thucyd. lib. 3, cap. 104. Callim. in Del. v. 279. Pausan. lib. 4, cap. 4, p. 287.

[2] *Spanh. in hymn. in Del. p. 488.*

e toute espèce vo-
a mer; ils brillaient
entes. On les voyait
qui séparent les *îles*,
ivre et se réunir; un
lans leurs voiles teintes
ous leurs rames dorées,
ient d'une écume que les
du soleil pénétraient de

pied de la montagne, une
ense inondait la plaine. Ses
ondoyaient et se repliaient
es, comme une moisson que
tent; et des transports qui l'ani-
se formait un bruit vague et con-
rnageait, pour ainsi dire, sur ce

de ce spec-

ac
ac

de J
la terr
et son
de son
de Ma
Latone d
vit Ismèn
suppliantes
ner ses ye
apparence
de ses

ronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté. Ismène à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone,[1] et nous fit voir ce qu'elle nous avait fait entendre le jour d'auparavant. Ses compagnes accordaient à ses pas les sons de leurs voix et de leurs lyres : mais on était insensible à leurs accords; elles-mêmes les suspendaient pour admirer Ismène.

Quelquefois elle se dérobait à la colère de Junon, et alors elle ne faisait qu'effleurer la terre; d'autres fois elle restait immobile, et son repos peignait encore mieux le trouble de son âme. Théagène, déguisé sous les traits de Mars, devait, par ses menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais, quand il vit Ismène à ses pieds lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de détourner ses yeux; et Ismène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistants furent attendris, mais l'ordre des cérémonies ne fut point interrompu : à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons, qu'on eût pris

[1] Lucian. de salt. t. 2, p. 291.

pour les enfants de l'Aurore; ils en avaient la fraîcheur et l'éclat. Pendant qu'ils chantaient un hymme en l'honneur de Diane, les fil[illegible]es de Délos exécutèrent des danses vives et légères : [1] les sons qui réglaient leurs pas remplissaient leur âme d'une douce ivresse; elles tenaient des guirlandes de fleur [illegible] it d'une main tremblante [illegible] statue de Vénus, qu'Ari[illegible] de Crète, et que Thésée con[illegible] temple. [2]

D'a[illegible] rent frapper nos oreille[illegible] éories des îles de Rhénée [illegible] Elles attendaient sous le portique le moment où l'on pourrait les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, et nous crûmes voir les Heures et les Saisons à la porte du palais du Soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les théories de Céos et d'Andros. On eût dit, à leur aspect, que les Grâces et les Amours venaient établir leur empire dans une des îles Fortunées.

[1] Callim. in Del. v. 303.

[2] Id. ibid. v. 306. Pausan. lib. 9, p. 793. Plut. in Thes. t. 1, p. 9.

De tous côtés arrivaient des députations solennelles, qui faisaient retentir les airs de cantiques sacrés. [1] Elles réglaient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançaient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnait autour d'elles. Avec leurs hommages, elles présentaient au dieu les prémices des fruits de la terre. [2] Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étaient accompagnées de danses, de chants et de symphonies. [3] Au sortir du temple, les théories étaient conduites dans des maisons entretenues aux dépens des villes dont elles apportaient les offrandes. [4]

Les poëtes les plus distingués de notre temps avaient composé des hymnes pour la fête; mais leurs succès n'effaçaient pas la gloire des grands hommes qui l'avaient célébrée avant eux : on croyait être en présence de leurs génies. Ici on entendait les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poésie

[1] Plut. in Nic. t. 1, p. 535.
[2] Callim. in Del. v. 278.
[3] Lucian. de salt. t. 2, p. 277.

des dieux.[1] Là on était frappé des chants de Simonide.[2] Plus loin c'é- s accords séduisants de Bacchylide,[3] transports fougueux de Pindare;[4] ilieu de ces sublimes accents, la voix ère éclatait et se faisait écouter avec t.[5]

ependant on apercevait dans l'éloigne- t la théorie des Athéniens. Tels que les s de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les s le char de la souveraine des mers, une le de bâtiments légers se jouaient autour la galère sacrée. Leurs voiles, plus écla- ntes que la neige, brillaient comme les ygnes qui agitent leurs ailes sur les eaux lu Caystre et du Méandre. A cet aspect, des vieillards qui s'étaient traînés sur le rivage, regrettaient le temps de leur plus tendre en- fance, ce temps où Nicias, général des Athé- niens, fut chargé du soin de la théorie. Il ne

1 Herodot. lib. 4, cap. 35. Callim. in Del. v. 305. Pausan. lib. 9, cap. 27, p. 762.
2 Suid. in Σιμωνίδ.
3 Schol. Callim. in Del. v. 28.
4 Pindar. isthm. 1, v. 4; id. ap. Philon. de mund. incorr. p. 960.
5 Thucyd. lib. 3, cap. 104.

on de de l'a mais Xerxès amena goûte suspe tique tacle ton I éta an ét

l'amena point à Délos, nous disaient-ils; il la conduisit secrètement dans l'île de Rhénée, qui s'offre à vos regards. [1] Toute la nuit fut employée à construire sur ce canal un pont dont les matériaux préparés de longue main, et enrichis de dorure et de couleurs, n'avaient besoin que d'être réunis. Il avait près de quatre stades de longueur : (a) on le couvrit de tapis superbes, on le para de guirlandes; et le jour suivant, au lever de l'aurore, la théorie traversa la mer; mais ce ne fut pas, comme l'armée de Xerxès, pour détruire les nations; elle leur amenait les plaisirs; et, pour leur en faire goûter les prémices, elle resta long-temps suspendue sur les flots, chantant des cantiques, et frappant tous les yeux d'un spectacle que le soleil n'éclairera point une seconde fois.

La députation que nous vîmes arriver, était presque toute choisie parmi les plus anciennes familles de la république. [2] Elle était composée de plusieurs citoyens qui

[1] Plut. in Nic. t. 1, p. 525.

(a) Environ trois cent soixante-dix-huit toises.

[2] Herodot. lib. 6, cap. 87.

prenaient le titre de Théores; (a) de deux chœurs de garçons et de filles,[1] pour chanter les hymnes et danser les ballets; de quelques magistrats chargés de recueillir les tributs, et de veiller aux besoins de la théorie,[2] et de dix inspecteurs tirés au sort, qui devaient présider aux sacrifices :[3] car les Athéniens en ont usurpé l'intendance, et c'est en vain que les prêtres et les magistrats de Délos réclament des droits qu'ils ne sont pas en état de soutenir par la force.[4]

Cette théorie parut avec tout l'éclat[5] qu'on devait attendre d'une ville où le luxe est poussé à l'excès. En se présentant devant le dieu, elle lui offrit une couronne d'or de la valeur de quinze cents drachmes,[6] (b) et bientôt on entendit les mugissements de

(a) Théore, ambassadeur sacré, et chargé d'offrir des sacrifices au nom d'une ville. (Suid. in Θεωρ.)

[1] Plat. in Phæd. t. 1, p. 58. Xen. memor. l. 3, p. 765.

[2] Tayl. marm. Sandv. p. 50.

[3] Poll. lib. 8, cap. 9 §. 107, p. 927. Etymol. magn. in Ἱεροπ. Vales. in Harpocr. et Mauss. not. p. 132.

[4] Demosth. de cor. p. 495. Plut. apophth. lacon. t. 2, pag. 230.

[5] Xenoph. ibid.

[6] Marm. Sandv. et not. Tayl. p. 66.

(b) Treize cent cinquante livres.

cent bœufs [1] qui tombaient sous les couteaux des prêtres. Ce sacrifice fut suivi d'un ballet, où les Athéniens représentèrent les courses et les mouvements de l'île de Délos, pendant qu'elle roulait au gré des vents sur les plaines de la mer. [2] A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens se mêlèrent avec eux, pour figurer les sinuosités du labyrinthe de Crète, à l'exemple de Thésée, qui, après sa victoire sur le Minotaure, avait exécuté cette danse auprès de l'autel. [3] Ceux qui s'étaient le plus distingués, reçurent pour récompense de riches trépieds, [4] qu'ils consacrèrent au dieu; et leur nom fut proclamé par deux hérauts [5] venus à la suite de la théorie.

Il en coûte plus de quatre talents à la république pour les prix distribués aux vainqueurs, pour les présents et les sacrifices offerts au dieu, pour le transport et l'entre-

[1] Hom. hymn. in Apoll. v. 57. Tayl. in marm. Sandv. p. 35. Corsin. in marm. dissert. 6, in append. ad Not. græc. p. cxxiij.

[2] Lucian. de salt. t. 2, p. 291.

[3] Callim. in Del. v. 312. Plut. in Thes. t. 1, p. 9. Poll. lib. 4, cap. 14, §. 101, p. 407.

tien de la théorie. [1] Le temple possède, soit dans les îles de Rhénée et de Délos, soit dans le continent de la Grèce, des bois, des maisons, des fabriques de cuivre et des bains, qui lui ont été légués par la piété des peuples. C'est la première source de ses richesses : la seconde est l'intérêt des sommes qui proviennent de ces différentes possessions, et qui, après s'être accumulées dans le trésor de l'Artémisium, [2] (a) sont placées ou sur les particuliers, ou sur les villes voisines. [3] Ces deux objets principaux, joints aux amendes pour crime d'impiété, toujours appliquées au temple, forment au bout de quatre ans un fonds d'environ vingt talents, (b) que les trois amphictyons ou trésoriers nommés par le sénat d'Athènes sont chargés de recueillir, et sur lequel ils prélèvent en partie la dépense de la théorie. [4] (c)

Quand elle eut achevé les cérémonies qui

[1] Marm. Sandv.

[2] Append. ad marm. Oxon. n° clv, p. 54.

(a) Chapelle consacrée à Diane.

[3] Marm. Sandv.

(b) Environ cent huit mille livres.

[4] Marm. Sandv.

(c) Voyez la note XIII à la fin du volume.

l'attiraient au pied des autels, nous fûmes conduits à un repas que le sénat de Délos donnait aux citoyens de cette île.[1] Ils étaient confusément assis sur les bords de l'Inopus, et sous des arbres qui formaient des berceaux. Toutes les âmes, avidement attachées au plaisir, cherchaient à s'échapper par mille expressions différentes, et nous communiquaient le sentiment qui les rendait heureuses. Une joie pure, bruyante et universelle, régnait sous ces feuillages épais; et lorsque le vin de Naxos y pétillait dans les coupes, tout célébrait à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avait assemblé le peuple dans ces lieux charmants, et assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique;[2] et des bras armés du ceste, celui de la lutte.[3] Le pugilat, le saut et la course à pied, fixèrent successivement notre attention, et

[1] Plut. in Nic. t. 1, p. 525.
[2] Thucyd. lib. 3, cap. 104.
[3] Homer. in Apoll. v. 149.

nous rappelèrent ce que nous avions vu, quelques années auparavant, aux jeux olympiques. (a) On avait tracé, vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade autour duquel étaient rangés les députés d'Athènes, le sénat de Délos, et toutes les théories parées de leurs vêtements superbes. Cette jeunesse brillante était la plus fidèle image des dieux réunis dans l'Olympe. Des coursiers fougueux, conduits par Théagène et ses rivaux, s'élancèrent dans la lice, [1] la parcoururent plusieurs fois, et balancèrent long-temps la victoire ; mais, semblable au dieu qui, après avoir dégagé son char du sein des nuages, le précipite tout à coup à l'occident, Théagène sortit comme un éclair du milieu de ses rivaux, et parvint au bout de la carrière dans l'instant que le soleil finissait la sienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de spectateurs accourus sur les hauteurs voisines, aux yeux de presque toutes les beautés de la Grèce, aux yeux d'Ismène, dont les regards le flattaient plus que ceux des hommes et des dieux.

On célébra le jour suivant la naissance

(a) Voyez le Chapitre XXXVIII de cet ouvrage.
[1] Thucyd. lib. 3, cap. 104.





d'Apollon.[1] (*a*) Parmi les ballets qu'on exécuta, nous vîmes des nautoniers danser autour d'un autel, et le frapper à grands coups de fouets.[2] Après cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les jeux innocents qui amusaient le dieu dans sa plus tendre enfance. Il fallait, en dansant les mains liées derrière le dos, mordre l'écorce d'un olivier que la religion a consacré. Leurs chutes fréquentes et leurs pas irréguliers excitaient, parmi les spectateurs, les transports éclatants d'une joie qui paraissait indécente, mais dont ils disaient que la majesté des cérémonies saintes n'était point blessée. En effet, les Grecs sont persuadés qu'on ne saurait trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la tristesse et les pleurs;[3] et de là vient que, dans certains endroits,[4] il est permis aux hommes et aux femmes de s'attaquer, en présence des au-

[1] Diog. Laert. lib. 3, §. 2.

(*a*) Le 7 du mois de thargélion, qui répondait au 9e jour du mois de mai.

[2] Callim. in Del. v. 321. Schol. ibid. Hesych. in Δῆλῳ. Spanh. in Callim. t. 2, p. 520.

[3] Spanh. ibid. p. 521.

tels, par des traits de plaisanterie dont ri
ne corrige la licence et la grossièreté.

Ces nautoniers étaient du nombre de
marchands étrangers que la situation
l'île, les franchises dont elle jouit, l'att
tion vigilante des Athéniens et la célébr
des fêtes attirent en foule à Délos. [1] Ils y
naient échanger leurs richesses particuliè
avec le blé, le vin et les denrées des îles v
sines : ils les échangeaient avec ces tuniq
de lin teintes en rouge qu'on fabrique d
l'île d'Amorgos; [2] avec les riches étoffes
pourpre qui se font dans celle de Cos
avec l'alun si renommé de Mélos; [4] avec
cuivre précieux que, depuis un temps i
mémorial, on tire des mines de Délos,
que l'art industrieux convertit en vases é
gants. [5] L'île était devenue comme l'ent
pôt des trésors des nations; et tout près
l'endroit où ils étaient accumulés, les ha

[1] Strab. lib. 10, p. 486.

[2] Hesych. et Etymol. magn. in Ἀμοργ. Eustath
Dionys. perieg. v. 526. Tournef. voyag. t. 1, p. 233.

[3] Horat. lib. 4, od. 13.

[4] Diod. lib. 5, p. 293. Plin. lib. 35, cap. 15, t.
p. 714. Tournef. t. 1, p. 156.

[5] Plin. lib. 34, cap. 2, t. 2, p. 640. Cicer. orat.
Rosc. Amer. cap. 46, t. 4, p. 91.

tants de Délos, obligés, par une loi expresse, de fournir de l'eau à toute la multitude, [1] étalaient sur de longues tables des gâteaux et des mets préparés à la hâte. (*a*)

J'étudiais avec plaisir les diverses passions que l'opulence et le besoin produisaient dans des lieux si voisins, et je ne croyais pas que pour un esprit attentif il y eût de petits objets dans la nature. Les Déliens ont trouvé les premiers le secret d'engraisser la volaille; ils tirent de leur industrie un profit assez considérable. [2] J'en vis quelques-uns qui, élevés sur des tréteaux, et montrant au peuple des œufs qu'ils tenaient dans leurs mains, distinguaient à leur forme les poules qui les avaient mis au jour. [3] J'avais à peine levé les yeux sur cette scène singulière, que je me sentis fortement secoué par un bras vigoureux; c'était un sophiste d'Athènes, avec qui j'avais eu quel-

[1] Athen. lib. 4, cap. 22, p. 173.

(*a*) Il paraît, par Athénée, que pendant les fêtes de Délos on étalait dans le marché, de l'agneau, du porc, des poissons, et des gâteaux où l'on avait mêlé du cumin, espèce de graine ressemblant à celle du fenouil.

[2] Plin. lib. 10, cap. 50, t. 1, p. 571. Columel. de re *rust. lib.* 8, cap. 2. Varr. de re rust. lib. 3, cap. 8, §. 9.

ques liaisons. Eh quoi! me dit-il, Anacharsis, ces objets sont-ils dignes d'un philosophe? Viens : de plus nobles soins, de plus hautes spéculations doivent remplir les moments de ta vie. Il me conduisit sur une éminence, où d'autres sophistes agitaient en fureur les questions subtiles de l'école de Mégare. [1] Le fougueux Eubulide de Milet, que nous avions vu autrefois à Mégare, (a) était à leur tête, et venait de leur lancer cet argument : « Ce qui est à Mégare n'est point « à Athènes; or, il y a des hommes à Mé« gare; il n'y a donc pas d'hommes à Athè« nes. [2] » Tandis que ceux qui l'écoutaient se fatiguaient vainement à résoudre cette difficulté, des cris soudains nous annoncèrent l'arrivée de la théorie des Téniens, qui, outre ses offrandes particulières, apportait encore celle des Hyperboréens.

Ce dernier peuple habite vers le nord de la Grèce; [3] il honore spécialement Apollon, et l'on voit encore à Délos le tombeau de

[1] Diog. Laert. lib. 2, §. 106.

(a) Voyez le Chapitre XXXVII de cet ouvrage.

[2] Diog. Laert. lib. 2, §. 107; id. in Chrys. lib. 7, §. 187.

[3] Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 7, p. 113 et 127; t. 18, hist. p. 192.

deux de ses prêtresses qui s'y rendirent autrefois, pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce dieu. On y conserve aussi, dans un édifice consacré à Diane, les cendres des derniers théores que les Hyperboréens avaient envoyés dans cette île :[1] ils y périrent malheureusement ; et, depuis cet événement, ce peuple se contente d'y faire parvenir par des voies étrangères les prémices de ses moissons. Une tribu voisine des Scythes les reçoit de ses mains, et les transmet à d'autres nations qui les portent sur les bords de la mer Adriatique ; de là elles descendent en Épire, traversent la Grèce, arrivent dans l'Eubée, et sont conduites à Ténos.[2]

A l'aspect de ces offrandes sacrées, on s'entretenait des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'est là que règnent sans cesse le printemps, la jeunesse et la santé ; c'est là que, pendant dix siècles entiers, on coule des jours sereins dans les fêtes et les plaisirs.[3] Mais cette heureuse

[1] Herodot. lib. 4, cap. 35.
[2] Id. ibid. cap. 33. Callim. in Del. v. 283,
[3] Pind. pyth. od. 10, v. 53; id. et Simonid. ap. Strab.

région est située à une des extrémités de la terre, comme le jardin des Hespérides en occupe une autre extrémité; et c'est ainsi que les hommes n'ont jamais su placer le séjour du bonheur que dans des lieux inaccessibles.

Pendant que l'imagination des Grecs s'enflammait au récit de ces fictions, j'observais cette foule de mâts qui s'élevaient dans le port de Délos. Les flottes des théores présentaient leurs proues au rivage; et ces proues, que l'art avait décorées, offraient des attributs propres à chaque nation. Des Néréides caractérisaient celles des Phthiotes; on voyait sur la galère d'Athènes un char brillant que conduisait Pallas, et sur les vaisseaux des Béotiens la figure de Cadmus armée d'un serpent.[1] Quelques-unes de ces flottes mettaient à la voile; mais les beautés qu'elles remenaient dans leur patrie, étaient bientôt remplacées par des beautés nouvelles. Tels on voit, dans le cours d'une nuit longue et tranquille, des astres se perdre à l'occident, tandis que d'autres astres se lèvent à l'orient pour repeupler les cieux.

Les fêtes durèrent plusieurs jours; on re-

[1] Euripid. Iphig. in Aul. v. 240.





nouvela plusieurs fois les courses de chevaux : nous vîmes souvent du rivage les plongeurs si renommés de Délos [1] se précipiter dans la mer, s'établir dans ses abîmes ou se reposer sur sa surface, retracer l'image des combats, et justifier, par leur adresse, la réputation qu'ils se sont acquise.

---

# CHAPITRE LXXVII.

## SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

### Cérémonies du Mariage.

L'AMOUR présidait aux fêtes de Délos, et cette jeunesse nombreuse qu'il avait rassemblée autour de lui, ne connaissait plus d'autres lois que les siennes. Tantôt, de concert avec l'hymen, il couronnait la constance des amants fidèles ; tantôt il faisait naître le trouble et la langueur dans une âme jusqu'alors insensible ; et par ses triomphes multipliés, il se préparait au plus glorieux de tous, à l'hymen d'Ismène et de Théagène.

Témoin des cérémonies dont cette union

voir à la sûreté et au bonheur
des engagements; et s'il se glis
cit des détails frivoles en appa
ront ennoblis par la simplici
auxquels ils doivent leur origi

Le silence et le calme cor
renaître à Délos. Les peuple
comme un fleuve qui, après
la campagne, se retire insensi
son lit. Les habitants de l'île av
le lever de l'aurore; ils s'étaie
de fleurs, et offraient sans
dans le temple et devant leurs
sacrifices pour rendre les dieu
l'hymen d'Ismène.[1] L'instant
les liens était arrivé : nous éti
dans la maison de Philoclès

ples : on n'avait prévu aucune discussion d'intérêt entre les parents, aucune cause de divorce entre les parties contractantes; et à l'égard de la dot, comme le sang unissait déja Théagène à Philoclès, on s'était contenté de rappeler une loi de Solon, qui, pour perpétuer les biens dans les familles, avait réglé que les filles uniques épouseraient leurs plus proches parents.

Nous étions vêtus d'habits magnifiques, que nous avions reçus d'Ismène. [1] Celui de son époux était son ouvrage. Elle avait pour parure un collier de pierres précieuses, et une robe où l'or et la pourpre confondaient leurs couleurs. Ils avaient mis l'un et l'autre sur leurs cheveux flottants, et parfumés d'essences, [2] des couronnes de pavots, de sésames, et d'autres plantes consacrées à Vénus. [3] Dans cet appareil, ils montèrent sur un char, [4] et s'avancèrent vers le temple. Ismène avait son époux à sa droite, à sa

[1] Aristoph. in Plut. v. 529. Schol. ibid.; id. in av. v. 671. Achill. Tat. lib. 2, p. 85.

[2] Aristoph. in Plut. ibid.

[3] Euripid. Iphig. in Aul. v. 903. Schol. Aristoph. in pac. v. 869; in av. v. 159. Schol. ibid.

[4] *Euripid.* in Helen. v. 728. Suid. in Ζεῦγος. Lucian.

gauche un ami de Théagène, qui devait le suivre dans cette cérémonie.[1] Les peuples empressés répandaient des fleurs et des parfums sur leur passage;[2] ils s'écriaient : Ce ne sont point des mortels, c'est Apollon et Coronis, c'est Diane et Endymion, c'est Apollon et Diane. Ils cherchaient à nous rappeler des augures favorables, à prévenir les augures sinistres. L'un disait : J'ai vu ce matin deux tourterelles planer long-temps ensemble dans les airs, et se reposer ensemble sur une branche de cet arbre. Un autre disait : Écartez la corneille solitaire; qu'elle aille gémir au loin sur la perte de sa fidèle compagne; rien ne serait si funeste que son aspect.[3]

Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devaient les unir à jamais;[4] il les mena ensuite à l'autel, où tout était préparé pour le sacrifice d'une génisse qu'on devait

[1] Suid. in Ζεῦγος. Poll. lib. 10, cap. 7, §. 33. Eustath. in iliad. lib. 6, t. 2, p. 652, lin. 45.

[2] Charit. de Char. et Callirrh. amor. lib. 3, p. 44.

[3] Ælian. de animal. l. 3, c. 9. Horus Apoll. hierogl. &

[4] Theod. prodr. de Rhod. et Dosicl. amor. l. 9, p. [illegible]

offrir à Diane,[1] à la chaste Diane, qu'on tâchait d'apaiser, ainsi que Minerve [2] et les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On implorait aussi Jupiter et Junon, dont l'union et les amours seront éternelles,[3] le ciel et la terre dont le concours produit l'abondance et la fertilité,[4] les Parques parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels,[5] les Grâces parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux, Vénus enfin à qui l'Amour doit sa naissance et les hommes leur bonheur.[6]

Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarèrent que le ciel approuvait cet hymen. Pour en achever les cérémonies, nous passâmes à l'Artémisium, chapelle consacrée à Diane; et ce fut là que les deux époux déposèrent chacun une tresse de leurs cheveux sur le tombeau des derniers théores hyperboréens. Celle de Théagène était roulée autour d'une poignée d'herbes, et celle d'Ismène autour

[1] Euripid. Iphig. in Aul. v. 1119.

[2] Potter. archæol. græc. lib. 4, cap. 11, p. 610.

[3] Aristoph. in Thesmoph. v. 982. Schol. ibid. Poll. lib. 3, cap. 3. Suid. in Τελεία.

[4] Procl. in Tim. lib. 5, p. 293, lin. 26.

[5] Poll. ibid.

d'un fuseau.[1] Cet usage rappelait les épou à la première institution du mariage, à temps où l'un devait s'occuper par préf rence des travaux de la campagne, et l'aut des soins domestiques.

Cependant Philoclès prit la main Théagène, la mit dans celle d'Ismène, proféra ces mots : « Je vous accorde ma fill « afin que vous donniez à la république d « citoyens légitimes.[2] » Les deux époux jurèrent aussitôt une fidélité inviolable; les auteurs de leurs jours, après avoir reç leurs serments, les ratifièrent par de no veaux sacrifices.[3]

Les voiles de la nuit commençaient à déployer dans les airs, lorsque nous sor mes du temple pour nous rendre à la maiso de Théagène. La marche, éclairée par d flambeaux sans nombre, était accompagn de chœurs de musiciens et de danseurs. La maison était entourée de guirlandes, couverte de lumières.[5]

[1] Herodot. lib. 4, cap. 34. Callim. in Del. v. 296.
[2] Menandr. ap. Clem. Alex. strom. lib. 2, p. 502.
[3] Meurs. lect. attic. lib. 3, cap. 1.
[4] Homer. iliad. lib. 18, v. 491. Hesiod. scut. He v. 275. Euripid. in Alcest. v. 915; id. in Helen. v.
[5] Heliod. Æthiop. lib. 6, p. 278.

Dès que les deux époux eurent touché le seuil de la porte, on plaça pour un instant une corbeille de fruits sur leurs têtes; [1] c'était le présage de l'abondance dont ils devaient jouir. Nous entendîmes en même temps répéter de tous côtes le nom d'Hyménéus, [2] de ce jeune homme d'Argos, qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athènes, que des corsaires avaient enlevées : il obtint pour prix de son zèle une de ces captives qu'il aimait tendrement; et depuis cette époque les Grecs ne contractent point de mariages sans rappeler sa mémoire. [3]

Ces acclamations nous suivirent dans la salle du festin, et continuèrent pendant le souper; alors des poëtes s'étant glissés auprès de nous, récitèrent des épithalames.

Un jeune enfant, à demi couvert de branches d'aubépine et de chêne, parut avec une corbeille de pains, et entonna un hymne qui commençait ainsi : « J'ai changé mon « ancien état contre un état plus heureux. [4] »

[1] Pierr. grav. de Stosch, planch. 70.

[2] Homer. iliad. lib. 18, v. 491. Anacr. od. 18. Callim. in Del. v. 296.

[3] Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 9, p. 307.

[4] Hesych. et Suid. in Ἔφυγον.

Les Athéniens chantent cet hymne dan une de leurs fêtes, destinée à célébrer l'ins tant où leurs ancêtres, nourris jusqu'alor de fruits sauvages, jouirent en société de présents de Cérès; ils le mêlent dans les cé rémonies du mariage, pour montrer qu'a près avoir quitté les forêts, les hommes joui rent des douceurs de l'amour. Des danseu ses, vêtues de robes légères, et couronnée de myrte, entrèrent ensuite, et peignirent par des mouvements variés, les transports les langueurs et l'ivresse de la plus douce des passions.

Cette danse finie, Leucippe alluma le flambeau nuptial,[1] et conduisit sa fille à l'appartement qu'on lui avait destiné. Plu sieurs symboles retracèrent aux yeux d'Is mène les devoirs qu'on attachait autrefois à son nouvel état. Elle portait un de ces va ses de terre où l'on fait rôtir de l'orge;[2] une de ses suivantes tenait un crible, et sur la porte était suspendu un instrument propre à piler des grains.[3] Les deux époux goûtè

[1] Euripid. in Iphig. in Aul. v. 732; id. in Phœniss. v. 346.

[2] Poll. lib. 1, cap. 12, §. 246.

[3] Id. lib. 3, cap. 3, §. 37.

rent d'un fruit dont la douceur devait être l'emblème de leur union.[1]

Cependant, livrés aux transports d'une joie immodérée, nous poussions des cris tumultueux, et nous assiégions la porte, défendue par un des fidèles amis de Théagène.[2] Une foule de jeunes gens dansaient au son de plusieurs instruments. Ce bruit fut enfin interrompu par la théorie de Corinthe, qui s'était chargée de chanter l'hyménée du soir. Après avoir félicité Théagène, elle ajoutait:[3]

« Nous sommes dans le printemps de « notre âge : nous sommes l'élite de ces filles « de Corinthe, si renommées par leur beau- « té.[4] O Ismène! il n'en est aucune parmi « nous, dont les attraits ne cèdent aux vô- « tres.[5] Plus légère qu'un coursier de Thes- « salie, élevée au dessus de ses compagnes « comme un lis qui fait l'honneur d'un jar- « din, Ismène est l'ornement de la Grèce.

[1] Plut. in Solon. t. 1, p. 89; id. in conjug. præcept. t. 2, p. 138.

[2] Poll. lib. 3, cap. 3, §. 37.

[3] Theocr. idyll. 18.

[4] Anacr. od. 32.

[5] *Theocr. ibid.*

« Tous les amours sont dans ses ye
« les arts respirent sous ses doigts.
« ô femme charmante! nous irons
« dans la prairie cueillir des fleurs
« former une couronne. Nous la susp
« au plus beau des platanes voisi
« son feuillage naissant, nous rép
« des parfums en votre honneur, e
« écorce nous graverons ces mots
« *moi votre encens, je suis l'arl*
« *mène.* Nous vous saluons, heureus
« nous vous saluons, heureux épou
« Latone vous donner des fils qui
« semblent; Vénus, vous embraser
« de ses flammes; Jupiter, transmet
« derniers neveux la félicité qui
« toure! Reposez-vous dans le sein
« sirs : ne respirez désormais que l'
« plus tendre. Nous reviendrons au
« l'aurore, et nous chanterons de n
« O hymen, hyménée, hymen! »

Le lendemain, à la première h
jour, nous revînmes au même en
les filles de Corinthe firent entenc
ménée suivant : [1]

« Nous vous célébrons dans nos

[1] Theod. prodr. amor. p. 465.

« Vénus, ornement de l'Olympe, Amour,
« délices de la terre, et vous, Hymen,
« source de vie : nous vous célébrons dans
« nos chants, Amour, Hymen, Vénus. O
« Théagène, éveillez-vous! jetez les yeux
« sur votre amante; jeune favori de Vénus,
« heureux et digne époux d'Ismène, ô Théa-
« gène, éveillez-vous! jetez les yeux sur
« votre épouse; voyez l'éclat dont elle brille;
« voyez cette fraîcheur de vie dont tous ses
« traits sont embellis. La rose est la reine
« des fleurs; Ismène est la reine des belles.
« Déja sa paupière tremblante s'entr'ouvre
« aux rayons du soleil; heureux et digne
« époux d'Ismène, ô Théagène, éveillez-
« vous! »

Ce jour, que les deux amants regardèrent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé, de leur part, à jouir du tendre intérêt que les habitants de l'île prenaient à leur hymen, et tous leurs amis furent autorisés à leur offrir des présents. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, et reçurent en commun ceux de Philoclès, père de Théagène. On les avait apportés avec pompe. Un enfant, vêtu d'une robe blanche, ouvrait la marche, tenant une torche allumée; venait

ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête : elle était suivie de plusieurs domestiques qui portaient des vases d'albâtre, des boîtes à parfums, diverses sortes d'essences, des pâtes d'odeur, et tout ce que le goût de l'élégance et de la propreté a pu convertir en besoins. [1]

Sur le soir, Ismène fut ramenée chez son père; et, moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentiments, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle; le lendemain, elle fut rendue à son époux, et, depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité.

---

## CHAPITRE LXXVIII.

### SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

#### Sur le Bonheur.

PHILOCLÈS joignait au cœur le plus sensible un jugement exquis et des connaissances profondes. Dans sa jeunesse, il avait fréquenté les plus célèbres philosophes de la Grèce. Riche de leurs lumières, et encore

[1] Harpocr. in Ἄνακαλ. Hesych. et Suid. in Ἐπαύλ. Eustath. in iliad. lib. 24, t. 2, p. 1337, lin. 44.

plus de ses réflexions, il s'était composé un système de conduite qui répandait la paix dans son âme et dans tout ce qui l'environnait. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie était un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmait un jour en notre présence. Il pensait que les qualifications énoncées dans cette maxime ne doivent pas être séparées, et ne peuvent convenir qu'au bonheur.[1] En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets? il serait plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès : tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différents; tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption

[1] Aristot. de mor. lib. 1, c. 9, t. 2, p. 11; id. Eudem.

de toutes les peines.[1] Les uns ont t
d'en renfermer les caractères en de co
formules : telle est la sentence que vou
nez de lire sur ce temple ; telle est en
celle qu'on chante souvent à table, e
fait dépendre le bonheur de la santé,
beauté, des richesses légitimement acqu
et de la jeunesse passée dans le sein d
mitié.[2] D'autres, outre ces dons préci
exigent la force du corps, le courage de
prit, la justice, la prudence, la tempéra
la possession enfin de tous les biens
toutes les vertus :[3] (*a*) mais comme la
part de ces avantages ne dépendent pa
nous, et que, même en les réunissant, r
cœur pourrait n'être pas satisfait, il es
sible qu'ils ne constituent pas essent
ment l'espèce de félicité qui convient à
que homme en particulier.

[1] Aristot. magn. moral. lib. 2, c. 7, p. 180. D
ap. Diog. Laert. lib. 9, §. 45; id. ap. Stob. serm. 1
[2] Plat. in Gorg. t. 1, p. 451. Clem. Alex. strom
p. 574. Athen. l. 15, c. 14, p. 694. Stob. serm. 101,
[3] Ap. Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 661 ; ap. Aris
rhet. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 522.

(*a*) Plutarque parle d'un Scopas de Thessalie, q
sait consister le bonheur dans le superflu. (In Cat.
p. 346, E.)

Et en quoi consiste-t-elle donc? s'écria l'un de nous avec impatience; et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? Hélas! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre, ces mortels! Jetez les yeux autour de vous : dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissements et des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, et par des passions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur; presque également accablés par les privations et par la jouissance; murmurant sans cesse contre leur destinée, et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux que le genre humain a pris naissance? et les dieux se feraient-ils un jeu cruel de persécuter des âmes aussi faibles que les nôtres? Je ne saurais me le persuader; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre chose qu'un état où les dé-

drait changer l'ordre éternel
pour que cet état fût le par
d'entre nous. Ainsi, désire
inaltérable et sans amertume
ce qui ne peut pas exister, et
raison-là même, enflamme l
sirs : car rien n'a plus d'attra
que de triompher des obstac
paraissent insurmontables.

Des lois constantes, et dont
se dérobe à nos recherches, n
terruption le bien avec le m
tème général de la nature; e
font partie de ce grand tout
dans son ensemble, si incom
quelquefois si effrayant dan
doivent se ressentir de ce méla

partage, d'autres vous répondraient peut-être que les dieux nous devaient des biens et non pas des plaisirs; qu'ils ne nous accordent les seconds, que pour nous forcer à recevoir les premiers; et que, pour la plupart des mortels, la somme des biens serait infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avaient le bon esprit de mettre dans la première classe et les sensations agréables, et les moments exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourrait suspendre quelquefois nos murmures, mais la cause en subsisterait toujours; car enfin il y a de la douleur sur la terre. Elle consume les jours de la plupart des hommes; et quand il n'y en aurait qu'un seul qui souffrît, et quand il aurait mérité de souffrir, et quand il ne souffrirait qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur serait le plus désespérant des mystères que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres; nous présenter sans résistance, et comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés; renoncer enfin à cette espérance qui est le

plus grand, et même le seul bien po
plupart de nos semblables? Non, sans d
je veux que vous soyez heureux, mai
tant qu'il vous est permis de l'être; n
ce bonheur chimérique dont l'espoir
malheur du genre humain, mais d'un
heur assorti à notre condition, et d'a
plus solide, que nous pouvons le rend
dépendant des évènements et des homi

Le caractère en facilite quelquefois
quisition, et on peut dire même que c
nos âmes ne sont heureuses que parce qu
sont nées heureuses. Les autres ne peu
combattre à la fois et leur caractère,
contrariétés du dehors, sans une étude
gue et suivie; car, disait un ancien ph
phe, « Les dieux nous vendent le bon
« au prix de nos travaux. [1] » Mais
étude n'exige pas plus d'efforts que les
jets et les mouvements qui nous agiten
cesse, et qui ne sont, à tout prendre
la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda
lence. Il n'avait, disait-il, ni assez de l
ni assez de lumières, pour réduire en
tème les réflexions qu'il avait faites su

[1] Epicharm. ap. Xenoph. memor. lib. 2, p. 7





sujet si important. Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit; daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

O Philoclès! s'écria le jeune Lysis, les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane; l'air se pénètre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instruments qui retentissent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et me transporte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur; je le sens aux émotions douces et profondes que j'éprouve : si vous connaissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystère.

Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore, ce temps où je m'abandon-

recevais : la nature, à laquelle je n'étais pas encore accoutumé, se peignait à mes yeux sous des traits enchanteurs; et mon âme, toute neuve et toute sensible, semblait respirer tour à tour la fraîcheur et la flamme.

Je ne connaissais pas les hommes; je trouvais dans leurs paroles et dans leurs actions l'innocence et la simplicité qui régnaient dans mon cœur : je les croyais tous justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devraient être, tels que j'étais en effet; humains surtout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, j'entrai dans le monde. La politesse qui distingue les sociétés d'Athènes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire, [1] ces épanchements de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avait pas encore subi d'épreuve : je volai au devant de la séduction; et donnant à des liaisons agréables les droits et les sentiments de l'amitié, je me livrai sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix, qui n'avaient pas été réfléchis, me devinrent

[1] Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 642.

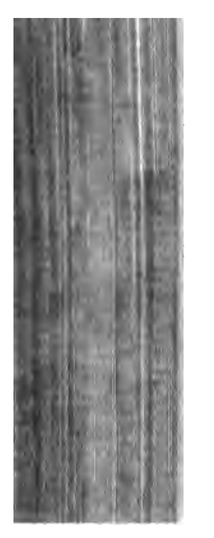




funestes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légèreté. Ma surprise et ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avais en tous les hommes. [1] C'est le sacrifice qui m'a coûté le plus dans ma vie, j'en frémis encore; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé : [2] j'aigrissais mon cœur, j'y nourrissais avec plaisir les défiances et les haines; j'étais malheureux. Je me rappelai enfin que, parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes, plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée. [3] Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

Je supprime les détails des égarements de ma jeunesse, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Étant en Sicile, j'allai voir

[1] Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 12, p. 564.
[2] Plat. in Phædon. t. 1, p. 89.



avait toutes les apparences de
tude. Il s'était entouré de music
fatiguaient à force de célebrer se
de belles esclaves dont les danses
par intervalles dans ses yeux un
et mourant. Quand nous fûmes
dis : Je vous salue, ô vous qui
les temps, avez su fixer les pla
de vous. Des plaisirs! me répo
fureur, je n'en ai plus, mais j'a
poir qu'entraîne leur privation
que sentiment qui me reste, et
de détruire ce corps accablé de
de maux. Je voulus lui inspirer
mais je trouvai une âme abrutie
cipes et sans ressources. J'appris e

tique de la vertu, et sur l'usage de la raison. Je les cultivai l'une et l'autre avec soin; mais je fus sur le point d'en abuser encore. Ma vertu, trop austère, me remplissait quelquefois d'indignation contre la société; et ma raison, trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le hasard dissipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un disciple de Socrate, dont j'avais ouï vanter la probité. Je fus frappé de la sublimité de ses principes, ainsi que de la régularité de sa conduite. Mais il avait mis par degrés tant de superstition et de fanatisme dans sa vertu, qu'on pouvait lui reprocher de n'avoir ni faiblesse pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, soupçonneux, souvent injuste. On estimait les qualités de son cœur, et l'on évitait sa présence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la solennité des jeux pythiques, j'aperçus dans une allée sombre un homme qui avait la réputation d'être très éclairé; il me parut accablé de chagrins. J'ai dissipé à force de raison, me dit-il, l'illusion des choses de la vie. J'avais apporté en naissant *tous les* avantages qui peuvent flatter la va-

nité : au lieu d'en jouir, je voulus les analyser; et, dès ce moment, les richesses, la naissance, et les grâces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres distribués au hasard parmi les hommes. Je parvins aux premières magistratures de la république; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, et la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats; je plongeai ma main dans le sang des malheureux, et mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les sciences et les arts : la philosophie me remplit de doutes : je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes; dans la poésie, la musique et la peinture, que l'art puéril de les amuser. Je voulus me reposer sur l'estime du public; mais voyant à mes côtés des hypocrites de vertus qui ravissaient impunément ses suffrages, je me lassai du public et de son estime. Il ne me resta plus qu'une vie sans attrait, sans ressort, qui n'était en effet que la répétition fastidieuse des mêmes actes et des mêmes besoins.

Fatigué de mon existence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides d'Égypte m'étonnèrent au premier aspect; bientôt

comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amoncellerait dans un sentier quelques grains de sable, pour laisser à la postérité des traces de son passage. Le grand roi de Perse me donna dans sa cour une place qui fit tomber ses sujets à mes pieds : l'excès de leur bassesse ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'estimant plus rien ; et, par une fatale conséquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me suis aperçu de mon erreur, il n'était plus temps d'y remédier : mais, quoique je ne sente pas un intérêt bien vif pour mes semblables, je souhaite que mon exemple vous serve de leçon ; car, après tout, je n'ai ien à craindre de vous ; je n'ai jamais été ssez malheureux pour vous rendre des ser-ices. Étant en Égypte, je connus un prêtre i, après avoir tristement consumé ses rs à pénétrer l'origine et la fin des choses ce monde, me dit en soupirant : Malheur lui qui entreprend de lever le voile de la re ! et moi je vous dis : Malheur à celui leverait le voile de la société ! malheur à qui refuserait de se livrer à cette illusion rale que les préjugés et les besoins ont ré-

d'une confiance aveugle, dans le courant notre vie par la facilité avec laquelle no contractons de nouvelles liaisons! ô cris la nature, qui retentissez d'un bout de l' nivers à l'autre, qui nous remplissez de mords quand nous opprimons nos sem bles, d'une volupté pure quand nous vons les soulager! ô amour, ô amitié, ô faisance, sources intarissables de biens douceurs! les hommes ne sont malhe que parce qu'ils refusent d'entendre voix. O dieux, auteurs de si grands faits! l'instinct pouvait sans doute, prochant des êtres accablés de besoi maux, prêter un soutien passager à blesse; mais il n'y a qu'une bont comme la vôtre, qui ait pu former de nous rassembler par l'attrait du se et répandre, sur ces grandes as qui couvrent la terre, une chaleu d'en éterniser la durée.

Cependant, au lieu de nourri cré, nous permettons que de friv sions, de vils intérêts travaillent à l'éteindre. Si l'on nous disait q connus, jetés par hasard dans serte, sont parvenus à trou

union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers; si l'on nous disait qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié; si l'on nous disait qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connaît d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez; qui de nous oserait plaindre le sort de ces deux inconnus? qui ne désirerait appartenir à cette famille? qui ne volerait à cet heureux climat? O mortels ignorants, et indignes de votre destinée! il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour découvrir le bonheur; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, partout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon, me parlant un jour de l'institution des jeunes Perses, me disait qu'on avait établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venaient mutuellement s'accuser de leurs fautes, et qu'on y punissait l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutait que, sous le

dieux, les parents, la patrie
Elle est admirable, cette loi,
ment ordonne la pratique d
voirs, mais qui les rend enco
remontant à leur origine. E
n'y peut manquer sans ingra
suit qu'il faut les remplir pa
reconnaissance; et de là résu
lumineux et fécond, qu'il n
par sentiment.

N'annoncez point une par
ces âmes qui, entraînées pa
violentes, ne reconnaissent a
à ces âmes froides qui, conce
mêmes, n'éprouvent que les
leur sont personnels. Il faut pl
mières; elles sont plus faites p

sur les plaisirs modérés des sens, et qui peut-être serait moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférents? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous aurait refusé un cœur sensible; mais, si elle nous l'avait donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur aurait apprivoisé les tigres et animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée; et puisque notre cœur est obligé de se répandre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur et l'activité de ses mouvements, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propose point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connaître le système de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parents, avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à la fois les devoirs de mon état et les besoins de mon âme; c'est encore là que j'ai

votre égard? avant que de laisser éclater vos plaintes, souvenez-vous de l'avis que donnait le sage Pittacus à un jeune homme qui poursuivait juridiquement son père : « Si « vous avez tort, vous serez condamné; si « vous avez raison, vous mériterez de « l'être. [1] »

Mais, loin d'insister sur le respect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchants qui sont nécessaires à notre bonheur.

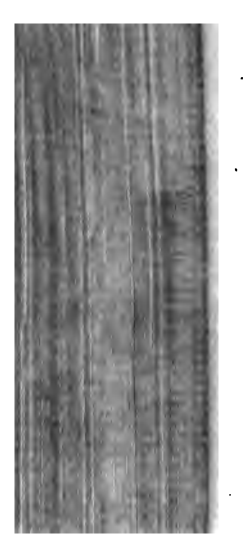
Dans l'enfance, ou tout est simple, parce que tout est vrai, l'amour pour les parents s'exprime par des transports qui s'affaiblissent à la vérité, quand le goût des plaisirs et de l'indépendance se glisse dans nos âmes; mais le principe qui les avait produits s'éteint avec peine. Jusque dans ces familles où l'on se borne à des égards, il se manifeste par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, et par des retours d'amitié que les moindres occasions peuvent faciliter : il se manifeste encore dans ces maisons que de cruelles di-

1 Ap. Stob. serm. 77, p. 456.

visions déchirent ; car les haines n'y deviennent si violentes, que parce qu'elles sont l'effet d'une confiance trahie, ou d'un amour trompé dans ses espérances. [1] Aussi n'est-ce pas toujours par la peinture des passions fortes et désordonnées que la tragédie cherche à nous émouvoir : elle ne nous offre souvent que des combats de tendresse entre des parents que le malheur opprime, et ces tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple le plus capable d'entendre et d'interpréter la voix de la nature.

Je rends grâces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix si douce et si persuasive. Je leur rends grâces d'en avoir toujours emprunté les accents, quand j'ai voulu l'instruire de ses devoirs ; de ce que je me suis toujours montré à ses yeux comme un ami sincère, compatissant, incorruptible à la vérité, mais plus intéressé qu'elle à ses progrès, et surtout infiniment juste. C'est cette dernière qualité qui a produit le plus grand effet sur son esprit : quand Ismène s'aperçut que je soumettais en quelque façon à sa raison naissante les décisions

[1] *Aristot. de rep.* lib. 7, cap. 7, t. 2, p. 433.



rité de mes lumières; au
tendresse, je cherchai à la
tai avec soin d'imiter ces p
faiteurs qui excitent l'ingr
hauteur avec laquelle ils e
naissance.

J'ai tenu la même cond
cippe sa mère. Je ne me
repo sur mes sentiments,
les appa nces : quand
connaitre, voulus lui pla
mieux connue, j'ai voulu
Ce n'est plus le même sent
nos premiers nœuds; c'est
time et l'amitié la plus pu
miers moments de notre u
sait d'exerc dans ma





fices que nous nous faisons mutuellement, répandent un charme inexprimable sur toute notre vie; quand ils sont aperçus, ils ont reçu leur prix; quand ils ne le sont pas, ils paraissent plus doux encore.

Une suite d'occupations utiles et diversifiées fait couler nos jours au gré de nos désirs. Nous jouissons en paix du bonheur qui règne autour de nous, et le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de services que je lui en ai rendu dans ma jeunesse.

Aimer sa patrie, (*a*) c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans. Des victoires, ou des traités avantageux, lui attirent le respect des nations; [1] le maintien des lois et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure : ainsi, pendant qu'on oppose aux

(*a*) Les Grecs employèrent toutes les expressions de la tendresse pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appelait PATRIE, mot dérivé de PATER, qui en grec signifie père. Les Crétois la nommèrent MATRIE, du mot qui signifie mère. (Plat. de rep. l. 9, t. 2, p. 575, D. Plut. an seni, etc. t. 2, p. 792, E.) Il paraît qu'en certains endroits on lui donna le nom de

ennemis de l'état des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire, des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir: et de là, quelle foule de devoirs aussi essentiels qu'indispensables, pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier!

O vous qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré; vous enfin que je voudrais embraser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talents, sur vos vertus, sur vos sentiments et sur toutes vos actions; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger.

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses lois, de connaître ses intérêts, de répandre même

votre sang dans un champ de bataille, ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations et les divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs : guerre d'autant plus funeste, que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfants. [1]

C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment formel ou tacite de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres : quels sont les vôtres pour donner atteinte aux mœurs, qui servent mieux que les lois de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'état un poison destructeur; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation, et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous fallait du cou-

[1] *Plat. in Crit.* t. 1, p. 50.





rage pour la braver; et que le
quel vous étalez des excès qui
nis, est une lâcheté aussi mép
solente?

Cependant vous osez vous a
gloire, et vous enorgueillir,
étrangers, [1] d'être nés dans ce
produit Solon et Aristide, de
ces héros qui ont fait si souv
mes armes. Mais quels rapport
ces sages et vous? je dis plus,
commun entre vous et vos a
vous qui sont les compatriotes
de ces grands hommes? les
tueux, dans quelque état qu'i
dans quelque intervalle de
puissent naître. [2]

Heureuse leur patrie, si au
elle s'honore, ils ne joignaien

être qu'entre vos mains, et que vous
pouvez les poursuivre par une haine vi
reuse. [1] Loin de la contenir dans le silen
il faut que votre indignation tombe en éc
sur la licence qui détruit les mœurs, sur
violences, les injustices et les perfidies q
se dérobent à la vigilance des lois, sur
fausse probité, la fausse modestie, la fauss
amitié, et toutes ces viles impostures qui sur-
prennent l'estime des hommes. Et ne dites
pas que les temps sont changés, et qu'il faut
avoir plus de ménagements pour le crédit des
coupables : une vertu sans ressort est une
vertu sans principes; dès qu'elle ne frémit
pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

Songez quelle ardeur s'emparerait de
vous, si tout à coup on vous annonçait que
l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos
frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est
pas là qu'il se trouve aujourd'hui; il est au
milieu de vous, dans le sénat, dans les as-
semblées de la nation, dans les tribunaux,
dans vos maisons. Ses progrès sont si ra-
pides, qu'à moins que les dieux ou les gens
de bien n'arrêtent ses entreprises, il faudra

[1] Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 334.

renoncer à tout espoir de réforme et
t. [1]

nous étions sensibles aux reproches
ous venons d'entendre, la société, de-
e par notre excessive condescendance
hamp abandonné aux tigres et aux ser-
ts, serait le séjour de la paix et du bon-
ur. Ne nous flattons pas de voir un pareil
angement : beaucoup de citoyens ont des
ertus; rien de si rare qu'un homme ver-
ueux, parce que, pour l'être en effet, il faut
avoir le courage de l'être dans tous les temps,
dans toutes les circonstances, malgré tous
les obstacles, au mépris des plus grands in-
térêts.

Mais si les âmes honnêtes ne peuvent pas
se confédérer contre les hommes faux et per-
vers, qu'elles se liguent du moins en faveur
des gens de bien; qu'elles se pénètrent sur-
tout de cet esprit d'humanité qui est dans la
nature, et qu'il serait temps de restituer à la
société, d'où nos préjugés et nos passions
l'ont banni. Il nous apprendrait à n'être pas
toujours en guerre les uns avec les autres,
ne pas confondre la légèreté de l'esprit avec
la méchanceté du cœur, à pardonner les dé-

[1] Plat. de rep. lib. 5, p. 473; lib. 6, p. 487, et 497.

fauts, à éloigner de nous ces préventions et ces défiances, sources funestes de tant de dissentions et de haines. Il nous apprendrait aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes! et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige! Ah! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les âmes qui suivent ses inspirations! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur, j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez; vous verrez alors qu'il est dans la vie des moments d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur sup-



craignez pas la présence
ront la vôtre, ou plutôt i
si le bienfait qu'ils ont r
compagné et suivi de l'es
car, si vous avez abusé d
vous donne, vous êtes
protégé n'est qu'à plaind
fois : Celui qui rend un se
celui qui le reçoit s'en se
vous dis que le second
le premier l'oublie. Et qu
trompe? est-ce par inté
le bien?

Évitez à la fois de vou
protéger, et d'humilier
protégés. Avec cette disp
tiné à rendre service aux
exiger, quelquefois malg
vous pourrez à leur ins
de valeur à ce que vous
prix infini à ce qu'ils fon

[1] Men. Garcin. et Per. ap. Stol
[2] Demosth. de cor. p. 517
[3] Isocr. ad Demon. t. 1, p.
[4] Plat. de leg. lib. 5, p. 7

Des philosophes éclairés, d'après de lo
ues méditations, ont conclu que le bonheu
tant toute action, toute énergie, il ne peu
e trouver que dans une âme dont les mou-
ements, dirigés par la raison et par la
ertu, sont uniquement consacrés à l'utilité
ublique.[1] Conformément à leur opinion,
e dis que nos liens avec les dieux, nos pa-
ents et notre patrie, ne sont qu'une chaîne
le devoirs qu'il est de notre intérêt d'animer
ar le sentiment, et que la nature nous a
iénagés pour exercer et soulager l'activité
e notre âme. C'est à les remplir avec cha-
eur que consiste cette sagesse, dont, sui-
ant Platon, nous serions éperdûment amou-
ux, si sa beauté se dévoilait à nos regards.[2]
uel amour! il ne finirait point : le goût des
ences, des arts, des plaisirs, s'use in en-
lement; mais comment rassasier une âme
, en se faisant une habitude des vertus
es à la société, s'en est fait un besoin, et
e tous les jours un nouveau plaisir à
ratiquer?

[1] istot. de mor. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 9, E; lib. 10,
p. 136; cap. 7, 8, etc. Id. magn. moral. lib. 1,
. 150; id. de rep. lib. 7, cap. 3, p. 428, D.
[2] in Phædr. t. 2, p. 250.

Ne croyez pas que son bonheur se termine aux sensations délicieuses qu'elle retire de ses succès; il est pour elle d'autres sources de félicité, non moins abondantes, et non moins durables. Telle est l'estime publique; [1] cette estime qu'on ne peut se dispenser d'ambitionner, sans avouer qu'on en est indigne; qui n'est due qu'à la vertu; qui, tôt ou tard, lui est accordée; qui la dédommage des sacrifices qu'elle fait, et la soutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle est notre propre estime, le plus beau des privilèges accordés à l'humanité, le besoin le plus pur pour une âme honnête, le plus vif pour une âme sensible, sans laquelle on ne peut être ami de soi-même, avec laquelle on peut se passer de l'approbation des autres, s'ils sont assez injustes pour nous la refuser. Tel est enfin ce sentiment fait pour embellir nos jours, et dont il me reste à vous donner une légère idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais, si elles ne l'étaient pas, elles ne vous seraient guère utiles.

Dans une des îles de la mer Égée, au milieu de quelques peupliers antiques, on

[1] Xenoph. memor. lib. 2, p. 737.

avait autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumait jour et nuit d'un encens pur, et agréable à la déesse. Mais bientôt, entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus : Porte ailleurs tes offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon, dont il se disait l'ami : En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel : Le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias, [1] tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : Je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus, j'abandonne un asile

[1] Diod. in excerpt. Vales. p. 242. Plut. de amicor. mult. t. 2, p. 93. Jambl. cap. 33, p. 189. Porphyr. de Pythag. p. 54. Cicer. de offic. lib. 3, cap. 10, t. 3, p. ...; id. tuscul. lib. 5, cap. 22, t. 2, p. 379. Valer. Max. lib. 4, cap. 7, extern. nº 1.



trop
qui m'outrag
que vos cœurs. Allez
Syracuse, à l'univers, à la poste
peut l'Amitié dans des âmes que
de ma puissance.

A leur retour, Denys, sur u
nonciation, condamna Phin
Celui-ci demanda qu'il lui fû
régler des affaires importa
laient dans une ville voisin
présenter au jour marqu
que Damon eut garanti
péril de sa propre vie.

Cependant les affair
nent en longueur. Le
trépas arrive ; le pe
blâme, on plaint Dar
à la mort

tateurs fondent en larmes; le roi lui
se précipite du trône, et leur deman
tamment de partager une si belle am

Après ce tableau, qu'il aurait fall
dre avec des traits de flamme, il sera
tile de s'étendre sur l'éloge de l'am
sur les ressources dont elle peut êt
tous les états et dans toutes les circon
de la vie. [1]

Presque tous ceux qui parlent de
timent, le confondent avec des liais
sont le fruit du hasard et l'ouvra
jour. [2] Dans la ferveur de ces union
santes, on voit ses amis tels qu'on v
qu'ils fussent; et bientôt on les voit te
sont en effet. [3] D'autres choix ne s
plus heureux; et l'on prend le parti
noncer à l'amitié, ou, ce qui est la
chose, d'en changer à tout moment l'
Comme presque tous les hommes
la plus grande partie de leur vie à
réfléchir, et la plus petite à réfléchir

[1] Xenoph. memor. lib. 2, p. 746. Aristot.
lib. 8, cap. 1, t. 2, p. 101.

[2] Aristot. ibid. cap. 4, p. 104.

[3] Id. ibid. lib. 9, cap. 3, p. 118.

[4] *Isocr. ad Demon.* t. 1, p. 30.

autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connaissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osaient s'interroger sur cette foule d'amis dont ils se croient quelquefois environnés, ils verraient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétrerait de douleur; car à quoi sert la vie, quand on n'a point d'amis? [1] mais elle les engagerait à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

L'esprit, les talents, le goût des arts, les qualités brillantes, sont très agréables dans le commerce de l'amitié; ils l'animent, ils l'embellissent quand il est formé, mais ils ne sauraient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, [2] sur la facilité du caractère, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avais des règles à vous donner, ce serait moins pour vous apprendre à faire un

[1] Aristot. de mor. lib. 8, cap. 1, t. 2, p. 101, E.

[2] Plat. epist. 7, t. 3, p. 332. Xenoph. memor. lib. 4, p. 731. Aristot. ibid. cap. 4, p. 103.

bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est presque impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différents et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis; [1] ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au dessous d'eux. En général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé. [2] Mais, comme l'amitié rend tout commun et exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au dessus ni trop au dessous du vôtre. [3]

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune. [4] Il faudrait des efforts inouïs, pour que des liaisons toujours

[1] Aristot. de mor. lib. 8, cap. 9, t. 2, p. 108, A.

[2] Id. ibid. cap. 9 et 10.

[3] Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 757. Aristot. ibid. cap. 7, p. 106.

[4] *Xenoph.* memor. lib. 2, p. 751. Aristot. de rhet.

exposées aux dangers de la jalousie, puss
subsister long-temps; et nous ne devons
avoir assez bonne opinion de nos vert
pour faire dépendre notre bonheur d'
continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressements outr
des protestations exagérées : ils tirent l
source d'une fausseté qui déchire les ai
vraies. Comment ne vous seraient-ils
suspects dans la prospérité, puisqu'ils p
vent l'être dans l'adversité même? car
égards qu'on affecte pour les malheureu
ne sont souvent qu'un artifice pour s'intr
duire auprès des gens heureux. [1]

Défiez-vous aussi de ces traits d'ami
qui s'échappent quelquefois d'un cœur ind
gne d'éprouver ce sentiment. La nat
offre aux yeux un certain dérangem
extérieur, une suite d'inconséquences app
rentes dont elle tire le plus grand avanta
Vous verrez briller des lueurs d'équité d
une âme vendue à l'injustice, de sag
dans un esprit livré communément au
lire, d'humanité dans un caractère dur
féroce. Ces parcelles de vertus, détach
de leurs principes, et semées adroiteme

[1] Aristot. Eudem. lib. 7, cap. 1, t. 2, p. 270.

travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination qui vieillissent en naissant, [1] mais une chaleur continue et de sentiment: quand de longues épreuves [2] n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment, les malheurs que nous essuyons s'affaiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient. [3] Voyez un homme dans l'affliction; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne, malgré eux, à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien! quelle fausseté dans leurs discours! Mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiraient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insu l'un de l'autre; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'âme est de regretter la présence d'un objet qui, en les

[1] Euripid. in Hercul. fur. v. 1223.
[2] Aristot. de mor. lib. 8, cap. 4, t. 2, p. 104.
[3] Xenoph. memor. lib. 2, p. 747.

les suites. Les autres passions s
pagnées de tourments; l'amitié
peines qui resserrent ses liens.
mort...... Éloignons des idées s
plutôt profitons-en pour nous
deux grandes vérités; l'une, qu'
de nos amis, pendant leur vie
nous en aurions si nous venions
l'autre, qui est une suite de l
qu'il faut se souvenir d'eux, no
quand ils sont absents, mais en
ils sont présents.

Par là nous écarterons les
qui font naître les soupçons et
par là s'écouleront sans trouble c
heureux, les plus beaux de notr
cœurs à découvert savent donne

tous les jours dans la société, et qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes assortis à votre âge, et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que par l'heureux mélange des délassements qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose.

Si, aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez, Lysis, que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste, ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : C'est dans le cœur que tout l'homme réside; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.

---

# NOTES.

## NOTE I, CHAP. LXIX.

*Sur le nombre des Tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.* (Page 52.)

Eschyle, suivant les uns, en composa soixante-dix;[1] suivant d'autres, quatre-vingt-dix.[2] L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue cent treize; Suidas, cent vingt-trois; d'autres un plus grand nombre :[3] Samuel Petit ne lui en donne que soixante-six.[4] Suivant différents auteurs, Euripide en a fait soixante-quinze ou quatre-vingt-douze;[5] il paraît qu'on doit se déterminer pour le premier nombre.[6] On trouve aussi des différences sur le nombre des prix qu'ils remportèrent.

## NOTE II, CHAP. LXX.

*Sur le Chant et sur la Déclamation de la Tragédie.* (Page 81.)

Les anciens ne nous ont laissé sur ce sujet que de faibles lumières; et les critiques modernes se

[1] Anonym. in vitâ Æschyl.
[2] Suid. in Αἰσχυλ.
[3] Id. in Σοφοκλ.
[4] Pet. leg. attic. p. 71.
[5] Suid in Εὐριπ. Varr. ap. Aul. Gell. lib. 17, cap 4.
[6] Walck. diatrib. in Euripid. p. 9.

sont partagés quand ils ont entrepris de l'éclaircir. On a prétendu que les scènes étaient chantées; on a dit qu'elles n'étaient que déclamées; quelques-uns ont ajouté qu'on notait la déclamation. Je vais donner en peu de mots le résultat de mes recherches.

1° *On déclamait souvent dans les scènes.* Aristote, parlant des moyens dont certains genres de poésie se servent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie et la comédie, emploient le rhythme, le chant et le vers; avec cette différence, que les dithyrambes et les nomes les emploient tous trois ensemble, au lieu que la tragédie et la comédie les emploient séparément. [1] Et plus bas il dit que, dans une même pièce, la tragédie emploie quelquefois le vers seul, et quelquefois le vers accompagné du chant. [2]

On sait que les scènes étaient communément composées de vers iambes, parce que cette espèce de vers est la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, parlant de l'exécution musicale des vers iambes, dit que dans la tragédie les uns sont récités pendant le jeu des instruments, tandis que les autres se chantent. [3] La déclamation était donc admise dans les scènes.

2° *On chantait quelquefois dans les scènes.* A la preuve tirée du précédent passage de Plutarque,

[1] Aristot. de poet. cap. 1, t. 2, p. 653, B.

[2] Id. ibid. cap. 6, p. 656, C.

[3] Plut. de mus. t. 2, p. 1141, A. Buret. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 10, p. 253.

j'ajoute les preuves suivantes. Aristote assure qu les modes ou tons hypodorien ou hypophrygien étaient employés dans les scènes, quoiqu'ils ne l fussent pas dans les chœurs. [1] Qu'Hécube et Andromaque chantent sur le théâtre, dit Lucien, on peut le leur pardonner; mais qu'Hercule s'oubli au point de chanter, c'est une chose intolérable. Les personnages d'une pièce chantaient donc en certaines occasions.

3° *La déclamation n'avait jamais lieu dans les intermèdes, mais tout le chœur y chantait.* Cette proposition n'est point contestée.

4° *Le chœur chantait quelquefois dans le courant d'une scène.* Je le prouve par ce passage de Pollux « Lorsqu'au lieu d'un quatrième acteur, on fai « chanter quelqu'un du chœur, etc.; » [3] par c passage d'Horace : « Que le chœur ne chante rien « entre les intermèdes, qui ne se lie étroitement à « l'action; » [4] par quantité d'exemples, dont il suffit de citer les suivants : voyez dans l'Agamemnon d'Eschyle, depuis le vers 1099 jusqu'au vers 1186; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers 58 jusqu'au vers 72; dans l'Oreste du même, depuis le vers 140 jusqu'au vers 207, etc. etc.

5° *Le chœur, ou plutôt son coryphée, dialoguai quelquefois avec les acteurs, et ce dialogue n'étai que déclamé.* C'est ce qui arrivait surtout lorsqu'on

[1] Aristot. probl. sect. 19, §. 48, t. 2, p. 770, a.
[2] Lucian. de salt. §. 27, t. 2, p. 285.
[3] Poll. lib. 4, cap. 15, §. 110.
[4] Horat. de art. poet. v. 194.

mande son fils; il le prend entre ses bras, et lui adresse un discours touchant. Tout cela est déclamé. Tecmesse sort avec son enfant. Ajax reste sur le théâtre; mais il garde un profond silence, pendant que le chœur exécute le second intermède.

D'après cette analyse que je pourrais pousser plus loin, il est visible que le chœur était envisagé sous deux aspects différents, suivant les deux espèces de fonctions qu'il avait à remplir. Dans les intermèdes, qui tenaient lieu de nos entr'actes, toutes les voix se réunissaient et chantaient ensemble; dans les scènes où il se mêlait à l'action, il était représenté par son coryphée. Voilà pourquoi Aristote et Horace ont dit que le chœur faisait l'office d'un acteur. [1]

6° *A quels signes peut-on distinguer les parties du drame qui se chantaient, d'avec celles qu'on se contentait de réciter?* Je ne puis donner ici des règles applicables à tous les cas. Il m'a paru seulement que la déclamation avait lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en suivant le fil de l'action sans l'intervention du chœur, s'exprimaient en une longue suite d'iambes, à la tête desquels les scholiastes ont écrit ce mot : ΙΑΜΒΟΙ. Je croirais volontiers que tous les autres vers étaient chantés, mais je ne l'assure point. Ce qu'on peut affirmer en général, c'est que les premiers auteurs s'appliquaient plus à la mélopée que ne firent leurs suc-

cesseurs; [1] La raison en est sensible. Les poëmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouraient l'Attique, il était naturel que le chant fût regardé comme la principale partie de la tragédie naissante : [2] de là vient sans doute qu'il domine plus dans les pièces d'Eschyle et de Phrynicus [3] son contemporain, que dans celles d'Euripide et de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutarque, j'ai dit que les vers iambes se chantaient quelquefois, lorsque le chœur faisait l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans des stances irrégulières et soumises au chant. Eschyle les a souvent employées dans des scènes modulées. Je cite pour exemple celles du roi d'Argos et du chœur dans la pièce des Suppliantes, vers 352 : le chœur chante des strophes et des antistrophes correspondantes; le roi répond cinq fois, et chaque fois par cinq vers iambes : preuve, si je ne me trompe, que toutes ces réponses étaient sur le même air. Voyez des exemples semblables dans les pièces du même auteur; dans celle des Sept Chefs, vers 209 et 692; dans celle des Perses, vers 256; dans celle d'Agamemnon, vers 1099; dans celle des Suppliantes, vers 747 et 883.

7° *La déclamation était-elle notée?* L'abbé Dubos

[1] Aristot. probl. sect. 19, §. 31, t. 2, p. 766.

[2] Athen. lib. 14, c. 7, p. 630, c. Diog. Laert. lib. 3, §. 56.

[3] Aristot. ibid.

l'a prétendu. [1] Il a été réfuté dans les mémoires de l'académie des belles-lettres. [2] On y prouve que l'instrument dont la voix de l'acteur était accompagnée, n'était destiné qu'à la soutenir de temps en temps, et l'empêcher de monter trop haut ou de descendre trop bas.

## NOTE III, CHAP. LXX.

*Sur les Vases des Théâtres.* (Page 86.)

Vitruve rapporte que sous les gradins où devaient s'asseoir les spectateurs, les architectes grecs ménageaient de petites cellules entr'ouvertes, et qu'ils y plaçaient des vases d'airain, destinés à recevoir dans leur cavité les sons qui venaient de la scène, et à les rendre d'une manière forte, claire et harmonieuse. Ces vases, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre, [3] avaient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avaient entre elles les cordes de la lyre qui soutenait la voix; mais l'effet n'en était pas le même. La lyre indiquait et soutenait le ton; les vases ne pouvaient que le reproduire et le prolonger. Et quel avantage résultait-il de cette suite d'échos dont rien n'amortissait le son? Je l'ignore, et c'est ce qui m'a engagé à n'en pas parler dans le texte de mon ouvrage. J'avais une autre raison : rien ne prouve que les Athéniens aient employé

[1] Dubos, réflex. crit. t. 3, p. 54, etc.

[2] *Mém. de l'acad.* des bell. lettr. t. 21, p. 191 et 209.

ce moyen. Aristote se fait ces questions : Pourquoi une maison est-elle plus résonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vases vides, quand il s'y trouve des puits et des cavités semblables ? [1] Ses réponses sont inutiles à rapporter ; mais il aurait certainement cité les vases du théâtre, s'il les avait connus. Mummius en trouva au théâtre de Corinthe ; ce fut deux cents ans après l'époque que j'ai choisie. L'usage s'en introduisit ensuite en plusieurs villes de la Grèce et de l'Italie, où l'on substituait quelquefois des vases de terre cuite aux vases d'airain. [2] Rome ne l'adopta jamais ; ses architectes s'aperçurent sans doute, que si d'un côté il rendait *le théâtre* plus sonore, d'un autre côté il avait des inconvénients qui balançaient cet avantage.

## NOTE IV, CHAP. LXX.

### *Sur Callipide.* (Page 92.)

Cet acteur, qui se vantait d'arracher des larmes à tout un auditoire, [3] était tellement enorgueilli de ses succès, qu'ayant rencontré Agésilas, il s'avança, le salua, et s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnaient, il attendit que ce prince lui dît quelque chose de flatteur ; trompé dans son espérance : « Roi de Lacédémone, lui dit-il à la fin,

[1] Aristot. probl. sect. 11, §. 7, 8, 9, t. 2, p. 736.

[2] Vitruv. de archit. lib. 5, cap. 5. Plin. lib. 11, c. 51, t. 1, p. 643.

[3] Xenoph. in conv. p. 880, c.

« est-ce que vous ne me connaîtriez pas ? » Agésilas ayant jeté un coup-d'œil sur lui, se contenta de lui demander s'il n'était pas Callipide l'histrion. Le talent de l'acteur ne pouvait plaire au Spartiate. On proposait un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitait parfaitement le chant du rossignol : « J'ai entendu le rossignol, » répondit-il.[1]

## NOTE V, CHAP. LXX.

*Sur les Masques.* (Page 100.)

On découvrit il y a quelques années, à Athènes, une grande quantité de médailles d'argent, la plupart représentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail grossier et sans légendes. J'en acquis plusieurs pour le cabinet national. D'après les différents types dont elles sont chargées, je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athènes, ou dans les contrées voisines, et d'après leur fabrique, que les unes sont du temps d'Eschyle, les autres antérieures à ce poëte. Deux de ces médailles nous présentent ce masque hideux dont j'ai parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce masque fut donc employé dès la naissance de l'art dramatique.

[1] Plut. in Ages. t. 1, p. 607, D; id. apophth. lacon. t. 2, p. 212, E.

## NOTE VI, CHAP. LXXI.

*Sur le lieu de la scène où Ajax se tuait.* (Page

PLUSIEURS critiques modernes ont suppo dans la tragédie de Sophocle, Ajax se perç son épée à la vue des spectateurs. Ils s'autori du scoliaste qui observe que les héros se naient rarement la mort sur le théâtre. [1] Je que la règle n'a pas été violée en cette occa il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le l'action.

Le chœur, instruit qu'Ajax n'est plus d tente, [2] sort par les deux côtés du théâtre p chercher et le ramener. [3] Le héros reparaît, un monologue touchant, il se précipite pointe de son épée, dont il avait enfoncé au vant la garde dans la terre. [4] Le chœur revi pendant qu'il se plaint de l'inutilité de s cherches, il entend les cris de Tecmesse trouvé le corps de son mari, [6] et il s'avance voir ce funeste spectacle. [7] Ce n'est donc p la scène qu'Ajax s'est tué.

J'ai supposé qu'à côté de la tente d'Ajax, ]

[1] Schol. Sophocl. in Ajac. v. 826.
[2] Sophocl. in Ajac. v. 805.
[3] Id. ibid. v. 824.
[4] Id. ibid. v. 826.
[5] Id. ibid. v. 877.
[6] Id. ibid. v. 900.
[7] Id. ibid. v. 924 et 1022.

au fond du théâtre, était une issue qui conduisait à la campagne, et qui était cachée par un rideau qu'on avait tiré lors de la sortie du chœur. C'est dans cet enfoncement qu'Ajax s'était montré, et qu'il avait déclaré hautement sa dernière résolution. Voilà pourquoi il est dit que le rôle de ce héros demandait une voix très forte.[1] A quelques pas de là, derrière la tente, il avait placé son épée. Ainsi les spectateurs pouvaient le voir et l'entendre lorsqu'il récitait son monologue, et ne pouvaient pas être témoins de sa mort.

## NOTE VII, CHAP. LXXI.

*Sur la manière dont l'acteur Hégélochus prononça un vers d'Euripide.* (Page 172.)

En grec Γαληνὰ, *galêna*, désigne le calme: Γαλῆν, *galên*, signifie un *chat*. Dans le passage dont il s'agit, Hégélochus devait faire entendre *galêna oro*, c'est-à-dire, *le calme je vois*. Or ces deux mots se prononçaient de telle manière, qu'on entendait à la fois la dernière voyelle du premier, et la première du second. L'acteur épuisé, et manquant tout à coup de respiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galêna* dont il omit la voyelle finale, et dit *galên....oro*, c'est-à-dire, *un chat....je vois*.[2]

[1] Schol. Sophocl. in Ajac. v. 875.

[2] Euripid. in Orest. v. 279. Schol. ibid. Markl. in Suppl. *Euripid.* v. 901. Aristoph. in ran. v. 306. Schol. ed. *Brunck, ibid.*

## NOTE VIII, CHAP. LXXII.

*Sur le Temple de Diane à Éphèse, et sur la Statue de la Déesse.* (Page 222.)

L'AN 356 avant Jésus-Christ, le temple d'Éphèse fut brûlé par Hérostrate. [1] Quelques années après, les Éphésiens le rétablirent. Il paraît que la flamme ne détruisit que le toit et les parties qui ne pouvaient se dérober à son activité. On peut voir à cet égard un excellent mémoire de M. le marquis de Poléni, inséré parmi ceux de l'académie de Cortone. [2] Si l'on s'en rapporte à son opinion, il faudra dire que, soit avant, soit après Hérostrate, le temple avait les mêmes dimensions, et que sa longueur, suivant Pline, [3] était de quatre cent vint-cinq pieds (quatre cent un de nos pieds, cinq pouces, huit lignes); sa largeur de deux cent vingt pieds (deux cent sept pieds, neuf pouces, quatre lignes); sa hauteur de soixante pieds, (cinquante-six pieds, huit pouces). Je suppose qu'il est question de pieds grecs dans le passage de Pline.

Les Éphésiens avaient commencé à restaurer le temple, lorsqu'Alexandre leur proposa de se charger seul de la dépense, à condition qu'ils lui en feraient honneur dans une inscription. Il essuya un refus dont ils obtinrent facilement le pardon.

[1] Plut. in Alex. t. 1, p. 665.
[2] Saggi di dissert. t. 1, part. 2, nº 13, 14, p. 21.
[3] Plin. lib. 36, cap. 14, t. 2, p. 740.

Il ne convient pas à un dieu, lui dit le député des Éphésiens, de décorer le temple d'une autre divinité. » [1]

Je me suis contenté d'indiquer en général les nements de la statue, parce qu'ils varient sur s monuments qui nous restent, et qui sont stérieurs à l'époque du voyage d'Anacharsis : il t même possible que ces monuments ne se raprtent pas tous à la Diane d'Éphèse. Quoi qu'il soit, dans quelques-uns, la partie supérieure u corps, ou de la gaine qui en tient lieu, est uverte de mamelles; viennent ensuite plusieurs mpartiments, séparés l'un de l'autre par un tel qui règne tout au tour, et sur lequel on ait placé de petites figures représentant des vicires, des abeilles, des bœufs, des cerfs et d'autres imaux à mi-corps : quelquefois des lions en nde-bosse sont attachés aux bras. [2] Je pense que r la statue ces symboles étaient en or. Xénophon i avait consacré dans son petit temple de Scilnte une statue de Diane, semblable à celle Éphèse, dit que cette dernière était d'or, et que sienne n'était que de cyprès. [3] Comme il paraît, r d'autres auteurs, que la statue de Diane Éphèse était de bois, il est à présumer que énophon n'a parlé que des ornements dont elle ait couverte.

Je hasarde ici l'explication d'un petit monu-

[1] Strab. lib. 14, p. 641.

[2] Menetr. symbol. Dian. Ephes. stat.

ment en or, qui fut découvert dans le territoire de l'ancienne Lacédémone, et que M. le comte de Caylus a fait graver dans le second volume de son Recueil d'Antiquités.[1] L'or en est de bas titre, et allié d'argent; le travail grossier, et d'une haute antiquité. Il représente un bœuf, ou plutôt un cerf accroupi : les trous dont il est percé montrent clairement qu'on l'avait attaché à un corps plus considérable; et si l'on veut le rapprocher des différentes figures de la Diane d'Éphèse, on tardera d'autant moins à se convaincre qu'il appartenait à quelque statue, qu'il ne pèse qu'une once, un gros, soixante grains, et que sa plus grande longueur n'est que de deux pouces, deux *lignes*, et sa plus grande élévation jusqu'à l'extrémité des cornes, de trois pouces, une ligne. Peut-être fut-il transporté autrefois à Lacédémone; peut-être y décorait-il une des statues de Diane, ou même celle de l'Apollon d'Amyclæ, à laquelle on avait employé la quantité de l'or que Crœsus avait envoyé aux Lacédémoniens.[2]

Je crois que plus les figures de la Diane d'Éphèse sont chargées d'ornements, moins elles sont anciennes. Sa statue ne présenta d'abord qu'une tête, des bras, des pieds, et un corps en forme de gaine. On y appliqua ensuite les symboles des autres divinités, et surtout ceux qui caractérisent *Isis*, Cybèle, Cérès, etc.[3]

[1] Recueil d'antiq. t. 2, p. 42, pl. XI.
[2] Pausan. lib. 3, cap. 10, p. 231.
[3] Menetr. symbol. Dian. Ephes. stat.

Le pouvoir de la déesse et la dévotion des peuples augmentant dans la même proportion que ses attributs, elle fut regardée par les uns comme l'image de la nature productrice, par les autres comme une des plus grandes divinités de l'Olympe. Son culte, connu depuis long-temps dans quelques pays éloignés, [1] s'étendit dans l'Asie mineure, dans la Syrie, [2] et dans la Grèce proprement dite. [3] Il était dans son plus grand éclat, sous les premiers empereurs romains; et ce fut alors que d'autres divinités ayant obtenu par le même moyen un accroissement de puissance, [4] on conçut l'idée de ces figures Panthées que l'on conserve encore dans les cabinets, et qui réunissent les attributs de tous les dieux.

## NOTE IX, CHAP. LXXIII.

### *Sur les Rhodiens.* (Page 248.)

Le caractère que je donne aux Rhodiens est fondé sur quantité de passages des anciens auteurs, en particulier sur les témoignages d'estime qu'ils reçurent d'Alexandre; [5] sur ce fameux siège

[1] Strab. lib. 4, p. 179 et 180.

[2] Médailles impériales de Cyzique, de Philadelphie en Lydie, d'Hiérapolis en Phrygie, d'Ancyre en Galatie, de Néapolis en Palestine, etc. etc. Spanh. de præst. numism. t. 1, p. 507. Cuper. in apoth. Homer. p. 250.

[3] Pausan. lib. 2, cap. 2, p. 115; lib. 4, cap. 31, pag. 357.

[4] *Joan. Petr. Bellor.* symbol. deæ Syr. simulacr.

[5] *Diod. lib.* 20, p. 809.

qu'ils soutinrent avec tant de courage contre Démétrius-Poliorcète, trente-huit ans après le voyage d'Anacharsis dans leur île; [1] sur les puissants secours qu'ils fournirent aux Romains, et sur les marques de reconnaissance qu'ils en reçurent. [2]

## NOTE X, CHAP. LXXIII.

*Sur le Labyrinthe de Crète.* (Page 257.)

Je n'ai dit qu'un mot sur ce fameux labyrinthe de Crète, et ce mot je dois le justifier.

Hérodote nous a laissé une description de celui qu'il avait vu en Égypte auprès du lac Mœris. C'étaient douze grands palais contigus, *communiquant* les uns aux autres, dans lesquels on comptait trois mille chambres, dont quinze cents étaient sous terre. [3] Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Méla, parlent de ce monument avec la même admiration qu'Hérodote. [4] Aucun d'eux n'a dit qu'on l'eût construit pour égarer ceux qui entreprenaient de le parcourir; mais il est visible qu'en le parcourant sans guide, on courait risque de s'égarer.

C'est ce danger qui, sans doute, introduisit

[1] Diod. lib. 20, p. 810. Plut. in Demetr. t. 1, p. 898.

[2] Liv. lib. 31, cap. 15; lib. 37, cap. 12. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.

[3] Herodot. lib. 2, cap. 148.

[4] Strab. lib. 17, p. 811. Diod. lib. 1, p. 55. Plin. lib. 36, cap. 13, t. 2, p. 739. Pomp. Mela, lib. 1, cap. 9, pag. 56.

une nouvelle expression dans la langue grecque. Le mot *labyrinthe*, pris au sens littéral, désigna un espace circonscrit, et percé de quantité de routes dont les unes se croisent en tout sens, comme celles des carrières et des mines, dont les autres font des révolutions plus ou moins grandes autour du point de leur naissance, comme ces lignes spirales que l'on voit sur certaines coquilles. [1] Dans le sens figuré, il fut appliqué aux questions obscures et captieuses, [2] aux réponses ambiguës et détournées, [3] à ces discussions qui, après de longs écarts, nous ramènent au terme d'où nous sommes partis. [4]

*De quelle nature était le labyrinthe de Crète?* Diodore de Sicile rapporte, comme une conjecture, et Pline, comme un fait certain, que Dédale avait construit ce labyrinthe sur le modèle de celui d'Égypte, quoique sur de moindres proportions. [5] Ils ajoutent que Minos en avait ordonné l'exécution, qu'il y tenait le Minotaure renfermé, et que de leur temps il ne subsistait plus, soit qu'il eût péri de vétusté, soit qu'on l'eût démoli à dessein. [6] Ainsi Diodore de Sicile et Pline regardaient ce la-

[1] Hesych. Suid. Etymol. magn. in Λαβύρ.

[2] Lucian. in fugit. t. 3, p. 371.

[3] Dionys. Halic. de Thucyd. judic. t. 6, p. 913.

[4] Plat. in Euthyd. t. 1, p. 291, B. Lucian. in Icarom. t. 2, p. 786.

[5] Diod. lib. 1, p. 55; lib. 4, p. 264 et 277. Plin. lib. 36, cap. 13, t. 2, p. 739.

byrinthe comme un grand édifice, tandis que d'autres écrivains le représentent simplement comme un antre creusé dans le roc et plein de roûtes tortueuses.[1] Les premiers et les seconds ont rapporté deux traditions différentes. Il reste à choisir la plus vraisemblable.

Si le labyrinthe de Crète avait été construit par Dédale sous Minos, pourquoi n'en serait-il fait mention ni dans Homère, qui parle plus d'une fois de ce prince, ainsi que de la Crète; ni dans Hérodote, qui décrit celui d'Égypte, après avoir dit que les monuments des Égyptiens sont fort supérieurs à ceux des Grecs; ni dans les plus anciens géographes, ni dans aucun des écrivains des beaux temps de la Grèce?

On attribuait cet ouvrage à Dédale, dont le nom suffirait pour décréditer une tradition. En effet, ce nom est devenu, comme celui d'Hercule, la ressource de l'ignorance, lorsqu'elle porte ses regards sur les siècles anciens. Toutes les grandes entreprises, tous les ouvrages qui demandent plus de force que d'esprit, elle les attribue à Hercule; tous ceux qui tiennent aux arts, et qui exigent une certaine intelligence dans l'exécution, elle les rapporte à Dédale. On peut se rappeler que dans le cours de cet ouvrage, (*a*) j'ai déja cité les princi-

[1] Eustath. in odyss. lib. 11, p. 1688, lin. 51. Etymol. magn. in Λαβύρ.

(*a*) Chapitre XXXVII, article de Sicyone et la note correspondante.

pales découvertes dans les arts et métiers, dont les anciens ont fait honneur à un artiste de ce nom.

L'opinion de Diodore et de Pline suppose que de leur temps il n'existait plus en Crète aucune trace du labyrinthe, et qu'on avait même oublié l'époque de sa destruction. Cependant il est dit qu'il fut visité par les disciples d'Apollonius de Tyane, contemporain de ces deux auteurs.[1] Les Crétois croyaient donc alors posséder encore le labyrinthe.

Je demande qu'on fasse attention à ce passage de Strabon : « A Nauplie, près de l'ancienne Argos, « dit ce judicieux écrivain, on voit encore de vastes « cavernes, où sont construits des labyrinthes « qu'on croit être l'ouvrage des Cyclopes. »[2] (*a*) Ce qui signifie que la main des hommes avait ouvert dans le roc des routes qui se croisaient et se repliaient sur elles-mêmes, comme on le pratique dans les carrières. Telle est, si je ne me trompe, l'idée qu'il faut se faire du labyrinthe de Crète.

Y avait-il plusieurs labyrinthes dans cette île? les auteurs anciens ne parlent que d'un seul. La plupart le placent à Cnosse; quelques-uns, en petit nombre, à Gortyne.[3]

Bélon et Tournefort[4] nous ont donné la des-

[1] Philostr. vit. Apoll. lib. 4, cap. 34, p. 174.

[2] Strab. lib. 8, p. 369 et 373.

(*a*) J'en ai parlé dans le Chapitre LIII de cet ouvrage, t. 4, p. 356.

[3] *Meurs. in Cret.* lib. 1, cap. 2.

[4] *Bel. observ. liv.* 1, ch. 6. Tournef. voyag. t. 1, p. 56.

elle est de six cents stades, [1] qui font vingt-deux de nos lieues et mille sept cents toises, chaque lieue de deux mille cinq cents toises; suivant le second, [2] de six cent trente stades, ou vingt-trois lieues et deux mille trente-cinq toises; suivant Pline, [3] de quatre-vingt-sept milles romains, c'est-à-dire, de vingt-six lieues et de deux cent soixante-douze toises; enfin, suivant Isidore, [4] de cent milles romains, c'est-à-dire, de huit cents stades, ou trente lieues et six cents toises. On trouve souvent de pareilles différences dans les mesures des anciens.

## NOTE XII, CHAP. LXXIV.

*Sur l'Anneau de Polycrate.* (Page 311.)

Suivant saint Clément d'Alexandrie, cet anneau représentait une lyre. [5] Ce fait est peu important: mais on peut remarquer avec quelle attention les Romains conservaient les débris de l'antiquité. Du temps de Pline, on montrait à Rome, dans le temple de la Concorde, une sardoine-onyx, que l'on disait être l'anneau de Polycrate, et que l'on tenait renfermée dans un cornet d'or: c'était un

[1] Strab. lib. 14, p. 637.

[2] Agath. lib. 1, cap. 5, ap. geogr. min. t. 2, p. 17.

[3] Plin. lib. 5, cap. 81, p. 286.

[4] Isid. ap. Plin. ibid.

[5] Clem. Alex. in pædag. lib. 3, p. 289. Mariette, pierr. grav. t. 1, p. 13.

présent d'Auguste. [1] Solin donne aussi le nom de sardoine à la pierre de Polycrate; [2] mais il paraît par le témoignage de quelques auteurs, et surtout d'Hérodote, que c'était une émeraude. [3]

## NOTE XIII, CHAP. LXXVI.

*Sur une Inscription relative aux Fêtes de Délos.*

(Page 432.)

En 1739, M. le comte de Sandwich apporta d'Athènes à Londres un marbre sur lequel est gravée une longue inscription. Elle contient l'état des sommes qui se trouvaient dues au temple de Délos, soit par des particuliers, soit par des villes entières. On y spécifie les sommes qui ont été acquittées, et celles qui ne l'ont pas été. On y marque aussi les frais de la théorie ou députation des Athéniens; savoir, pour la couronne d'or qui fut présentée au dieu, la main-d'œuvre comprise, mille cinq cents drachmes (mille trois cent cinquante livres); pour les trépieds donnés aux vainqueurs, la main-d'œuvre également comprise, mille drachmes (neuf cents livres); pour les archithéores, un talent (cinq mille quatre cents livres); pour le capitaine de la galère qui avait transporté la théorie, sept mille drachmes (six mille trois cents livres); pour l'achat de cent neuf bœufs destinés aux sacrifices, huit mille quatre cent quinze

[1] Plin. lib. 37, cap. 1, t. 2, p. 764.

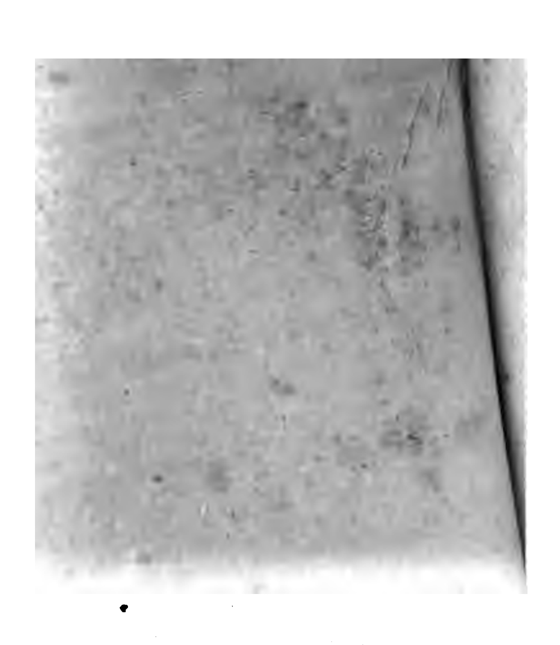
drachmes (sept mille cinq cent soixante-treize livres dix sous), etc. etc. Cette inscription, éclaircie par M. Taylor [1] et par le père Corsini, [2] est de l'an avant Jésus-Christ 373 ou 372, et n'est antérieure que d'environ 32 ans au voyage du jeune Anacharsis à Délos.

[1] Marmor Sandvicence, cum comment. et notis Joan. Taylor.

[2] Corsin. dissert. in append. ad not. Græcor.

FIN DU TOME SIXIÈME.



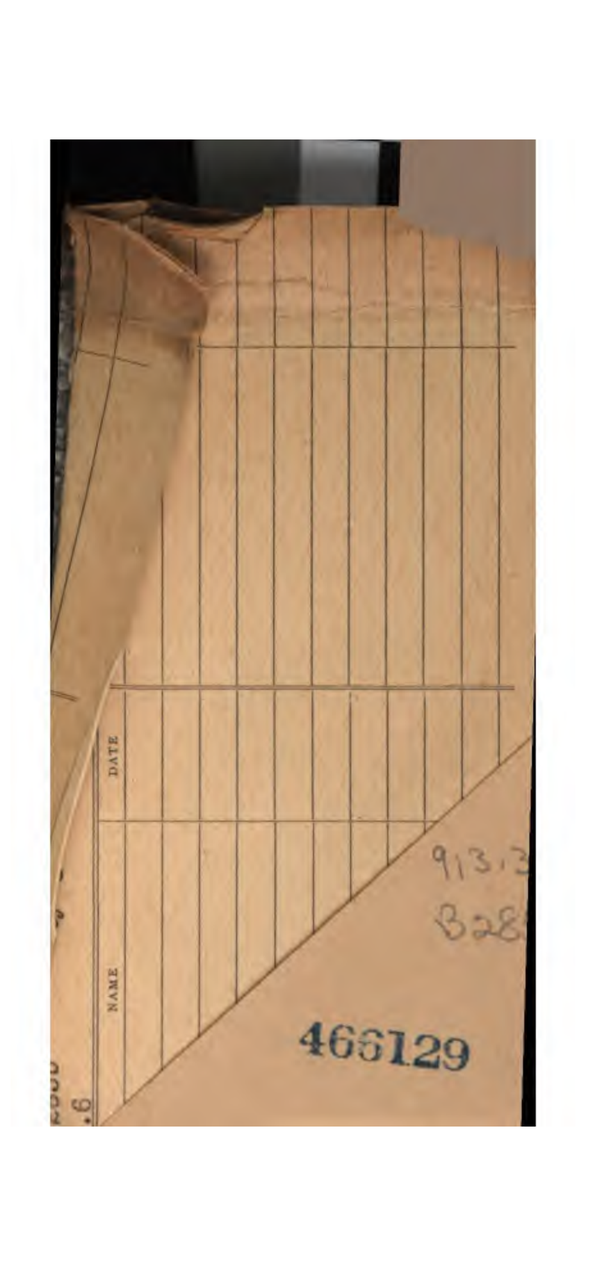











DATE
NAME

